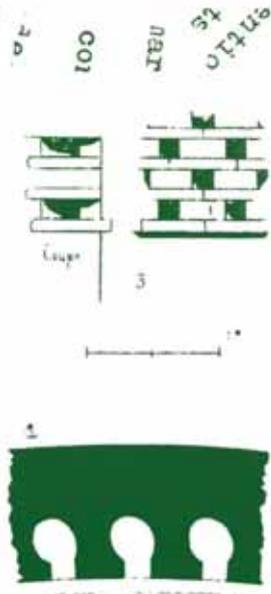
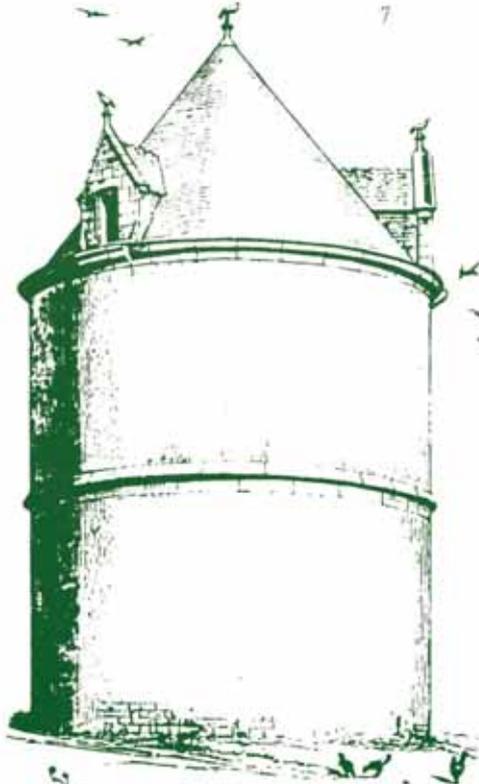
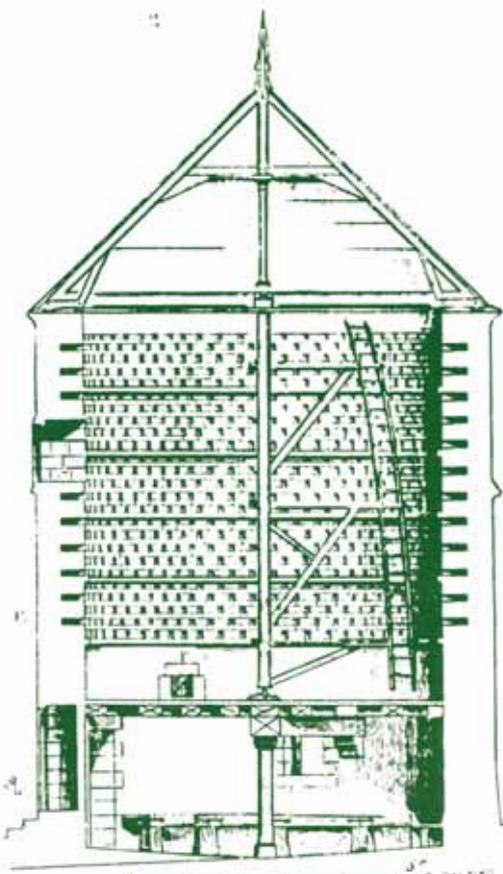


SAUVEGARDE DE LA VALLEE DU SAUSSERON ET DE SES ABORDS

Bulletin n°33



SOMMAIRE N° 33

• Le mot du Président.....	1
<i>Daniel Amiot</i>	
• Le pas d'armes de Sandricourt.....	2
<i>Christiane et Michel Hénique</i>	
• Hérouville en Vexin : un domaine lupin pour des vies de châteaux.....	13
<i>Louis Descamps</i>	
• Auvers sur Oise. Objets mobiliers.....	39
<i>Christian OliverEAU</i>	
• Les Ateliers Boggio à Auvers. Un important projet culturel en cours de réalisation.....	46
<i>Xavier Boggio</i>	
• Emilio Boggio (1857-1920)	57
<i>Maxime Bugeaud</i>	
• Chez Jules & Léonie. Gîte et chambres d'hôtes de charme à Valmondois.....	73
<i>Laurent de Gaulle</i>	
• Aux P'tits soins.....	75
<i>Anne Saglier</i>	
• Le potager communautaire de Valmondois.....	77
<i>Jacques Fontana</i>	
• Nouvelles.....	80
<i>Daniel Amiot</i>	

Crédit photographique

AMIOT Daniel : p1, p 48, p 49, p 50, p 51, p 52, p 75, p 76, p 80- BNF (GALLICA) : p 5, p 10, p 70
- BUGEAUD MAXIME : p 61, p 72 - BOGGIO XAVIER : p 46, p 53, p 54, p 55, p 56, p 59 -
DE GAULLE LAURENT : p 73 à 74 - DESCAMPS LOUIS : p 13 à 38 - FONTANA JACQUES : p 77 à
79 - GALERIA DE ARTE NACIONAL (Caracas): p 61, p 64, p 65, p 68 - HENIQUE MICHEL : p 2
à 12 - INVENTAIRE ARTS GRAPHIQUES LOUVRE : p 8, p 9, p 11, p 6, p 7 - LEGOUT CLAUDE : p
80- MUSEE CAPODIMONTE (Naples) : p 41- MUSEE SENLECO (L'Isle Adam) p 64 -
NATIONAL GALLERY (Londres) : p 40 - OLIVEREAU Christian (CAOA): p 39 à 45- PALAIS
ROYAL DE MADRID : p 40- SAGLIER Anne : p 76- Source DRAAC : p 59, p 60 .

La SVS laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs opinions.
La reproduction partielle ou intégrale des textes et illustrations
est soumise à un accord préalable.

LE MOT DU PRÉSIDENT

2016, au cœur des turbulences internationales, est porteuse d'ambitieux projets mondiaux et nationaux : la COP 21¹ et la "loi de transition énergétique et de la croissance verte".

Malheureusement comme trop souvent l'idéologie, la politique et les pressions de lobbies industriels, tendent à falsifier la vérité de certaines énergies renouvelables tant au plan économique et écologique que dans la production de nuisances, dont paradoxalement l'augmentation du CO². Des atteintes paysagères et patrimoniales irréversibles sont à craindre par mépris d'un élément culturel fondamental : l'esthétique de nos maisons, monuments, paysages et sites qui, outre la perte de sa fonction structurante dans un art de vivre, amènera la France à dévaluer une ressource touristique essentielle à son économie.

C'est, entre autres, le cas de l'éolien qui semble échapper au "schéma éolien" au profit de décisions hâtives, anarchiques et autoritaires, souvent guidées par d'immédiats profits.

Le Vexin français en est pour le moment heureusement indemne, mais les promoteurs posent depuis longtemps un regard gourmand sur lui. En 2005 déjà, le Directeur d'une entreprise Allemande installée à Cergy et spécialisée dans l'énergie éolienne étudiait le projet d'un parc éolien dans le Vexin entre Cergy et Magny et sur le plateau d'Ennery!

Le Vexin français, inscrit à l'inventaire des sites, depuis 1972, pour son caractère pittoresque est un site, unique en Ile de France, parmi les plus beaux et l'un des mieux préservé de France. Il est porteur d'une forte valeur symbolique par la richesse de ses patrimoines et sa proximité de la métropole. Il est aussi un des plus grands sites inscrits de France. Il mérite donc une protection attentive.

Le postulat de la croissance verte nous semble un leurre. On peut tout au plus espérer des énergies renouvelables une compatibilité avec les besoins économiques basiques, mais certainement pas une aptitude à répondre à la croissance impérative et inéluctable du sacro-saint PIB! La croissance verte a pour corollaire des économies d'énergie drastiques, or elles stagnent.

Il nous a donc paru opportun de consacrer notre "XXXIV^{ème} Rencontre du Sausseron" à une étude sans a priori des mythes et réalités des énergies renouvelables et à leur nécessaire compatibilité avec nos patrimoines.

Merci de continuer à participer à nos actions et à nous soutenir.

Daniel Amiot



L'openfield offre au regard un paysage dont la seule limite est l'horizon (vers Epiais-Rhus)

¹ COP: privilège des anglo-saxons, l'acronyme est anglais "Conference Of the Parties"

HISTOIRE

LE PAS D'ARMES DE SANDRICOURT

Christiane et Michel HENIQUE

En 1874, à l'initiative de Jean de Hédouville parti en Amérique pour y devenir l'un des fondateurs de Miami, fut éditée en association avec Augustin Veyssière¹, élève de l'école des Chartes, une étude relatant « Le Pas d'Armes de Sandricourt » tournoi, organisé en 1493 par Louis de Hédouville.

L'anniversaire de ce tournoi, tenu près d'Amblainville à la frontière nord du Parc Naturel du Vexin, donna lieu en 1993, cinq siècles après, à l'initiative de la famille actuellement propriétaire des domaines de Sandricourt et Saint Lubin, à la présentation des incunables regroupant le manuscrit et les miniatures de l'époque relatant l'histoire d'un tournoi qui fut le plus célèbre du Moyen Age.

L'étude du manuscrit et de l'ouvrage d'A. Veyssière est à l'origine de la rédaction du présent document.

LOUIS DE HEDOUVILLE, ORGANISATEUR DU PAS D'ARMES

L'organisateur de ce Pas d'Armes, Louis de Hédouville², seigneur de Sandricourt au temps de Charles VIII, était le fils de Philippe de Hédouville qui tenait une place importante à la cour du Duc d'Orléans.



Ecu doré de Louis de Hédouville

A la mort de Charles d'Orléans en 1465, Philippe de Hédouville entre au service de Louis XI comme *Conseiller et Maître d'Hôtel du Roi*. Il épousera en 1472 une demoiselle d'honneur de la Duchesse d'Orléans, Huguette de Brillac. Il meurt en 1489 et est enterré à l'église d'Amblainville où une plaque tombale (remaniée au XIX^{ème}) rappelle son souvenir et celui de son épouse qui lui survécut.

C'est elle qui fera les honneurs du château de Sandricourt aux chevaliers participant au tournoi organisé par leur fils Louis. C'est Charles VIII, dont Louis était devenu *Ecuyer*, qui autorisa en 1493 le fameux "Pas d'Armes".

La terre de Sandricourt et son château.

La terre de Sandricourt est entrée dans le patrimoine des Hédouville au XIV^{ème} siècle par suite du mariage d'un Jean de Hédouville avec Isabeau de Sandricourt.

La description du château³, dont il ne reste rien, a fait l'objet d'un long poème qui décrit un site plaisant, fertile, entouré de bois, de garennes, de forêts:

*Sous un coteau en plaisante vallée
De Sandricourt la place est située...*

Le château, fortifié de murailles et de tours, comporte de nombreuses chambres, salles, celliers, caves et offices. Il comporte aussi une chapelle avec quatre autels dont l'un est consacré à Saint Lazare. Sa description en fait un lieu enchanteur dû probablement aussi à l'accueil réservé par la châtelaine aux nombreux invités et à leurs suites. Nous sommes, d'après les récits de l'époque, un peu dans un royaume de contes de fées.

Arrivée des invités au château ►
(première enluminure du manuscrit de L'Arsenal)



¹ Augustin Veyssière, (1850-1895) Archiviste paléographe (promotion 1875)

² Voir notes et références en fin d'article.

³ Voir notes et références en fin d'article.

HISTOIRE

LE PAS D'ARMES ET SES REGLES

Le "Pas d'Armes" est une épreuve de combat consistant pour une garnison, « ceux du dedans, les tenants » à défendre contre les assaillants « ceux du dehors », un "pas" tel l'entrée d'une ville, d'un château ou d'un pont. L'expression « tournoi » eût cependant mieux convenu, car bien d'autres exercices allaient se dérouler à Sandricourt.



Le tournoi de Sandricourt

Le tournoi est un jeu militaire dont la coutume s'était répandue en Europe, surtout depuis le XII^{ème} siècle, et ce malgré l'interdiction par le Concile de Latran, car les tournois devenaient de véritables batailles avec de nombreuses victimes. En 1240 un tournoi entraîna la mort de 160 écuyers et chevaliers dont une conséquence fut l'excommunication des contrevenants prononcée par la papauté et l'interdiction des tournois en France par les souverains.

Ces derniers furent cependant les premiers à enfreindre cette interdiction en autorisant les tournois avec des règles codifiées afin d'éviter, dans la mesure du possible, les accidents et de limiter l'ardeur des participants. C'est pourquoi les lances et les épées utilisées avaient la pointe émoussée et le taillant rabattu.

On les nommait des « armes courtoises » et les jeux militaires devinrent des « combats de plaisance » par opposition aux combats « à outrance » utilisant des armes de guerre. Tous les coups n'étaient pas permis. Il était interdit de hacher, de frapper la tête, de frapper un adversaire découvert ou désarmé, de frapper un cheval, etc.

Plusieurs jours avant l'ouverture du tournoi les combattants et les juges (les arbitres) furent réunis afin d'en rappeler les règles et d'examiner les titres, l'aptitude ou l'indignité de chaque concurrent afin de pouvoir éliminer celui qui aurait failli aux règles de la chevalerie.

En fait le tournoi était un entraînement permettant aux combattants d'être à même de prouver leur aptitude à mieux servir leur Prince lors d'une véritable guerre. La présence de dames et demoiselles de haut rang les poussait à se distinguer..

HISTOIRE

LES PRELIMINAIRES

Le programme du tournoi de Sandricourt ayant reçu l'autorisation du roi Charles VIII, Louis de Hédouville annonça le 24 août 1493 que le 15 septembre, tous les chevaliers, gentilshommes, capitaines et chefs de guerre trouveraient à Sandricourt des gentilshommes prêts à les combattre à pied et à cheval. Ce fut une réception fastueuse.

Plus de 40 volontaires vinrent combattre, face à "ceux du dedans", et pendant les huit jours que dura le tournoi, plus de 2000 personnes se rendirent à Sandricourt dont de nombreuses dames et damoiselles en beaux atours. Dans les cours du château, d'immenses tables avaient été dressées et à toute heure chacun était servi comme il le demandait.

Dans la forêt "dévoiable"⁴, des maîtres d'hôtel apportaient aux combattants et à leur suite tous les rafraichissements souhaitables (hypocras⁵, blancs et clarets, juilletz et sirops violets, confitures et autres épiceries).



Dans la forêt "dévoiable" les maîtres d'hôtel au service des chevaliers.

A la demande des chevaliers tenant le pas, François de Coignac et Guillaume de Lille seigneur de Marivaux (village voisin d'Ivry le Temple), étaient chargés d'organiser cette partie de la réception.

La bande de Sandricourt, "les tenants qui ont tenu le pas contre les venants" comprenait : Jean de Poitiers, seigneur de Saint Vallin, Bernardin de Clermont, Vicomte de Tallard, Louis de Hédouville, seigneur de Sandricourt, Jehan, seigneur de Camican, Georges de Sully, gouverneur de Coucy, Jehan de Hédouville, seigneur de Frémécourt, Pierre d'Orgement, seigneur de Mery, Jacques de Tinteville, grand veneur de Monseigneur le Duc d'Orléans, Damp Jehan, chef de guerre, Jehan de Saint Souldain, écuyer.

⁴ Desvoiable adj. (moyen français) *desvoiable, desvoiable, desveiable* "Qui dévoie" Au propre [d'un lieu] "qui égare, où l'on risque de s'égarer, qui est peu praticable" Au fig. "qui égare, fait sortir du droit chemin"

⁵ L'hypocras, vin au miel et aux épices, est une boisson fort appréciée au Moyen-âge.

HISTOIRE

Le tournoi était présidé par le héraut d'armes du Duc d'Orléans, dont le rôle était des plus important. C'est avec lui qu'avaient été fixées les différentes épreuves.

A la fois chef de protocole, maître de cérémonie et gardien des traditions de la chevalerie, il avait pour mission première de vérifier les titres des participants et de prévenir toute dispute de préséance. Il présidait au cérémonial du tournoi et commandait son déroulement. Chef des juges (les arbitres), il donnait le signal du début et de la fin des combats marqué par la sonnerie des trompettes et le roulement des tambours de chaque camp. C'est encore lui qui, cédant à la prière des dames et damoiselles, avait le pouvoir d'arrêter un combat lorsque l'ardeur des opposants dépassait la mesure et devenait dangereuse. On peut voir, dans cette prérogative, un début de parité hommes-femmes! C'est enfin à lui, Héraut d'Orléans, qu'il appartenait de faire la relation du tournoi. Il est l'auteur de la relation figurant dans le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal.

ORGANISATION MATERIELLE DU TOURNOI

LES ARMES : Il s'agit d'armes courtoises comme indiqué précédemment. Les lances et épées utilisées étaient uniquement celles mises à la disposition des combattants par la "bande de Sandricourt". Toutes semblables, elles étaient disposées autour du Pinet devant le château pour être distribuées sous la responsabilité de Robert de Franczelles, "lieutenant des cent lances" du Duc d'Orléans, assisté d'officiers d'armes. Rien ne manquait et pour remédier aux accidents toujours possibles, des médecins et chirurgiens étaient là ainsi que des armuriers pour réparer les armures endommagées, des plumassiers, des bourrelliers pour remédier aux dégâts causés aux équipements.

LES LIEUX DE COMBAT ETAIENT AU NOMBRE DE TROIS :

« LA BARRIERE PERILLEUSE » QUI INTERDISAIT SYMBOLIQUEMENT L'ENTREE DU CHATEAU.



Combat à la barrière périlleuse à la lance devant le château (*Bollery, BNF Gallica*)

HISTOIRE

« LE CARREFOUR TENEBREUX » POUR LE COMBAT A CHEVAL, UN CONTRE UN OU A LA FOULE, DANS LE PARC ET AU CHAMP DE L'ÉPINE.

L'emplacement était clos de palissades auprès desquelles étaient montées deux estrades, l'une pour les dames et damoiselles, l'autre pour les grands seigneurs, capitaines et chefs de guerre venant suivre les combats. Derrière étaient dressées de vastes tentes garnies de grandes salles, chambres et cuisines. Chacun des combattant disposait d'une tente pour s'équiper.



Combat à la foule au carrefour ténébreux. (*Inventaire arts graphiques. Louvre*)

« LA FORET DEVOYABLE » OU LES VENANTS SOLITAIRES DEVAIENT LIVRER COMBAT, COMME LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE, CONTRE TOUT AUTRE VENANT A LEUR RENCONTRE.



Combat à outrance des deux chevaliers de Boeuf et de Mai dans la forêt dévoyable.

HISTOIRE

Ces rencontres pouvaient donner lieu à des combats à outrance, car les juges n'étaient pas là pour séparer les combattants.

LES JUGES ET ARBITRES: ils étaient des personnalités locales tels les Seigneurs de la Roche Guyon, de Montmorency, du Bellay, de Vallangoujard, les Bailly de Gisors et de Senlis.

Parmi les dames de qualité on pouvait remarquer madame de Montmorency, mademoiselle de Fosseux, madame de Sandricourt, la châtelaine et mademoiselle du Bellay...

Le jeudi 12 septembre, furent présentés au Héraut d'Orléans les écus, placés au portail du château, appartenant à la bande du seigneur de Châtillon et autres seigneurs dont Germain de la Rocque dit Le Bœuf.

LES COMBATS

LES PREMIERS COMBATS SE LIVRENT A "LA BARRIERE PERILLEUSE" LE 16 SEPTEMBRE A 10 HEURES DU MATIN.

Les combattants, à pied, se battent à la lance et à l'épée à dix contre dix.



Combat de la barrière périlleuse à la lance (Inventaire arts graphiques. Louvre)

Les tenants, ceux de Sandricourt, affrontent les assaillants du dehors, ceux de Chatillon. Le combat, livré à grands « poux de lance » et « coups » d'épée, est si ardent que des étincelles jaillissent du choc contre les armures. Le combat dure longtemps et l'un de ceux du dehors étant désarmé, les dames et les juges, estimant devant cet acharnement que la chose allait à outrance dirent « holà » pour l'arrêter. Ils eurent toutes les peines à séparer les combattants malgré la sonnerie des trompettes et le roulement des tambours.

Le même jour, à 4 heures de l'après-midi, les tenants eurent à soutenir l'assaut de la bande de Valois. L'attaque, à coups de lance et d'épée, fut âpre et la défense vigoureuse. Se distinguèrent d'un côté les seigneurs de Sandricourt, de Méry et de Camisan, et d'autre part, le seigneur de Bus. Après ce combat des adversaires échangèrent leurs impressions.

HISTOIRE

Le mardi 17 septembre à 10 heures du matin, ce fut au tour de la bande du seigneur de Beaumont avec les gentilshommes de Normandie de combattre les tenants de la barrière périlleuse. La encore, on eut de la peine à faire cesser un combat aussi acharné que la veille. Un de ceux du dehors avait été renversé et Jean de Hédouville se distingua dans cette rencontre.

LE 17 SEPTEMBRE ENTRE 4 ET 5 HEURES DE L'APRES-MIDI SE DEROULE AU "CARREFOUR TENEBREUX" "LE COMBAT A LA FOULE" ENTRE LES TENANTS ET LA BANDE DE CHATILLON.



Combat à la foule au carrefour ténébreux (*Inventaire arts graphiques. Louvre*)

Les combattants s'élançèrent à cheval les uns contre les autres et le choc fut rude. La terre sembla trembler sous les pieds des chevaux. Toutes les lances furent brisées et trois chevaux blessés durent être abattus. Châtillon fut désarçonné et le combat se termina à l'épée. Cinq combattants seulement de la bande de Châtillon n'avaient pas mordu la poussière.

LE LENDEMAIN 18 SEPTEMBRE, LES JUGES ESTIMANT LE JEU TROP DANGEREUX ET AFIN DE MENAGER A LA FOIS TENANTS ET CHEVAUX PROPOSERENT AUX ADVERSAIRES, CEUX DE LA BANDE DE VALOIS ET CEUX DE SANDRICOURT DE RENONCER AU COMBAT A LA FOULE.

Il fallut même la prière des dames pour qu'ils acceptent que les rencontres à cheval et à la lance soient faites, un contre un, et seulement à l'épée pour le combat à la foule.

LE MEME JOUR A 4 HEURES DE L'APRES-MIDI, AU CARREFOUR TENEBREUX, EUT LIEU LA RENCONTRE DES TENANTS AVEC LA BANDE NORMANDE DU SEIGNEUR DE BEAUMONT. Le combat fut précédé d'une parade qui fit sensation. Les chevaliers tenant le pas, montés, armés, tous couverts de drap d'or et d'orfèvrerie sortirent de leur tente, chacun accompagné de son serviteur pour le combat, avec force trompettes et tambours. Ils firent le tour de la lice dans un

HISTOIRE

ordre magnifique. Ce fut ensuite une rencontre à la lance, d'abord un contre un, puis à la foule un combat à l'épée. Se distinguèrent les seigneurs de Saint Vallin, de Sandricourt et de Clermont.



Combat de lance au Champ de l'Épine (Inventaire arts graphiques. Louvre)

LE LENDEMAIN, JEUDI 19 SEPTEMBRE, DE 9 HEURES DU MATIN AU DECLIN DU JOUR, SE DEROULE LE COMBAT, SEUL A SEUL, A CHEVAL AU CHAMP DE L'ÉPINE, CONTRE TOUT VENANT.

Il y eut ce jour-là 30 rencontres à grands coups de lance et courses de chevaux. Ce jour-là, la bande de Beaumont reçut en banquet dans leur tente les dames et demoiselles de France et de Normandie avec un grand nombre de chevaliers et gentilshommes. Le Héraut rapporteur précisa que « tous à souhait furent traités et il n'y avait appétit qu'à désir ne dut être assouvi ».

Les combats, opposant chaque jour les tenants et ceux du dehors, nécessitaient beaucoup d'entraînement.

Le seigneur de Camican fit six courses, le seigneur de Saint Vallin cinq, etc. Dans un combat, Georges de Sully désarma son adversaire. L'épée de ce dernier lui fut rendue par le commandement des juges et le désir des dames en payant la verge d'or à celui qui l'avait désarmé.

La neuvième course opposait le seigneur de Saint Vallin à Guillaume de Méry, maréchal des logis d'Orléans.

Guillaume de Méry était entré au camp monté et armé, la lance sur la cuisse, accompagné d'une bergère montée sur haquenée et « gorgieusement » accoutrée, laquelle menait le cheval de Méry par la bride. Pendant le combat, la lance de saint Vallin ayant atteint Méry à la visière de son armet, ce dernier fut en grand danger d'être désarçonné et « Mal contente était ladite bergère de voir son maître si mal mené ». Le combat se termina à l'épée et Saint Vallin fut blessé à la main.

HISTOIRE

Le 20 septembre, les chevaliers tenant le pas sortirent deux par deux en armes, suivis par de nombreuses dames et damoiselles, pour aller dans la forêt dévoyable.

Alors se déroulèrent des rencontres, poursuites et combats à la lance et à l'épée. L'arbitrage de toutes ces épreuves étant impossible, il était prévu que les chevaliers viendraient raconter leurs aventures le soir, au cours de la réception qui suivait.



Retour de la forêt dévoyable (BNF Gallica)

APRES LE COMBAT, LE BANQUET

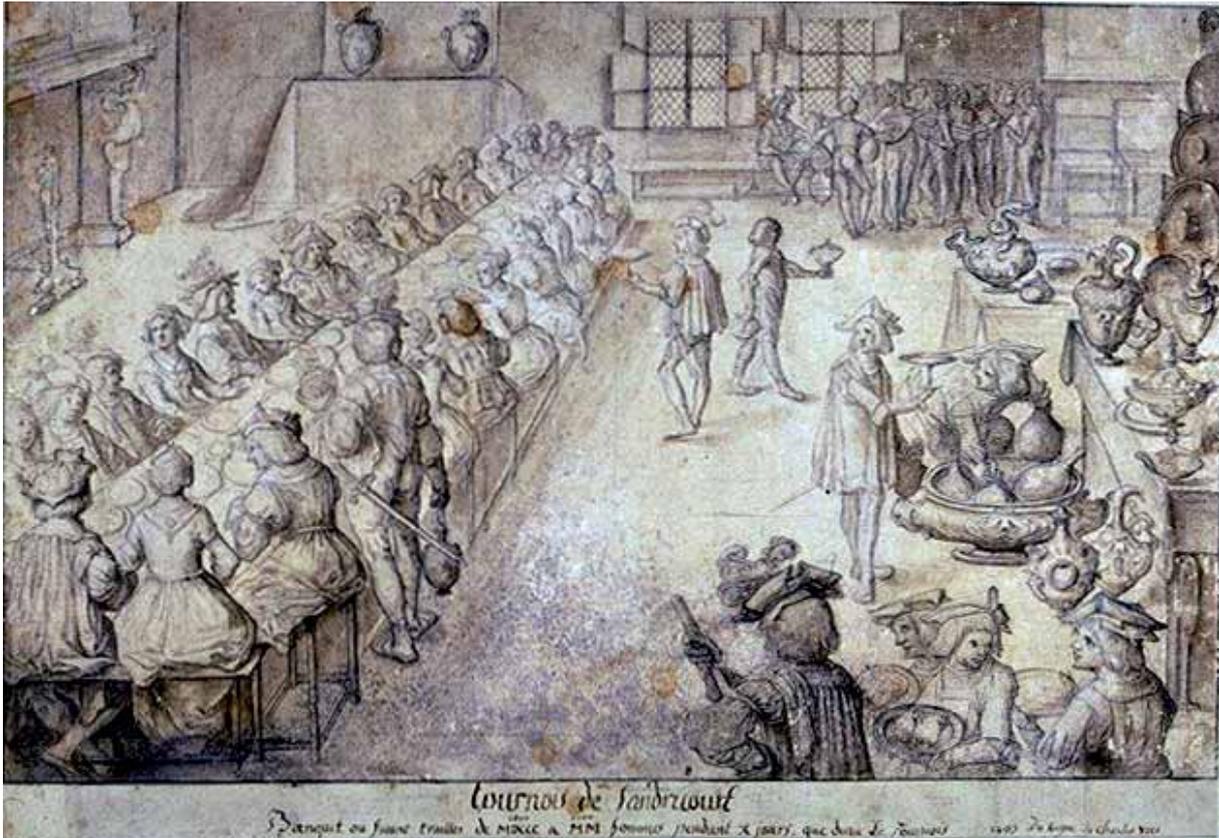
Les combats étaient terminés, tous les participants accompagnés des dames et damoiselles s'en revinrent ensemble au château où les attendait madame de Sandricourt, mère de Louis et Jehan de Hédouville. Les chevaliers vinrent raconter aux juges leurs aventures.

Se déroula ensuite un banquet grand et plantureux de tout ce qu'on pouvait souhaiter, on y servit les vins les meilleurs.

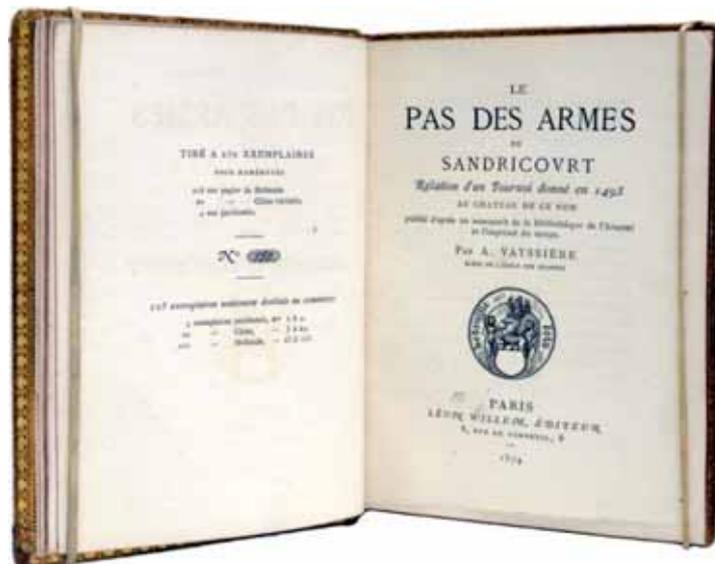
La cour devant le château avait été garnie de tables, « il y avait force torches et falots dans la cour, comme sur les tours, qu'à une lieue à la ronde il faisait clair comme en plein jour ». Les tambours de suisse battaient, les trompettes sonnaient et la soirée se termina à 2 heures après minuit.

Après le tournoi, de nombreux chevaliers présents à Sandricourt participèrent aux combats réels lors de guerres en Italie dans le Milanais. Nous y trouverons Louis de Hédouville, chef de guerre, combattant brillamment avec La Trémouaille et Bayard. Louis de Hédouville se maria en 1495 avec Françoise de Rouvroy fille de Jeanne de la Trémouaille. Il mourra en 1504 sans avoir eu d'enfant. Sa veuve légua ses terres à son neveu Jean de Rouvroy de Saint Simon.

HISTOIRE



"Banquet ou furent traités de 1800 à 2000 hommes pendant X jours, que dura le tournoi 1493 du règne de Charles VIII". (*Inventaire arts graphiques. Louvre*)



Edition parue en 1874 de la transcription par l'archiviste A.Vayssière du manuscrit rédigé en 1493 par le Hérault du duc d'Orléans. (*Manuscrit en dépôt à la bibliothèque de l'Arsenal*)

"Ce sont les armes qui ont este faictes au chasteau de Sandricourt pres pontoise, le seziesme iour de septembre mil quatre cens quatr e vingtz et treze, lesquelles ont este par moy Orleans herault de monseigneur le duc d'orleans veues... et redigees et mises par escript..."

HISTOIRE

Louis de Hédouville (vers 1460-1504), chevalier, seigneur de Sandricourt, Hédouville, Vigny, Courdimanche, La Houssaye et autres lieux. Il fut conseiller et chambellan de Louis XII, gouverneur d'Angers, bailli d'épée du pays de Caux et capitaine d'une compagnie de quarante lances fournies des ordonnances du roi. Il se rendit célèbre en organisant, à ses frais, le fameux tournoi connu sous le nom de "Pas d'armes de Sandricourt", qui fut donné le 16 septembre 1493 devant son château de Sandricourt et auquel la plus haute noblesse de France prit part. Cet événement rassembla 4000 personnes. Sur le plan archéologique, il subsiste, dans le Parc du domaine de Sandricourt, la chapelle romane de l'ancien château portant les armoiries de la famille de Hédouville. Il épousa en 1495 Françoise de Rouvroy de Saint-Simon, fille de Jean de Rouvroy de Saint-Simon et de Marguerite de la Trémoille, dont il n'eut pas de postérité. Il fonda avec elle le couvent des Minimes d'Amiens en 1498. À partir de 1500 il prend une part glorieuse aux guerres d'Italie, entreprises par le roi Louis XII, et dont il fut l'un des principaux chefs de guerre français, à la tête de sa compagnie de quarante lances, dite Compagnie de Sandricourt. Il accuse en plein conseil François Gonzague, marquis de Mantoue, d'être traître à la France et s'offre à le lui prouver les armes à la main. En 1503, avec le chevalier Bayard et le marquis de Saluces, il combat sur le Garigliano. À son retour il justifiera la conduite de l'armée d'Italie devant Louis XII, et lui tint un discours franc et loyal sur les malversations de l'intendance, vraie cause du désastre². Il est mort en 1504, des suites de ses blessures reçues lors de la Troisième guerre d'Italie. Sa veuve donna par testament ses terres à son neveu Jean de Rouvroy de Saint-Simon, après avoir vendu la seigneurie de Vigny au Cardinal Georges d'Amboise.



*Pierre tombale de Louis d'Hédouville et de Françoise de Rouvroy de Saint-Simon
(Eglise d'Amblainville)*

HISTOIRE & PATRIMOINE

HÉROUVILLE-EN-VEXIN : un domaine lupin pour des vies de châteaux

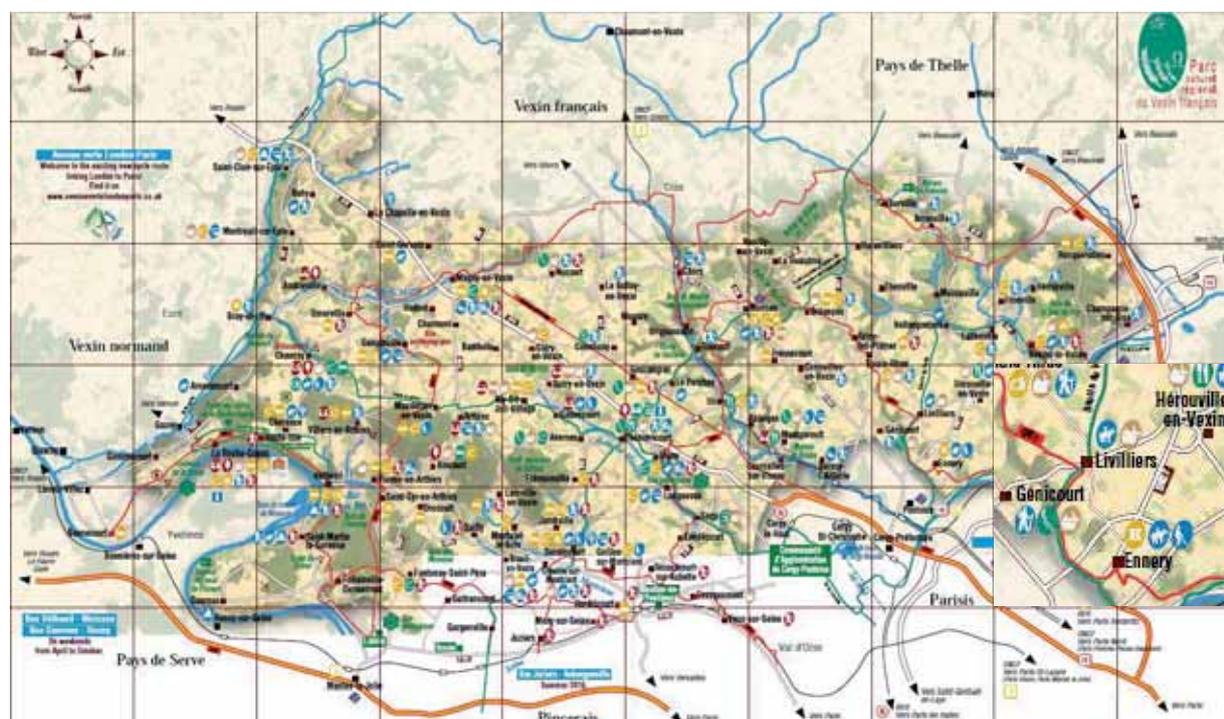
Roger Descamps

Autodidacte férù d'histoire et de généalogie

INTRODUCTION



Située aux portes de l'agglomération de Cergy-Pontoise, Hérouville-en-Vexin est une commune rurale du Val-d'Oise, dépendante du canton de la vallée du Sausseron, et appartenant au Parc régional du Vexin depuis sa création, en 1995, sous la dénomination Hérouville-en-Vexin (*infra*) vu le décret du 30 juillet 2008, version consolidée au 12 mars 2015.



Son patrimoine architectural est loin d'être dénué de qualité puisque deux édifices se font particulièrement remarquer :

- 1°) l'église Saint-Clair, connue pour posséder le clocher flamboyant le plus ancien du Vexin français, dont la partie basse date du XII^e siècle.
- 2°) le château, datant du XVIII^e siècle, lequel était encore quelques cent trente ans plus tard, avec ses appartenances et dépendances, un assez joli domaine.

Présentement, le château est surtout connu pour avoir été, de 1969 jusqu'en juillet 1985, un célèbre studio d'enregistrement à l'initiative du compositeur de musiques de films, Michel Magne.

Mais au-delà de l'aventure moderne, *quid* de son passé ?

HISTOIRE & PATRIMOINE

DU DOMAINE DU LOUP À CELUI DE LA BREBIS DES BERBISY

Un empire s'effondre, un domaine rural naît



Vitrail figurant le traité. Église de Saint-Clair-sur-Epte

Au IX^e siècle, l'empire carolingien s'effondre, le pouvoir se dissout.

Les comtes et les ducs créent les états féodaux.

Les suzerains s'entourent de vassaux et créent des châteaux forts pour contrôler le territoire.

Ces châteaux poussent un peu partout à cause de la montée en puissance de ces seigneurs qui suppléent à l'incurie des rois carolingiens face aux attaques des Vikings.

En novembre 885, dans le Vexin, ces pirates prennent la forteresse de Pontoise¹, ayant détruit sur leur passage le pont d'Auvers, reconstruit après un premier raid dévastateur en 862².

Finalement ils s'établissent en Normandie au début du X^e siècle, par suite du traité de Saint-Clair-sur-Epte, conclu à l'automne de l'année 911, entre le roi Charles III le simple, et le chef viking Rollon.

Le domaine du loup

C'est aussi en ce IX^e siècle que Hérouville pointe le bout de son nez. Au départ il ne s'agit que d'un domaine rural, et le micro-toponyme est par conséquent composé d'un anthroponyme germanique (saxon en l'occurrence), voire norrois (relatif à la Scandinavie médiévale) dans le cas particulier du Vexin, et du suffixe *-villa*.

Étymologiquement, sa plus ancienne mention latine connue, *Herulvilla* vers 1066³, signifie « domaine de Herulf ».

Le nom de ce personnage est composé de deux éléments : *hari-*, armée, et *-wulf*, loup en vieux saxon, ou sa variante *-ulf*, identique au scandinave *-ulf*, issu du vieux norrois *-ulfr*, loup.

Herulf, en vieux norrois Hariwulfr, signifie :

« **Loup-guerrier de l'armée** ».

Plaque de bronze de l'Âge de Vendel, découverte à Öland, Suède. Représente → un **berserker**⁴ (à droite) [guerrier-fauve, combattant d'élite semblable à un ours ou un loup] revêtu d'une peau de loup, tirant une épée du fourreau, et, à gauche, Odin.



¹ Ferdinand Lot, *La naissance de la France*. 1948, p. 463.

² Henri Maitaine, *Histoire de la paroisse et de la commune d'Auvers-sur-Oise*. 1906, p. 8.

³ Joseph Depoin, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*. 1895, p. 2.

⁴ Vincent Samson, *Les Berserkir. Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'Âge de Vendel aux Vikings (v^e-x^e siècle)*. 2011, 448 p.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Le héros païen et le saint chrétien

À savoir que Herulf (prononcé Heroulf) est un nom germano-scandinave dont la forme contractée Hrólfr (en vieux norrois) était le vrai nom de Rollon, le célèbre chef (*jarl*) viking devenu duc de Normandie. Les historiens normands le nomme Roul ou Rou, latinisé en *Rollo*, d'où le nom de Rollon dans nos anciennes chroniques. Or, étant donné que les anthroponymes germaniques et scandinaves peuvent présenter une grande similitude, dans bien des cas il est impossible d'opter pour l'une ou l'autre origine. Toutefois *Herulvilla* de nos jours Hérouville-Saint-Clair, et *Herulfvillula* qui a donné Hérouvillette, sont deux localités du Vexin normand quasiment homonymes qui font référence à un homme d'origine germano-scandinave, Herulf, Hariwulfr (en vieux norrois, *d'après la pierre runique de Istaby / Musée historique de Stockholm*).

Donc, pourquoi n'en serait-il pas de même pour Hérouville en Vexin français, puisque tout comme ses homonymes normands, son nom (et non les premières traces de présence humaine) apparaît remonter au IX^e siècle¹, terriblement marqué par des invasions vikings de plus en plus massives.

La légende du moine missionnaire saint Clair (° 845 Kent - † 884 Saint-Clair-sur-Epte) met en évidence le lien implicite entre ces 3 lieux homonymes (hors de la confession trinitaire) et le paganisme (druido-odinisme : culte d'Odin des druides).

La Neustrie qui comprenait le Vexin dans son étendue, était saxonne de grande ancienneté².

Le culte d'Odin était indigène chez les saxons, mais les francs ne l'ont jamais adopté³.

Enfin, aux dires d'un éminent spécialiste⁴, professeur d'histoire médiévale, ce qui suit est somme toute édifiant :

« À la différence du christianisme, qui n'admet qu'un seul Dieu, le paganisme scandinave tolérait d'autres divinités. Les païens honoraient un panthéon dans lequel le Christ pouvait être inclus sans grandes difficultés : cela explique en partie pourquoi les missionnaires chrétiens ont pu être bien reçus par des princes scandinaves et même autorisés à élever des églises. »

Freyja, la grande déesse des Vikings, symbole de la fécondité, fut pour l'Église un objet de ridicule et de mépris⁵. Dans la légende de saint Clair, c'est sans nul doute elle qui est montrée comme une sombre vengeresse, pour un final profitant d'un thème opportuniste bien affûté : le mythe du saint céphalophore, signifiant en grec « porteur de tête ».



Statue de Saint-Clair.
Église d'Hérouville-en-Vexin

¹ Sylvie Serre, Matthieu Gaultier, Julia Wilson, *L'église Saint-Clair d'Hérouville (Val d'Oise) : histoire d'une église paroissiale. De la nécropole du IX^e siècle à l'église moderne*. In Bulletin archéologique du Vexin français et du Val-d'Oise, N° 39 - Année 2007. Cf. au titre, et p. 90.

² Gabriel de Lobéran de Montigny, *Les grandeurs de la maison de France*. 1667, p. 63.

³ Philippe Golbély, *Revue Encyclopédique.*, juin 1823, t. XVIII, p. 610 [présentation de l'ouvrage du professeur Henri Léo, *Ueber Odins Verschrung in Deutschland*. Erlangen, 1822, sur le culte d'Odin en Allemagne, pour servir à l'histoire et à l'étude de l'antiquité]

⁴ Pierre Bauduin, *Les Vikings* : « Que sais-je ? ». 2004, cf. Chap. V. - Croyances et valeurs.

⁵ Jean Renaud, *Les dieux des vikings*, p. 190.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Deux lieux majeurs...

Les premiers villages médiévaux sont structurés autour de deux lieux majeurs : le château et l'église paroissiale.

Ce ne serait pas le cas du village d'Hérouville-en-Vexin au IX^e siècle !

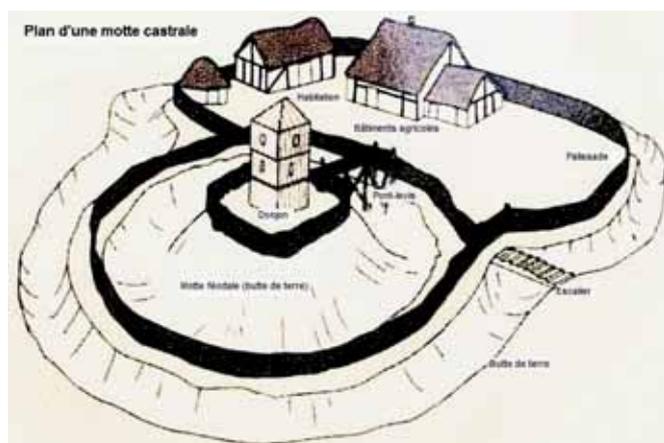
La fouille préventive menée en 2003 par l'INRAP¹ - dans le sol du clocher de l'église Saint-Clair - a mis en évidence un cimetière chrétien qui se développe dès les IX^e-X^e siècles.

Un édifice religieux peut avoir été construit au XI^e siècle...

C'est toutefois sans compter avec « la haute butte² »

Ce toponyme hérouvillois n'est cité par le marquis de Brisay qu'à propos de la reconstruction de l'église Saint-Clair au XV^e siècle. Elle mérite que l'on s'y intéresse davantage car il y a tout lieu de croire qu'il s'agissait d'une motte castrale à l'origine.

Le château à motte



C'est à la fin des invasions de peuples extérieurs (*Sarrasins, Normands et Hongrois*) qu'apparaît le **premier stade du château médiéval : le château à motte** qui était alors l'emblème matériel du pouvoir et le siège d'un petit seigneur local. Restant assez fragile dans sa conception, cette construction va perdurer jusqu'au XII^e siècle pour les seigneurs les moins riches. Sa configuration architecturale est simple, les fortifications militaires sont bien en retrait par rapport à ce qui se faisait dans

l'Antiquité. Les principales défenses sont réduites à un simple fossé renforcé d'une palissade de bois déterminant la superficie du site à protéger. Celui-ci abritait **la basse-cour, un espace composé de divers bâtiments agricoles et domestiques, parmi lesquels pouvaient se trouver l'habitat du seigneur, ainsi qu'une chapelle**. Une élévation de terre surplombait cet espace, **la motte castrale**, souvent appelée à tort « motte féodale ». Parfois naturelle, le plus souvent artificielle, *elle était élevée avec le remblai du fossé creusé autour d'elle*. Son sommet était couronné par une tour en bois de plan carré ou rectangulaire, dont l'importance variait selon la superficie disponible. Lorsque la base de la motte offrait un espace suffisant, le seigneur y faisait construire son lieu d'habitation, ce qui préfigure les donjons des châteaux ultérieurs.

À s'en tenir à quelques indices scripturaires et /ou archéologiques aujourd'hui connus, on peut admettre que les premières mottes castrales seraient apparues dans les dernières décennies du X^e siècle ou les premières du XI^e siècle. Néanmoins, c'est seulement au XI^e siècle que l'on commence, en France et en Angleterre, à employer le mot « *motta* » (vraisemblablement d'origine pré-latine) dans des chartes pour désigner la motte castrale.

¹ Institut National Archéologique de Recherches Préventives.

² On ne peut mieux choisir comme exemple pertinent : la motte castrale du lieu dit « *la butte de Saint-Clair* », sur la commune du Mesnil Vigot à proximité de Saint-Lô.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Cette architecture était peu adaptée à la défense militaire, et outre cela vulnérable au feu. Mais d'un point de vue sociologique elle démontrait la puissance du seigneur, tant auprès de ses rivaux que des paysans, lesquels voyaient alors en lui le protecteur souvent nécessaire en ces temps d'instabilité.

La « basse-cour » des châteaux à motte pouvait contenir une chapelle ! Cela accrédite la possibilité de la construction d'un édifice religieux au XI^e siècle d'après le rapport de la fouille préventive dans le sol du clocher de l'église Saint-Clair (*supra*).

À Hérouville-en-Vexin, cette « motte » *alias* « haute butte » n'apparaît plus, même sur des photos aériennes, pour la bonne et simple raison que plusieurs fois il a été fait place nette en son lieu pour des constructions successives d'hôtels seigneuriaux, cette fois en dur.

...Mais avons-nous à faire au même toponyme quand l'un est appelé « la haute butte » en 1443, et l'autre « haute Butte » en 1826 ?



La haute butte d'après le plan cadastral de 1826 - Section C Le village : première feuille (AD 95, 3 P 2583)

Sur le plan cadastral de 1826, apparaît un lieu-dit « haute Butte » différent de celui situé à l'emplacement de l'église, comme le précise l'acte du 13 janvier 1443, passé par devant Robert de La Motte et Nicolas Billery notaires royaux au Châtelet de Paris, par lequel Jeanne de Laval « consentit donation pure et simple auxdits habitants du village d'Hérouville à elle appartenant en partie, et à maistre Jehan Dieu leur procureur, du lieu appelé communément **la haulte butte** de Hérouville¹... »

En son temps, Louis Régnier² avait fait le commentaire suivant :

*« On aimerait savoir quelle était cette **haute butte** dont le terrain fut donné en en 1443 par Jean de Leval (sic, au lieu de Jeanne de Laval). Était-ce l'emplacement du vieux manoir fortifié qui avait pu comprendre une motte féodale ? Entendrait-on simplement par l'expression qui nous intrigue le point culminant de la vaste plaine où s'élève le territoire du village ? Nous n'avons aucune raison de nous prononcer. »*

À propos des mottes castrales, Jean-Pierre Auger³ précise :

« Il faut rejeter l'expression « motte féodale » trop souvent employée, car bien souvent elles furent édifiées préalablement à la création de la société féodale. »

« Après le XI^{ème} siècle, il ne sera pas rare d'y trouver une chapelle. »

¹ Henry de Brisay (M. le marquis), *Le chartrier d'Hérouville*. 1906, p. 9 (Version PDF).

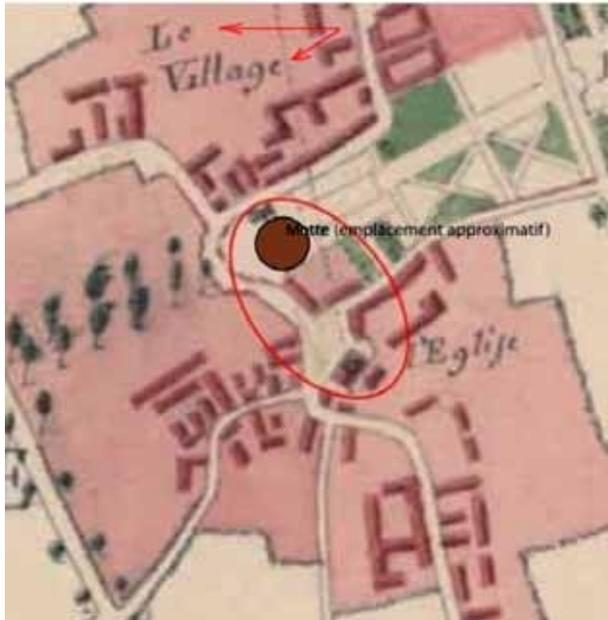
² Louis Régnier, *Excursions archéologiques dans le Vexin français*. 1927. Deuxième série : Hérouville, p. 57-58.

³ Jean-Pierre Auger, *Les mottes castrales de nos forêts*. IASEF. 2014, p. 10 et 11.

<http://www.iasef.fr/pdf/FO-Les-mottes-castrales.pdf> < 18/08/2016.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Sur le plan d'intendance de 1779, ladite « haute Butte » ne figurait pas à cet emplacement, lequel est alors désigné par « Le Village », et c'est à l'évidence plus pour une question d'esthétisme graphique qu'en réalité. On peut donc avancer que tant sur le plan de 1926 que sur celui de 1779, nous sommes en présence d'emplacements inscrits de manière à privilégier la lisibilité !



Plan d'intendance de 1779 (AD 95, C 105/18)

Plan restitué de la motte castrale de Betz-le-Château

Comparaison édifiante entre le plan présumé de la motte castrale d'Hérouville-en-Vexin et le plan restitué de la motte castrale de Betz-le-Château (Touraine)¹

Délimitée en rouge (supra), la forme elliptique approximative est susceptible d'avoir circonscrit la superficie protégée par la motte castrale, dont la tour carrée se trouvait logiquement être érigée quasiment au futur emplacement, connu au XIV^e siècle, de « la maison séant devant l'église » de Messieurs d'Hérouville.

Force est de constater qu'en réalité, l'église s'élève sur un méplat à peine surélevé ! Le lieu-dit « la haute butte » ne peut donc que faire référence à une « motte castrale », dont la probable chapelle précéda l'église...

De plus, on peut aussi se prévaloir que dans les actes notariés, tout bien immobilier est situé par tenants et aboutissants, ce qui relativise considérablement le contenu de l'acte de 1443.

Le lieu communément appelé « la haute butte », contenant un arpent et demi, y est dit être environné de trois rues, à commencer de la rue du fief Clerbourg et en suivant jusqu'aux jardinages qui sont derrière « la haute butte », appartenant à Nicolas Dieu².

Les trois rues et Nicolas Dieu ne sont ni plus ni moins que des tenants et aboutissants du lieu-dit, ce qui n'empêche en rien que ce lieu-dit soit plus étendu...

La preuve en est encore que dans les actes notariés, quasiment tous les biens immobiliers dits assis ou situés au terroir d'Hérouville-en-Vexin, sont précisés l'être au lieu-dit « X », ce qui n'implique pratiquement jamais tout le lieu-dit !

¹ Samuel Riou, Flore Marteau, *Une motte castrale dans le contexte des recompositions politiques au tournant de l'an mil (Région Centre, Indre-et-Loire)* - In Revue arch. du Centre de la France, 2012, t. LI, Fig. 11.

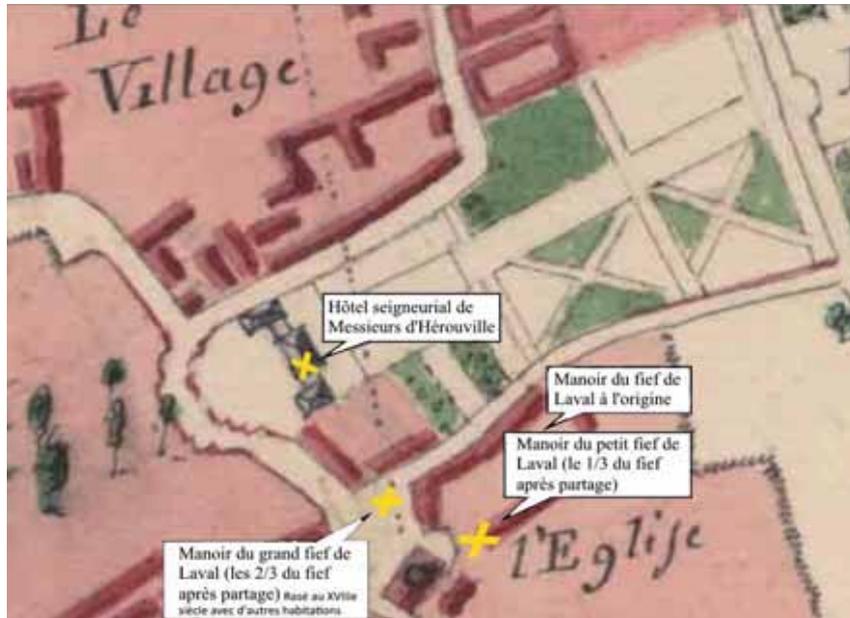
² M. de Brisay, *Le chartrier d'Hérouville*. 1906, p. 20 (Version PDF).

HISTOIRE & PATRIMOINE

Un rappel opportun...

Il semble opportun de rappeler que le manoir clos de murailles du fief de Laval, le principal fief d'Hérouville-en-Vexin à l'origine, était situé dans la zone délimitée en rouge (*supra*), proche du chevet de l'église.

Lorsque ce fief sera partagé, au XIV^e siècle, entre les 2 enfants de Mathieu II de Montmorency et d'Emma de Laval, le 1/3 (dit le petit fief de Laval) finira, après procès, par rester à Bouchard de Laval, et les 2/3 (dit le grand fief de Laval) reviendront à dame Philippe de Château-Gontier, fille d'Havoise de Montmorency. Son manoir chef-mois avoisinait pour lors la « maison séant devant le moustier » qui fut à Messieurs d'Hérouville : un hôtel seigneurial et lieux en dépendant qui vont



faire l'objet de convoitises de la part de Jean-François de Berbisy, car le sien n'est qu'une métairie, celle de Clerbourg, l'ex petit fief de Laval (*Jean de Péronne, en 1374, avait fixé sa résidence dans cette métairie, à côté du manoir de Laval en mauvais état*). En 1568, il acquiert cet ancien fief des chevaliers, et y fait ériger un très haut « grand logis », un rappel symbolique de la motte castrale : le pouvoir !

Vers une association motte-chevalier¹

« Dans d'autres régions, le rapport motte-chevalier est beaucoup plus fréquent. Il serait même courant en Belgique où R. Borremans précise qu'il s'est généralisé avec l'établissement des chevaliers sur un territoire². M. de Bouard l'avait déjà signalé à plusieurs reprises lorsqu'il indiquait que les chevaliers, une fois chasés³, « n'avaient d'autre possibilité que de se construire un château à motte⁴ ». Ses élèves, J. Le Maho et M. Fixot, établirent le même parallèle sur des terres inféodées par le duc de Normandie à des chevaliers en Grand-Caux dès 1030-1040, ou à l'occasion de crises du pouvoir central du Cinglais⁵. L'étude de J.-C. Meuret est particulièrement intéressante à cet égard. Travaillant sur la marche Anjou-Bretagne au niveau de La Guerche et de Craon, il a comparé deux comtés différents. Dans « 55 % des cas, un "miles" ou un lignage de "milites" ont pu être rattachés à une motte ». Dans la seigneurie de La Guerche-Martigné, dix mottes sur onze correspondent à un chevalier⁶. »

¹ Michel Brand'Honneur, *Manoirs et châteaux dans le comté de Rennes. Habitat à motte et société chevaleresque (XI^e-XII^e siècles)*. Rennes : PUR, 2001, p. 138.

² René Borremans, *Fouilles et prospections de Mottes féodales entre Dendre et Dyle (Belgique)*. 1979, p. 6-7.

³ Chasement : établissement d'un vassal sur des terres, des revenus desquelles il vivra.

⁴ Michel de Bouard, *Quelques données archéologiques concernant le premier âge féodal*. *Annales du Midi*, t. 80, 1968, p. 391.

⁵ Jacques Le Maho, *L'apparition des seigneuries châtelaines*. 1976, p. 9-10.

Michel Fixot, *Les fortifications de terre et les origines féodales dans le Cinglais*. 1969, p. 65.

⁶ J.-C. Meuret, *Peuplement, pouvoir et paysage sur la marche Anjou-Bretagne (des origines au Moyen Age)*. 1993, p. 331-384.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Des chevaliers, petits seigneurs locaux à remettre en lumière

La féodalité est apparue du X^e au XV^e siècle, après le démembrement de l'empire carolingien. Au XI^e siècle, de nombreux petits chevaliers locaux s'installent en maîtres indépendants sur le territoire, d'où de nombreux conflits avec les propriétaires en place et en particulier avec l'église, dotée de droits fonciers assurant sa subsistance. Au fur et à mesure de l'évolution des droits féodaux, ces seigneurs sont contraints de devenir vassaux de plus puissants. Les nouvelles constructions de châteaux sont alors soumises à autorisation, et certains sont abandonnés.

Au XI^e siècle, à Hérouville-en-Vexin, ces petits chevaliers locaux portent le nom de la terre, et sont autrement dit des chevaliers fieffés, nobles vassaux pourvus de leur fief par le vicomte de Pontoise, suzerain qu'ils fréquentent de surcroît.

La preuve en est que le 17 décembre 1099¹, l'inhumation de Hazeche (lat. *Hazecha*), *alias* Hahuis - femme de Raoul II le Délicat, le Délié² (lat., *Delicata*, surnom donné à Raoul, son père, et qui resta héréditaire en cette famille) - est faite devant le crucifix sous le porche du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, en présence du roi désigné Louis le Gros (associé au trône en 1098). Plusieurs « notables seigneurs » y assistèrent pareillement, dont Guillaume de Hairoville³ (lat., *Willelmus de Hairovilla*)⁴.

Raoul II le Délié, est alors vicomte (lat., *vicecomes*) de Pontoise, seigneur de Pontoise et de Méru, et autres lieux dont assurément Hérouville-en-Vexin (à lui advenu par héritage ou par alliance) pour lors un assez beau domaine d'environ 900 arpents⁵, lequel constituera l'apanage dotal de sa fille, Agnès de Pontoise, aussi qualifiée dame de Méru lors de son mariage avec Bouchard IV de Montmorency, auteur de la branche des Montmorency-Laval.

Pour sûr, Guillaume de Hérouville possédait une résidence familiale défensive, une motte castrale, désormais assimilée au château malgré l'avis de certains historiens non archéologues⁶.



¹ Auguste Molinier, *Obituaires de la province de Sens*. 1906, t. I, p. 474. L'obituaire de Saint-Martin-des-Champs contient la mention suivante au 17 décembre 1099 : « *Obiit Hazeca. Officium fiat, cappa, in choro. Servicium facit ille, qui habet Pontisaram* ».

² Joseph Depoin, *Recueil des chartes et documents de l'abbaye de Saint-Martin des Champs : monastère parisien*. L'auteur a délibérément traduit le cognomen latin *Delicata* par « Deliès » (!) au lieu de « le Délicat », voire « le Délié ».

Copie de 1118, Bibl. nat. de Fr., ms. lat. 10977, *Liber Testamentorum*, fol. 11, n° 26.

³ André Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Montmorency et de Laval*. 1624, p. 88.

⁴ Robert de Lasteyrie, *Cartulaire général de Paris*. 1887, t. I, p. 166 - Cf. n° 146, p. 165.

⁵ M. de Brisay (M. le marquis), *op. cit.*, p. 4 (Version PDF).

⁶ André Debord, *Les fortifications de terre en Europe occidentale du X^e au XII^e siècles*. 1981 - In : Archéologie médiévale, tome XI, p. 5.

HISTOIRE & PATRIMOINE

La famille des chevaliers de Hérouville¹

Rohaide de Hérouville (lat. *Rohaidis de Heruvilla*), vers 1066 (cette date devant être revue plutôt entre 1085 et 1093), veuve, qui pour l'âme de son fils et de ses devanciers, donne à Dieu et à saint Germain la dîme de sa terre. Ses enfants survivants, son fils et ses filles, y donnèrent leur consentement. *NB : Abbaye de Saint-Germain et Saint-Martin de Pontoise, dont en 1080 le nom de Saint-Martin s'impose.* Appartenant à la maison de Mello, Aubri I^{er} ou Albéric I^{er} de Mello, neveu d'Aubri de Beaumont, châtelain de Coucy, épousa Aelis de Dammartin, héritière de la Maison de Dammartin-Montdidier, fille de Hugues I^{er} comte de Dammartin, et de la comtesse Rohais *alias* Rohaide. Elle est nommée avec son fils et ses trois filles dans une charte d'environ l'an 1080, où elle donne à Cluny l'église de St-Leu d'Esserent (*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 661), et ainsi donc appert-il qu'elle soit la donatrice de la dîme d'Hérouville à Saint-Martin de Pontoise. Possible, sinon probable sœur de Guillaume I^{er} de Hérouville.

Guillaume I^{er} de Hérouville (lat., *Willelmus de Hairovilla*), cité en 1099², puis après (lat. *Guillelmus de Heruvilla*) avec son frère **Dreux de Hérouville** (lat., *Drogo de Heruvilla*), et non son père (*M. de Brisay, op. cit., p. 16 n. 3*), erreur tout comme de dire qu'il se fit moine en le confondant avec Eudes II, fils de Gautier (*G. Duclos, op. cit., p. 53*). Leur sœur **Haïse** est connue par le cartulaire de Sainte-Honorine de Conflans. Mariée en premières noces à Hugues de Vétheuil, puis en secondes à Guillaume d'Ecancourt. De chacun d'eux elle eut un fils appelé également Hugues. Elle avait hérité d'un arpent de terre devant le moulin de Théméricourt qu'elle donna, du consentement de ses frères, aux moines du Bec [Le Bec Helloin] établis à Conflans sous le prieur Robert qui fut en charge après 1107.



Louis VI le Gros



Yves et Eudes I^{er}, au temps du roi Robert, *lapsus* probable (*G. Duclos, op. cit., p. 53*) quant au prieur Robert (*supra*).

Ives de Hérouville, mari d'Avoye (lat., *Hadvidis*) de Vallangoujard, veuve de Jehan de Cergy (lat., *Johannes de Cergiaco*), sœur de Girard III de Vallangoujard, qui blessé en 1152 au siège de Neufmarché, reçut à son lit de mort l'habit bénédictin et fut inhumé à Saint-Martin de Pontoise.

← Le clocher; seul élément préservé de l'église abbatiale de Saint-Martin

Gautier de Hérouville (lat., *Vauterius de Heruvilla*) et Adelvide (lat., *Adelvidæ*), sa femme, laissèrent deux enfants : Eudes II (lat. *Odo de Heruvilla*) qui en prenant l'habit à Saint-Martin de Pontoise, offrit au monastère un muid de blé et un muid de légumes qu'il avait dans la dîme du village, et Lucie (lat. *Lucia de Heruvilla*) qui donna aussi *sa part* dans cette dîme, entre 1161 et 1175, sous le gouvernement de Lencelin. *Elle était tenue en fief* de Marie, dame de Vallangoujard (lat., *Maria de Valle Engelgardis*), veuve de Girard III (*supra*).

¹ Sources sauf autre précision in texte : a) **Joseph Depoin**, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*. 1895, p. 2, 9, 118, 124 ; b) **Georges Duclos**, *Hérouville-en-Vexin du XI^e au XVIII^e siècle*. 1929 - In Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin, t. XXXIX, p. 53-54.

² **Robert de Lasteyrie**, *Cartulaire général de Paris*. 1887, t. I, p. 166 - Cf. n° 146, p. 165.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Guillaume II de Hérouville, chevalier militaire (lat. *milites*) vivant sous Louis IX dit saint Louis, eut pour frère Henri de Hérouville, qui suit. Il laissa une fille : Ysabel (lat., *Ysabella*) mariée à Jehan dit de Chaumont, seigneur de Vauréal, écuyer (lat., *Johannes dictus de Calvomonte dominus de Valle Radulphi armiger*). Tous trois ainsi qualifiés, le 12 juin 1276, dans un acte juridique concernant la vente faite à l'Hôtel-Dieu de Pontoise, de la moitié d'une maison vulgairement appelée « la grande maison de Bourg (lat., *vulgariter nuncupate grandis domus de Burgo*) » de Beaumont, à ladite Ysabeau advenue par la succession de Guillaume son père (lat., *dictam Ysabellim ex descensu vel ex successione.....*



.....Louis IX dit saint Louis *Guillelmi patris sui*). Ci-devant l'acte précise que cette maison fut (à) défunt Guillaume de Hérouville, père de ladite damoiselle, et à Henri de Hérouville jadis frère dudit Guillaume chevalier (lat., *que domus fuit Guillelmi de Herouvilla patris dicte domicelle et Henrici de Herouvilla quondam fratris dicti Guillelmi militum*) // . (J. Depoin, *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Pontoise*. 1886, p. 54).

Henri de Hérouville (lat., *Henricus de Herouvilla*), décédé avant son frère Guillaume II, eut une fille : Jehanne, mariée à Guiard de Chauvry.

Pierre de Hérouville, écuyer, mort en 1328, en son vivant marié à damoiselle Jehanne, devenue sa veuve, dont trois enfants : Guillaume III, Henri II, et Perrotte.

*En 1328, maître Pierre, curé de Hérouville, reconnaît que depuis trois ans, il a indûment perçu les grosses dîmes qu'il promet de restituer, sur une pièce de terre qui fut aux sus-dénommés. Cette pièce est située à Hérouville, lieu-dit l'Espine au Mesnil, entre la Couture (pour culture) au seigneur et la terre de Fourcy de Péronne*³.

Jehan de Brécourt, fils d'Adam et d'Hodierne, créateur du Livre de raison de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, et son abbé, chargea son frère Anseau de Brécourt de nombreuses démarches pour la liquidation de l'important legs fait par Pierre de Hérouville à l'abbaye, de tous ses biens. Celle-ci eut à régler toutes ses dettes et à payer les frais d'une procédure devant la Chambre des comptes « *pour pourchacier l'exécution qui estoient empeschée* ». Procédure extrêmement coûteuse à en juger par les fortes sommes versées au scelleur (*sigillifer*). Pierre de Hérouville fut enterré à Saint-Martin le vendredi après *Oculi* 1328. Dès 1309, il avait donné à l'abbaye 1/9^e de péage du pont de Pontoise pour fonder des messes de *requiem* pour le repos de son âme et de celles de ses père et mère Jehan de Brécourt et Hodierne (?), *une filiation qui interpelle, tant il appert qu'elle soit erronée, ou alors il s'agit de 4 personnes* (cf. J. Depoin, *Le livre de raison de l'abbaye de Pontoise*, p. 66-67).

Jehan I de Hérouville, « l'aisné », écuyer, fit aveu le 8 mai 1373 au baron de Montmorency pour « *une maison devant le moustier* », avec un arpent de terre (Chantilly. Archives du Musée Condé, 1-BA-052. Hérouville).

Jehan II de Hérouville, le jeune, écuyer, fils du précédent, fit aveu le 24 mars 1381 au baron de Montmorency, par lequel il appert qu'il augmente son fief de 28 arpents de terre à l'Ormeteau-Marie, à lui vendus par Jehan de Thibouvilliers (ces 28 arpents formeront plus tard le parc du château. *Remarque faite par M. le marquis de Brisay, op. cit.*, p. 17). Il fit encore aveu le 24 décembre 1399 au baron de Montmorency (Chantilly. Archives du Musée Condé, 2-BA-027, F 1, et F 32 v^o. Hérouville).

Cette famille disparue au XV^e siècle, et son fief fut réuni plus tard à la plus grande des seigneuries.

³ AD 95, 9 H 1 / Abbaye de St-Martin de Pontoise. Table alphabétique de l'inventaire des titres fait en 1684 : Hérouville, 1^{ère} Liasse, Cote 2, p. 329.

HISTOIRE & PATRIMOINE

De la maison de Messieurs d'Hérouville au château-grand logis des Berbisy



À Hérouville-en-Vexin, la première construction en pierres fut certainement l'église Saint-Clair, dont la première remonte au XII^e siècle, d'après le rapport de la fouille menée en 2003 par l'INRAP (Institut National de Recherches Archéologiques Préventives).

Le temps du château à motte s'achève fort opinément avec l'affranchissement des serfs du domaine, avant 1270 (infra), et la mort de Guillaume II de Hérouville, puisqu'il ne se trouve plus de chevaliers après lui dans cette famille, mais... des écuyers dont il appert que le premier fut Pierre de Hérouville, mort en 1328. C'est en effet à partir du XIV^e siècle que vont apparaître, dans les cours princières, des charges d'écuyer sans rapport avec la chevalerie. Un écuyer n'est alors plus le jeune homme qui reçoit une éducation militaire destinée à en faire un chevalier. Le terme est devenu un rang, le premier dans ceux de la noblesse.

Quand la seigneurie passa du vicomte de Pontoise à la Maison de Montmorency...

Serait-ce du temps de Bouchard IV de Montmorency et d'Agnès de Pontoise que fut entrepris la construction de l'église ? C'est bien possible ! Leur mariage est estimé avoir été célébré avant 1105. Bouchard meurt à Jérusalem un 2 janvier, entre 1130 et 1132. On sait que son château de Montmorency fut assiégé, en 1101, par Louis VI le Gros, parce qu'il était entré en guerre avec l'abbé de Saint-Denis, et qu'ensuite il rentra dans les bonnes grâces de ce même roi. Vont lui succéder, Mathieu I^{er}, Bouchard V, puis Mathieu II de Montmorency (° vers 1174 - † 24/11/1230). Selon toute probabilité, c'est à l'occasion de son mariage en 1218 avec Emma de Laval (° vers 1198 -



Fig. 223. — Mathieu de Montmorency, 1221.

Sceau de Mathieu II de Montmorency (1224)



Sceau et contresceau de Emma de Laval

† 27/04/1264) qu'il fit bâtir le manoir clos de murailles, hôtel seigneurial du fief qui va alors porter le nom de Laval à cause de sa femme, dernière descendante directe des sires de Laval, fille de Guy VI de Laval. La châtelainie de Laval change ainsi de famille. La lignée masculine des Laval-Montmorency s'éteint à la mort de Guy XII de Laval, en 1412.

On aime à voir le premier baron chrétien affranchir, moyennant une faible redevance, ses humbles vassaux des corvées et des autres servitudes personnelles et pénibles, que les institutions féodales le mettaient en droit d'exiger d'eux¹. Bienfait immense, car plus de 600 fiefs dépendaient de la baronnie de Montmorency. À la mort de saint Louis (25 août 1270) le servage a pratiquement disparu en France.

¹ Antoine Vincent Arnault, *Ephémérides universelles*. Publiées par Édouard Monnais. 1835, t. XI, p. 394.

HISTOIRE & PATRIMOINE

La maison de Messieurs d'Hérouville séant devant le moustier (l'église)

À Hérouville-en-Vexin plusieurs seigneuries ont toujours existées ! En intégrer le plus grand nombre dans leur domaine fut une stratégie constante et ambitieuse menée par les Berbisy, optimisée par Jacques Pallu donataire de François de Berbisy, sans postérité de son union avec Anne Couart.

M. le marquis de Brisay (*op. cit.*, p. 16-17) donne le point de départ de la deuxième étape castrale :

« Il faut remonter au XIV^e siècle pour retrouver le point de départ et la formation d'une des principales terres acquises par Monsieur de Berbisy [Jean-François], fils et héritier de dame Claude de Sansac. Il existait alors, à Hérouville, un certain écuyer portant le nom du lieu, avouant, en 1356 et 1373, à Montmorency, parmi ses possessions, « une maison devant le Moustier avec un arpent de terre devant la porte dudit Jehan d'Hérouville, joignant par derrière au chemin de Pontoise à Chambly ». Cette position est intéressante parce qu'elle relève exactement l'emplacement qu'occupera plus tard le château, avec sa cour au couchant et son verger au levant, ainsi que le terrain situé devant l'entrée du château destiné à former plus tard la partie antérieure de l'avenue appelée la Bourgogne. »

Le château-grand logis des Berbisy



← **Armes de la famille de Berbisy** : « d'azur, à la brebis paissante d'argent, sur une motte de sinople. »

Le « grand logis » - ou premier château digne de ce nom à Hérouville-en-Vexin - a donc fait suite à « *la maison séant devant le moustier** » de Messieurs d'Hérouville, puis de Jehan Ramé, héritier après 1400 de Jehan II de Hérouville, dernier du nom, et autres après dont Denis Bataille, notaire à Paris, époux de Jehanne Ramé.

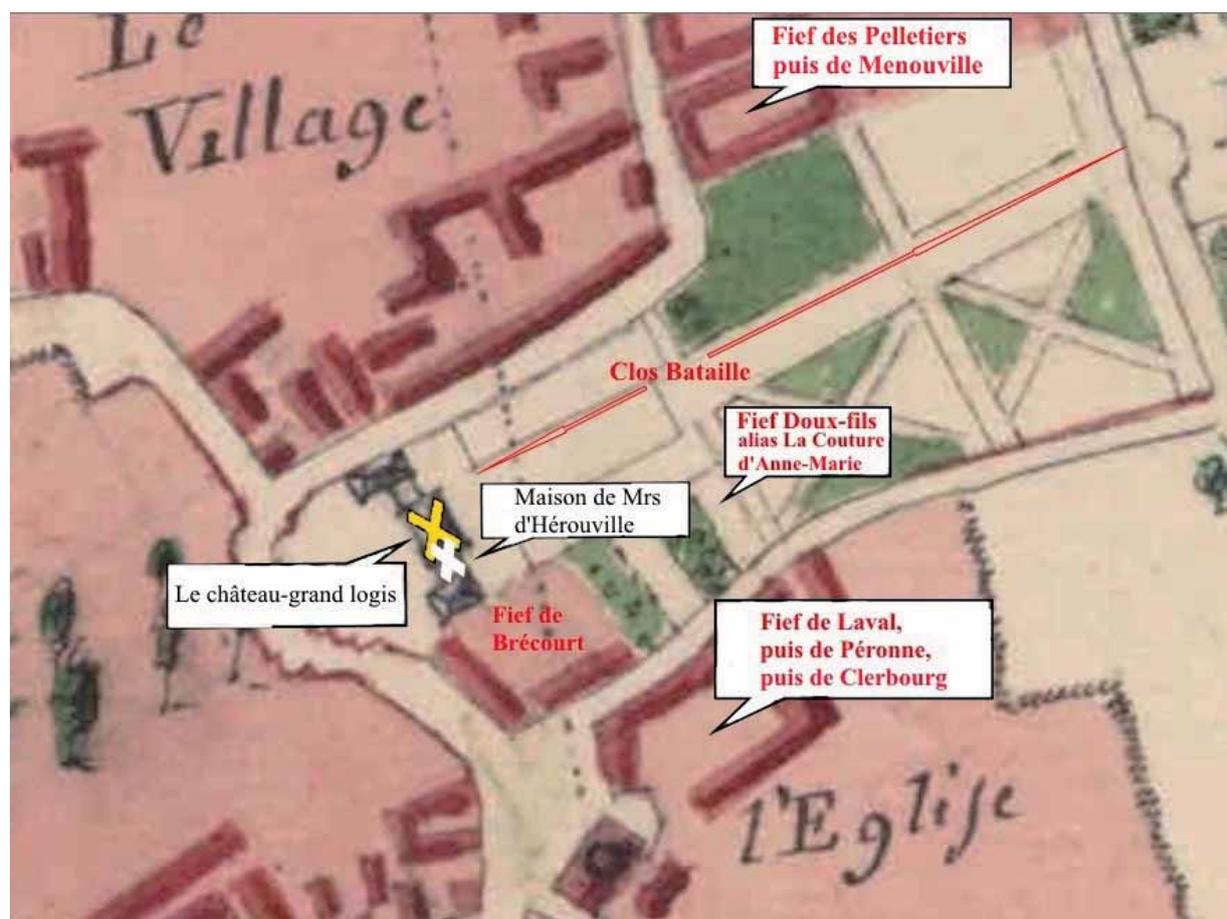
* *Cet hôtel seigneurial tombait en ruine et décadence en 1568.*

Toujours aux dires du marquis de Brisay : « *passa à « noble homme Jérôme de Marle, écuyer, seigneur de Versigny au nom et comme tuteur de noble personne Jean-François de Berbisy, mineur, fils de feu noble Jean de Berbisy et demoiselle Claude de Sansac, jadis sa femme, seigneur et dame des fiefs de Clerbourg et de Laval », l'hôtel seigneurial du clos appelé la Bataille avec dépendances, pour la somme de vingt livres une fois payée, et l'abandon d'une rente de quarante livres que dame Claude de Sansac avait acquise, en 1557, sur les greniers de la ville de Paris. Cette cession fut consentie à Paris, devant Doufas et Thiériot [notaires au Châtelet], le 12 juin 1568. Elle laissait en dehors de ses conditions une partie des terres du fief Bataille détenues par Marguerite Lepelletier, fille de Toussaint, mariée à Cardin le Bret, seigneur de Flacourt, doyen du Conseil, d'où elles passèrent à Marie le Bret, sa fille, mariée à Charles de Laubespine, neveu de la macabre Madame de Stors ; elle laissait également de côté la petite ferme de Bataille, occupée par Pierre Benoît avec un lot de terres données, par son mari, à Catherine Causette, veuve de François Lepelletier, qui en fit aveu, avec ses enfants, Toussaint, Catherine et Marie, en 1581. Ce petit bien s'appela dès lors le fief des Pelletiers. »* (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 17-18).

« Elevé au sommet du clos Bataille, faisant face, du côté ouest, à la rue Bourgeoise et par sud à l'église, de l'autre, au « haut verger » que bornait le chemin de Chambly, ce logis

HISTOIRE & PATRIMOINE

*occupait à peu près l'emplacement, mais un peu plus au nord, de l'ancienne « maison séant devant l'église » où Messieurs d'Hérouville faisaient leur résidence au XIV^e siècle, où résidèrent ensuite les Ramé, les Bataille, les Bazannier, laquelle, en 1568, n'était plus qu'une « masure » avec « basse-cour et grange » jardin et colombier, le tout « partie clos de murs, ouvrant sur la grande rue dudit lieu », s'étendant « de la dite grande rue au chemin de Pontoise à Chambly ». C'est là que se retrouvera dès lors le château d'Hérouville avec sa cour d'honneur, sa basse-cour, la pelouse entourée de bosquets et de futaies, couvrant une superficie de neuf arpents entre la grille donnant accès à la grand'route, et la porte de sortie du bas sur l'ancien chemin de Pontoise. >> (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 20-21)*



Support d'implantation : Plan d'intendance de 1779 (AD 95, C 105/18)

...Le château-grand logis était achevé avant novembre 1588, date à laquelle Jean-François de Berbisy y résidait (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 21). En 1624, un contrat de location fait pour trois années à un habitant d'Hérouville, nous donne quelques compléments d'informations :

...« 2 août 1614. Bail à François Fromont tailleur d'habits demeurant à Hérouville, de la basse-cour d'Hérouville avec le jardin derrière la bergerie et le jardin derrière la maison et le clos appelé La Bataille, les garniers, la foullerie, cave et estables et grange, et dans le grand Corps de logis la chambre basse avec la cuisine, à la charge des menues réparations montant par an à 60 sols tournois, pour le plus; avec le colombier lequel il promet rendre, au bout du temps, bien et deument peuplé, et le pressoir en l'estat qu'il est, prest de tourner

HISTOIRE & PATRIMOINE

& travailler , avec cinq cartiers cinq perches de vignes au terroir de Permain , a la charge d'acquitter les cens montans a trois ou quatre sols tournois ; avec deux arpens et demy de pré a charge de payer les cens le tout pour trois années , pour cent soixante cinq livres tournoi » , etc. (À noter quelques différences avec l'original sur parchemin analysé par le marquis de Brisay (op. cit., p. 21).

C'est assurément Jules Chennevière, érudit pontoisien, qui a fait l'analyse de ce bail aux Archives nationales, tout en consultant les archives du Prince de Conti (AN, R³ 17). Ce document manuscrit est conservé comme d'autres concernant Hérouville-en-Vexin, dans les archives de l'abbé Lefèvre, en son temps curé de Notre-Dame de Pontoise (AD 95, AMP, 31 Z 10 - Fonds Lefèvre).

Questions de terminologie : manoir ou château ?

Depuis le XIX^e siècle, en France, le mot « *manoir* » a pris le sens à la fois équivoque et connoté de « *petit château* ». D'après une analyse terminologique¹ portant sur les définitions : manoir et château, il appert de plusieurs aveux rendus à la chambre des comptes de Normandie, que le bâtiment principal est souvent appelé « *maison* », « *maison seigneuriale* », « *maison manable* », et parfois « *château* », mais il n'est jamais désigné par le mot « *manoir* ».

Somme toute, **le terme « manoir » semble désigner le siège domiciliaire du fief**, c'est-à-dire l'endroit dudit fief où se trouve le logis du seigneur et les principales dépendances ; il a donc en Normandie un sens à la fois juridique et féodal : **il désigne le siège d'un domaine noble**. *C'est bien aussi l'impression qui ressort à Hérouville-en-Vexin.*



← Donjon du château de Montmorency en 1708

C'est à la porte de ce château que se présentait tout tenancier de fief ou de terre noble à Hérouville-en-Vexin - mouvant des Montmorency - pour en faire la foi et hommage. Cérémonie publique qui se déroulait devant témoins.

...Nonobstant le fait que le terme « *manoir* » est employé dans les aveux faits au baron de Montmorency² - le 10 août 1374, du fief tenu par Jehan de Péronne, qui deviendra ensuite Clerbourg ; le 16 mai 1373, du fief tenu par de Jehan de Thibouvilliers alias Thibivillers ; le 18 février 1580, du fief de Brécourt tenu par Augustin Morel, dit Morély - il se trouve que par la suite sera employé en lieu et place le terme « *métairie* » dans d'autres documents.

Par exemple, au titre des conquêts le médecin

Jean Morelli, *alias* Morély, avait les 2/5 d'une « *métairie* » à Hérouville-en-Vexin (AN, MC/ET/LXVIII, 20). Sa femme, Catherine Bonnet, avait les 3/5 dudit fief de Brécourt audit Hérouville-en-Vexin, dont le tout comprenait une « *maison* », une bergerie et 86 arpents de terres labourables, donné en 1540 au plus tard par feu son oncle maternel, maître Léon Hélain, prieur de Saint-Denis de l'Estrées (AN, MC/ET/CXXII, 1156, fol. 508 r^o, acte du 2 janvier 1543).

Manoir, maison (voire masure en 1568), métairie : une impressionnante déqualification immobilière, assurément due à l'aspect du moment et/ou à la fonction d'usage de l'habitation !

¹ Xavier Pagazani, *La demeure noble en Haute-Normandie*. Presses universitaires de Rennes (PUFR), 2014, p. 16-18.

² Chantilly. Archives du Musée Condé, 1-BA-052. Hérouville.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Dans un **Traité des Successions**¹ il est dit :

« A l'égard de ce qui compose un **manoir de campagne** , la Coutume de Paris , art. 13 , s'en explique. Elle dit : le **château ou manoir principal** , & basse-cour attenante & contiguë destinée à icelui , encore que le fossé du château , ou quelque chemin fut entre deux.

Le manoir est donc composé du logis du maître : 1°. Du **château ou logis du maître** (*prætorium*) , offices , cuisines , remises ; 2°. La cour de ce château , contenue dans le circuit des murs et fossés ; 3°. Les fossés , car ils font partie du château , dont ils composent la clôture. » (*sic*)

[NB : en typographie ancienne la virgule n'est pas accolée au mot qui la précède]

Sans les fossés, c'est exactement la description du château d'Hérouville-en-Vexin, faite par le marquis de Brisay et Georges Duclos.

Au XVIII^e siècle, la coutume de Paris intègre donc un « *manoir de campagne* » dans la catégorie « *château* », en faisant une association « *château-manoir principal* », laquelle conforte le fait que le terme « *manoir* » désigne le siège d'un domaine noble.

Le château nouveau, grande bâtisse à trois étages...

C'est bien dommage que le marquis de Brisay n'ait pas joint le croquis de ce château nouveau à partir duquel il nous en donne une description très succincte : « *le château nouveau, grande bâtisse à trois étages, éclairés de multiples ouvertures, sans caractère de style, comme l'on peut s'en rendre compte par un croquis trouvé dans nos archives, était achevé avant novembre 1588.* » (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 21).

« *Autour de l'édifice se plaçaient la cour d'honneur, la basse-cour, la pelouse entourée de bosquets et de futaies couvrant une superficie de neuf arpents. Une grille donnait accès à la grand'route* » (G. Duclos, *op. cit.*; p. 41).

Un château de trois étages... ce n'est pas courant, d'autant plus qu'à l'époque, fin XVI^e siècle, il n'y avait pas de mansardes !

Le Château d'Ozenay → (milieu du XVI^e siècle). Situé près de Tournus en Saône-et-Loire (Bourgogne). Les trois niveaux sont desservis par un escalier à vis Renaissance. Rappel : les **Berbisy** étaient originaires de la Bourgogne.

Avec une possible, sinon probable tour escalier carrée, cela donne une idée de la hauteur du « grand logis », le château nouveau d'Hérouville-en-Vexin « sans caractère de style ».



¹ **Robert Joseph Pothier**, *Traité des Successions, des Propres ; des Donations Testamentaires ; des Donations Entre-vifs ; des Personnes & des Choses*. Œuvre posthume. 1778, t. II, p. 60.

HISTOIRE & PATRIMOINE

La Maison d'Hérouville (les Berbisey alias Berbisy)

Origines

Les Berbisey, famille dijonnaise anoblie au XVI^e siècle et d'un renom mérité, se sont dits parents de Saint-Bernard. Voici l'explication de l'origine de cette parenté. Des titres provenant des Berbisey et passés aux mains des Bouhier, contiennent cette note : « *En 1378, Perrenot de Berbisey, fils de Guy, écuyer, capitaine de la ville de Dijon, épousa Oudette de Mourmant de la famille des Clairon, illustre par Saint Bernard ; ce fut elle qui en 1400 à l'âge de 80 ans alla à Rome à pié pour gagner son jubilé* ». Cette note est jointe à la copie d'une charte donnée, au mois de mai 1378, par Jean de Marigny, abbé de Saint-Etienne, à « *Perenota de Berbisey de Divione nobili et Odetæ ejus uxori, quomdam fillæ Perini de Mourmant dicti loci* »¹.

De **Perrenot (de) Berbisey** et sa femme sont issus trois fils, dont celui qui nous intéresse ici est **André de Berbisey**, seigneur de Vauvilliers et de Pouilly, chambellan de Philippe de France dit le Hardi, duc de Bourgogne, lequel épousa **Françoise de La Guiche**, dont est issu **Henry de Berbisey**, seigneur de Pouilly et de Croissy-les-Forges, maître d'hôtel et écuyer d'écurie du duc de Bourgogne, lequel épousa **Jehanne de La Baulme**, dont est issu **Jehan de Berbisey alias** de Berbisy, lequel épousa **Claude de Sansac**, dame de Villers-sous-Coudun et d'Hérouville-en-Vexin, en partie (fief de Clerbourg).

La branche d'Hérouville-en-Vexin

1. Jehan de Berbisey alias de Berbisy (+ ap. 19/12/1552 et av. 07/03/1555), fut d'abord page du duc de Lorraine, puis son écuyer. En 1544, il était gentilhomme ordinaire de François, Dauphin de Viennois, fils aîné de François I^{er} ; il devint ensuite écuyer du duc d'Orléans (futur Henri III), puis il exerça la charge de valet de Chambre du Roi, avec la qualité d'écuyer. Il sera seigneur d'Hérouville-en-Vexin, en partie, puisqu'il contracta mariage le 17 mai 1544 (M. de Brisay, op. cit., p. 41) avec **Claude de Sansac** (fille de Jehan de Sansac et de Jehanne Chambellan), dame de Villers-sous-Coudun et d'Hérouville-en-Vexin, en partie, qui était veuve de Jean Foucault, conseiller du Roi et correcteur en sa chambre des comptes, laquelle déclara au Connétable Anne de Montmorency le fief Jean Doffie (*alias* Doux-fils) en 1556, puis en fit aveu et dénombrement le 11 mars 1556, comme plus tard pour le fief de Clerbourg, en partie, le 21 mai 1558 ; elle était alors veuve de Jehan de Berbisy (Chantilly. Musée Condé, 1-BA-052 - Hérouville-en-Vexin), et tutrice d'un fils unique :

2. Jean-François de Berbisy (lequel signait *de Barbisey Herouville*), écuyer, était seigneur d'Hérouville-en-Vexin, en partie, d'Auvers-sur-Oise et de Veniers-sous-Loudun. Par « lettres royaux » du 18 septembre 1571, à l'âge de 25 ans, il reçut de Charles IX le collier de l'Ordre de St Michel ; il sera bailli et gouverneur de Crépy-en-Valois aussi sous le règne de Charles IX, puis conseiller et maître d'hôtel ordinaire du roi Henri III, auquel il resta fidèle pendant la Ligue. Après la mort de sa mère, en 1561, il eut pour tuteur Antoine de Bonacorsi *alias* Bonnacorsy, qui avait épousé Anne Brinon (fille de Michel Brinon et de Jehanne de Sansac), et ensuite Jérôme de Marle, chevalier de l'Ordre du Roi, seigneur d'Orcheux et de Versigny, en partie, lequel avait épousé Magdeleine de Berbisy, sa tante (fille d'Henry de Berbisey et de Jehanne de La Baulme).

En premières noces, en 1571, il contracta mariage (AN, Y//111, fol. 391 v^o - Acte du 01/06/1571) avec **Claude (de) Laguette** (fille de Jehan Laguette, en son vivant notaire et secrétaire du Roi, receveur et trésorier de ses finances extraordinaires et des parties casuelles, et de Marie Saligot), veuve de Pierre Mynard, seigneur de Villemain, paroisse de Grisy, conseiller du Roi, maître des requêtes ordinaires

¹ **L'Abbé Chomton**, *Saint Bernard et le château de Fontaines-les-Dijon*. Dijon : Union typographique, Impr. de l'Evêché, 1891, t. I, p. 63.

HISTOIRE & PATRIMOINE

de l'Hôtel du Roi, dont deux enfants mineurs : Antoine et Ysabelle (AN, Y//112, fol. 58 v° - Acte du 29/08/1571). *En secondes nocés* il épousa par contrat du 15/03/1583 (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 21) **Edmée Dauvet** (fille de Guillaume Dauvet, seigneur d'Eraisnes [ferme à Bailleul-le-Soc dans l'Oise], président au Parlement de Paris qu'il perdit en 1595, et d'Edmée Raguier (BnF, Cab. Titres, P. O. 295 et Doss. bleus, 40). *En troisièmes nocés* il épousa par contrat du 23/07/1595 ((M. de Brisay, *op. cit.*, p. 21) **Elisabeth (de) Fergon** (fille d'Estienne Fergon, seigneur de La Pataudière, de Veniers-sous-Loudun et Condé, de La Tour-Légat, trésorier de France et général des finances en Poitou, chevalier des Ordres du Roi : St Michel et St Esprit; et de Martine Ferrand).

De sa première femme, **Claude de Laguette**, il eut 3 enfants morts en bas-âge (H. Mataigne, *Histoire d'Auvers-sur-Oise*, p. 48). Etrangement, il eut un fils naturel, prénommé Claude François né vers 1582, soit d'une liaison adultère, soit d'une liaison après le décès de sa femme ; il est cité en tant que parrain dans deux actes paroissiaux, le 28/02/1590 et le 26/03/1596 à Hérouville-en-Vexin. En 1596, il était âgé d'environ 14 ans, ce qui correspondrait au squelette le plus jeune, mis à jour dans le caveau des Berbisy, lors de la fouille préventive de l'église Saint-Clair, en 2003¹.

De sa seconde femme, **Edmée Dauvet**, il eut 5 enfants, néanmoins signalons principalement : **Charles de Berbisy**, seigneur d'Hérouville-en-Vexin en avance d'hoirie, gentilhomme de la Chambre du Roi, qui épousa par contrat (AN, Y//150, fol. 343 v° - Acte du 16/01/1611) la veuve de René de Chandiot, **Louise du Prat** (fille d'Antoine du Prat, seigneur de Nantouillet et de Précly-sur-Vrin, marquis de Barbançon, baron de Thiers et de Toury, chevalier de l'Ordre de St Michel, gentilhomme de la Chambre du Roi, et de Anne de Barbançon). Charles de Berbisy eut une fin tragique le mardi 7 janvier 1614, lors d'un duel avec Antoine de Saint-Chamans, seigneur de Méry-sur-Oise.

Son crâne, retrouvé dans le caveau seigneurial des Berbisy, sous le maître autel de l'église Saint-Clair d'Hérouville-en-Vexin, s'avère avoir été scié net « *sans aucune esquilles* » comme avec une épée longue, voire très probablement d'un revers de rapière qui lui décalotta le crâne².

De sa troisième femme, **Elisabeth (de) Fergon**, il eut 5 enfants, mais signalons principalement :

3. Estienne de Berbisy qui lui succéda en qualité de chevalier, seigneur de Veniers-sous-Loudun, d'Hérouville-en-Vexin, en partie, et d'Auvers-sur-Oise, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Comme son père, il eut trois épouses. *En premières nocés* il contracta mariage le 4 mars 1628 (G. Duclos, *op. cit.*, p. 42) avec **Anne du Plessis** (fille de Pierre du Plessis, écuyer, sieur de Gellainville et de La Houssaye, et de Catherine Boué), dont il eut 4 enfants connus, mais signalons principalement :

4. François de Berbisy qui lui succéda et sur lequel nous reviendrons ci-après...

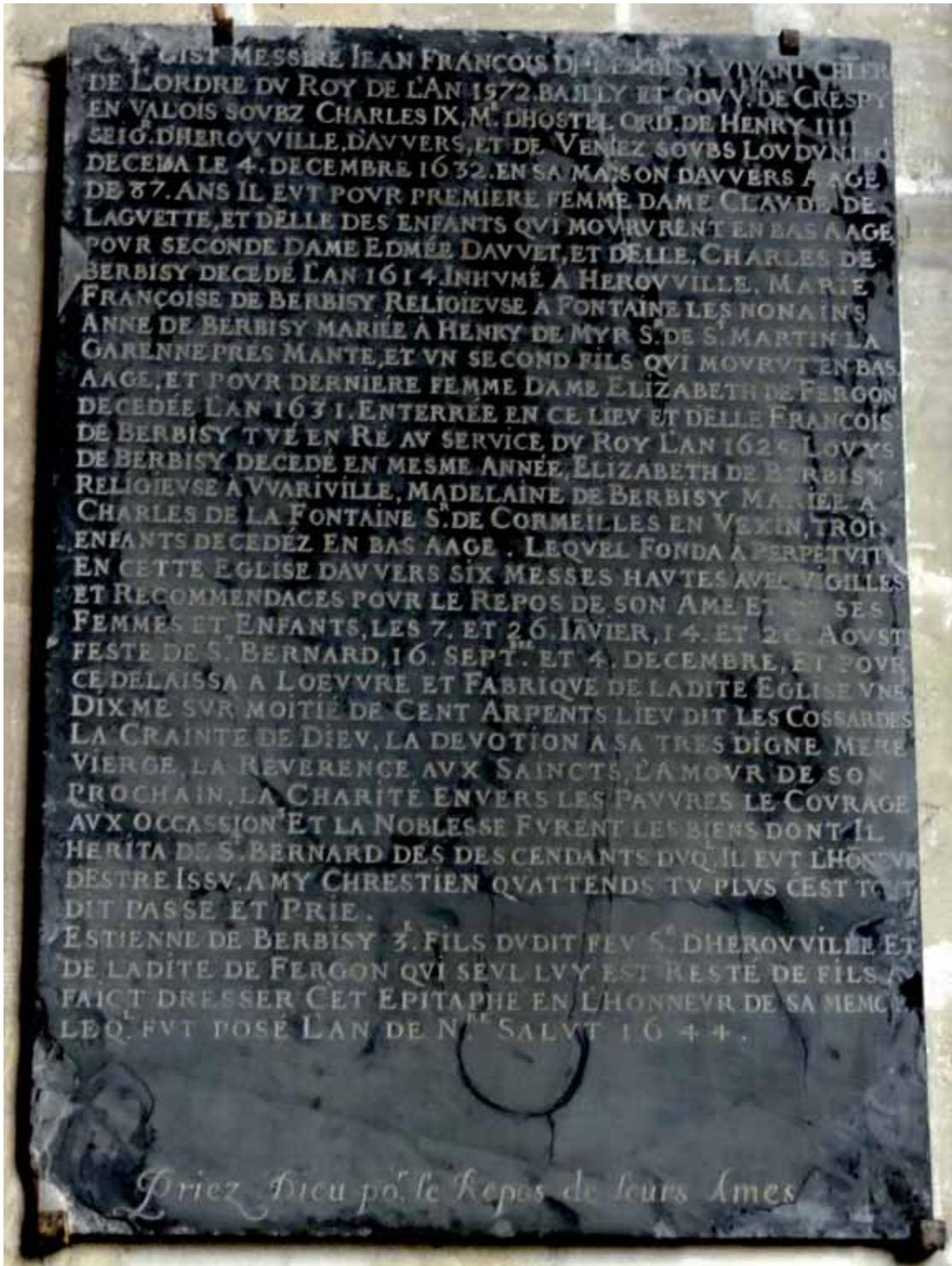
En secondes nocés Estienne de Berbisy contracta mariage, avant 1635, avec **Marie Le Rebours** (fille de Germain Le Rebours et de Marie-Madeleine Pasquier), dont il eut deux filles : Marie-Madeleine, et Elisabeth qui épousa Geoffroi Jacques de Boulainvilliers, puis Roger de Sailly. Marie-Madeleine, principalement, causa de très gros ennuis à son père, puis à toute sa famille !

En troisièmes nocés il épousa le 23 novembre 1641 à Auvers-sur-Oise, **Françoise (de) Nicolas** (fille de Jacques Nicolas, seigneur de Montmort, paroisse d'Auvers, et de Chars [fief Jehan Chars à Butry, paroisse d'Auvers], conseiller et maître d'hôtel ordinaire du Roi, capitaine et gouverneur de la ville et château de Château-du-Loir, et de Françoise Mariette), veuve de Pierre du Bois, chevalier, seigneur de La Fayette, dont elle eut 3 enfants : Jean, Philiberte et Marguerite. Estienne de Berbisy et Françoise (de)Nicolas n'ont pas eu d'enfants ensemble.

^{1,2} **Roger Descamps**, *Hérouville en Vexin français au temps jadis : compléments et correctifs à l'histoire de la seigneurie (terre, village, château) et de l'église*. Aix-en-Provence : DFS Plus, éd. ASE Hérouville, 2015, p. 87¹, et p. 16-17²).

HISTOIRE & PATRIMOINE

Les principaux compléments et correctifs ayant été apportés pour cette Maison, il suffit maintenant de se reporter, comme l'a fait en son temps Henri Mataligne, à la plaque funéraire de Jean-François de Berbisy, ci-dessous, et à celle d'Estienne de Berbisy son fils, qui suivra.



Plaque funéraire de Jean-François de Berbisy sur le pilier Sud-Est du clocher de l'église d'Auvers-sur-Oise
(Photo : Pierre Poschadel)

HISTOIRE & PATRIMOINE



Plaque funéraire d'Estienne de Berbisy sur le pilier Sud-Est du clocher de l'église d'Auvers-sur-Oise, juste en-dessous de celle de Jean-François de Berbisy, son père
(Photo : Pierre Poschadel)

HISTOIRE & PATRIMOINE

EN ATTENDANT GODOT...

Le dernier des Berbisy

François de Berbisy, dernier de sa Maison, né en 1629 il fut émancipé en 1651. Appelé, on ne sait trop pourquoi, le « marquis d'Hérouville », il était qualifié chevalier, seigneur de Gellainville (Eure-et-Loir), qui lui advint dans la succession de son aïeule maternelle, Catherine Boué (AD 28, Hôtel-Dieu de Chartres, I B 279 ; cité en 1633), de Veniers-sous-Loudun, d'Hérouville-en-Vexin, en partie, et d'Auvers-sur-Oise, lieutenant au régiment des gardes de Sa Majesté. Il contracta mariage en 1658 avec *Anne Couart* (fille de Jacques Couart, écuyer, seigneur de La Patrière, conseiller du Roi, lieutenant de l'artillerie de France en 1677, et de Anne de Lascous), dont il n'eut pas d'enfants. Après avoir été blessé au visage au siège d'Arras, il se retira dans son « grand logis », à Hérouville-en-Vexin où il demeurait ordinairement comme le précise l'insinuation d'un acte dans les registres du Châtelet de Paris (AN, Y//238, fol. 441 - Acte du 08/07/1680) :

« François de Berbisy, chevalier, seigneur d'Hérouville et autres lieux, demeurant ordinairement à Hérouville près Pontoise, présentement à Paris, logé à l'hôtel de Bretagne, rue du Hurepoix, paroisse Saint-André-des-Arts : donation à Armand-Louis de Bourbon, prince de Conti, demeurant en son hôtel, quai Conti, susdite paroisse, de la terre et seigneurie d'Hérouville près Pontoise, d'une maison à porte cochère sise à Paris au cloître et paroisse Saint-Benoît, d'une autre maison sise rue de la Vieille Draperie, etc. En marge : mention de la révocation de cette donation en date du 4 juillet 1682. »

Afin d'échapper à ses créanciers, cette donation entre vifs n'était bien évidemment pas faite en pur don ! Elle comportait des charges licites : 1°) réserve d'usufruit qui portait uniquement sur la nue-propriété de la terre et seigneurie d'Hérouville-en-Vexin y compris des rentes et maisons à Paris, reportant la jouissance par le donataire jusqu'au décès du donateur ; 2°) paiement d'une rente viagère de 4.000 livres, soit 6.000 francs (AN, R³17 Inventaire Conti, fol. 267 bis).

La rescision de cette donation fut prononcée le 1^{er} juillet 1682 par arrêt du Parlement de Paris.

> La rescision est la résolution qui est prononcée par le tribunal pour cause d'invalidité lorsque à la date de son engagement le signataire d'un contrat était frappé d'incapacité, ce qui était le cas de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

Né en 1661, il n'avait pas acquis l'âge de majorité. Vu que le contrat de donation stipulait qu'il pouvait accepter les conditions ou y renoncer, à sa requête il appert qu'il plut à M. Noël Leboutz, conseiller commis (en exécution d'un arrêt du 15 juin 1682) de recevoir par procureurs interposés, l'avis de ses parents et amis. Tous furent unanimement d'avis que ledit de Bourbon renonça purement et simplement à ladite donation. Le contrat de son désistement est en date du 4 juillet 1682 (AN, R³ 35).

...Plutôt que dissipateur, terme employé par Georges Duclos (*op. cit.*, p. 43), François de Berbisy apparaît davantage avoir été un homme accablé par les conflits familiaux et autres, qui eurent raison de sa fortune. Déjà, Anne Couart son épouse, venant tout juste d'hériter de son père décédé en 1677, lui garantissait cette année-là un emprunt de 25.000 francs (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 24). Ayant accepté d'héberger ses deux demi-sœurs qui vivaient dans l'hôtel seigneurial des Berbisy à Auvers-sur-Oise - surtout à la demande de Marie-Madeleine, qui prétextait de mauvais traitements à leur égard - il eut à s'en mordre les doigts. En effet, Marie-Madeleine était quant à elle une véritable dissipatrice¹ ! Dame d'Auvers-sur-Oise, en partie, et de Villiers-le-Jard, aussi en partie, paroisse de Chauny, son héritage fondait comme neige au soleil. Un avis de parents et amis jugea nécessaire de lui interdire l'administration de ses biens, et François de Berbisy fut créé son curateur. Néanmoins elle réussit à garder l'administration de ses biens en faisant lever l'interdiction. Sa situation financière dégénérait de plus belle, François de Berbisy fut autorisé de la faire rentrer

¹ AN, Y//3937- Acte du 04/03/1656 - Avis de parents et amis ; Y//3958A - Actes du 09/09/1666 - Avis de parents et amis, et du 18/09/1666 - Exécution de la sentence rendue par l'avis de parents et amis ; Y//3970A - Plusieurs actes passés après le 14/10/1672, faisant état de sentences et arrêts antérieurs, et contenant des copies collationnées.

HISTOIRE & PATRIMOINE

avec une servante à l'abbaye de Gomerfontaine, jusqu'à ce qu'elle fut pourvue par ses parents. Elle s'y refusait, aussi cela fut ordonné par sentence rendue au Châtelet de Paris, le 18 septembre 1666, ce à quoi, malgré les termes de l'arrêt du 19 mars 1669, elle n'y a point satisfait, au contraire. La suite est rocambolesque quand elle s'enfuit à Paris. Enfin, par un jugement du 3 décembre 1672, on apprend qu'elle doit cette fois-ci être mise dans le couvent des religieuses de Notre Dame de Meaux, avec 1200 livres de pension par an. On n'entend plus parler d'elle ensuite...

Il appert que ce fut François de Berbisy qui résida le plus à Hérouville-en-Vexin, au château autrement appelé « grand logis ». En 1657, il fit procéder au mesurage de ses terres augmentées de nouveaux acquêts. En 1679, il fut le parrain de la grosse cloche de l'église Saint-Clair, lors de sa bénédiction. Son décès advint en son « hostel » i. e. en son hôtel seigneurial / au château, le 13 janvier 1695, à 3 heures du matin. Son corps fut inhumé dans le caveau familial, sous le maître-autel de l'église. Ce n'est pas sa pierre tombale, ou pierre tumulaire, que l'on voit devant l'entrée du chœur, mais celle de Jehanne de Sansac¹, en son vivant femme de son bisaïeul paternel, Jehan de Berbisy (erreur du marquis de Brisay, *op. cit.*, p. 24), reprise par Georges Duclos, *op. cit.*, p. 46).

La particularité des Berbisy fut l'obsession de la propriété qui les poussait sans cesse à faire des acquisitions : fiefs locaux, et tout lopin de terre dont pouvait s'améliorer leur possession, principalement aux alentours de leur résidence. Ils vont jouer des coudes, et étendre toujours leurs limites encore resserrées entre des bâtiments, des jardins, des clôtures qui tous vont disparaître et se fondre dans l'ensemble du domaine arrondi.

À la mort du dernier de leur Maison, leur domaine à Hérouville-en-Vexin comprenait :

Le patrimoine de Claude de Sansac

_ le fief de Laval avec l'église paroissiale et les honneurs de fondateur, du moins le tiers, dit le petit fief de Laval après partage entre les deux enfants de Mathieu II de Montmorency, et d'Emma de Laval, et devenu le fief de Clerbourg (ex fief de Péronne acquis ensuite par les Louviers).

_ le fief Doulx-fils / Douffy *alias* La Couture d'Anne-Marie, avec la ferme où se trouvait le puits Baderet.

Les acquisitions de 1568 et de 1626

_ le Clos Bataille, exception faite du fief des Pelletiers, où se trouve le château avec jardin, basse-cour, le Haut Verger.

_ le fief du Champart, avec sa ferme et sa grange dite champartière, acquis en 1626, suite à la saisie faite le 21 juillet 1622 au bénéfice de Léonard de Rabutin, baron de Bussy, et Diane de Cugnac, sa femme. La raison en était le non paiement qui perdurait de la dot de sa dite femme : 12.000 livres à prendre sur la terre et seigneurie à Hérouville-en-Vexin, du défunt (mort depuis 10 ans) baron de Dampierre, François de Cugnac. La saisie fut faite à l'encontre de Antoine IV de Cugnac, dit le marquis de Dampierre, fils de François et neveu de Diane, lequel n'était pas disposé à payer la dot.

Manquaient encore le fief de Brécourt, situé entre le château et Clerbourg, le fief de Menouville (ex fief des Pelletiers) situé au nord du Haut Verger, et le fief de Brébant, conséquent arrière-fief relevant partie du fief du champart et partie du fief de Clerbourg, appartenant au marquis de Verderonne qui se qualifiait indûment seigneur d'Hérouville-en-Vexin, au grand regret de François de Berbisy ; ils seront incorporés au XVIII^e siècle par Jacques Pallu, qui suit.

¹ Roger Descamps, *Hérouville en Vexin français au temps jadis : compléments et correctifs à l'histoire de la seigneurie (terre, village, château) et de l'église*. Aix-en-Provence : DFS Plus, éd. ASE Hérouville, 2015, p. 87.

HISTOIRE & PATRIMOINE

LE CHÂTEAU DU XVIII^e siècle

En 1682, François de Berbisy n'eut d'autre alternative que de faire une nouvelle donation, suite à la rescision de la première faite à Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, car l'arrêt du Parlement de Paris prescrivait un remboursement !

Jacques Pallu. Armes familiales : « D'argent, à un palmier de sinople, accosté de deux mouchetures d'hermine de sable. »



Aux dires du marquis de Brisay (*op. cit.*, p. 24), messire Jacques Pallu était un ami de François de Berbisy, et selon Georges Duclos (*op. cit.*, p. 44), un homme fort habile grâce au concours duquel fut opéré le remboursement prescrit par l'arrêt du Parlement de Paris.

Issu d'une famille originaire du Poitou, passée en Touraine, puis à Paris, **Jacques Pallu** (fils de Jacques Pallu, seigneur d'Andigny, conseiller du Roi, receveur général et payeur des rentes de la Ville de Paris, et de dame Françoise Tuffier) était qualifié chevalier, seigneur d'Andigny, Hérouville-en-Vexin, La Saussaye, Gellainville et Bouville, et conseiller honoraire au Grand conseil du Roi. Le 2 juin 1685, il contracta mariage (AN, Coll. d'Hozier, AB/XIX/3290 A - Dossier 7) avec damoiselle *Michelle Chanlatte* (fille de défunts noble homme Nicolas Chanlatte, ancien échevin de la Ville de Paris, et de Marie Soulet) ; il prit possession d'Hérouville-en-Vexin au début de l'année 1695, après la mort de François de Berbisy dont il était le donataire ; il acheva de faire les acquisitions qui échappèrent aux Berbisy, en annexant les fiefs de Brécourt et de Menouville (ex fief des Pelletiers) qui manquaient au domaine.



← En arrière plan : le fief de Brécourt vu partiellement derrière le mur en dessous de Michel Magne

En 1704, des négociations furent menées auprès du cardinal de Bouillon, seigneur engagiste de la haute justice de Pontoise, pour obtenir l'autorisation, au profit de M. Pallu, de « clore la rue des Fischets qui traversait son jardin à Hérouville » (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 28 n. 1). En 1726, il obtint des lettres patentes portant érection de la haute justice seigneuriale, *alors que depuis Havoise de Montmorency elle n'était que moyenne et basse*. De 1731 à 1739, vont être incorporées au domaine les pièces de terre situées à l'ouest du château, destinées à former le préau (petit pré) appelé la Bourgogne : un lieu qui fut planté en cassissiers Noir de Bourgogne (lat., *Ribes nigrum*), où vont se tenir les fêtes du village, puis l'avenue à double rangée de tilleuls aboutissant à la route de Pontoise à Méru, ouverte en 1784.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Certains font l'erreur d'attribuer à son gendre - Ange Pinon - l'initiative de la construction du château actuel. En réalité il ne fit qu'en parachever l'exécution !

Jacques Pallu décéda en son château le 27 février 1739, à l'âge de 92 ans et 7 mois ; il lui manqua peu de temps pour voir l'achèvement, en 1740, du grand chantier de reconstruction totale du château dans un style à l'italienne, tendance du XVIII^e siècle, dont le maître d'œuvre fut l'architecte parisien Pierre François Godot. De son mariage avec Michelle Chanlatte, morte le 7 novembre 1711 à Paris, Jacques Pallu eut trois enfants, mais retenons principalement Françoise Michelle, laquelle épousa Ange Pinon son cousin germain, qui succéda à son beau-père.

Ange Pinon. Armes familiales : « d'azur, au chevron accompagné de 3 pommes de pin, le tout d'or. »



Noble de nom et d'armes, sa famille a produit plusieurs personnages remarquables. D'abord chevaliers-bannerets, ils se vouèrent à la magistrature après les guerres et les troubles du XIV^e siècle, et bientôt eut cours ce vieux dicton : « *Pas de parlement sans Pinon et Anjorant.* »

L'auteur de la quatrième branche de cette famille fut Bernard Pinon, écuyer, seigneur de Mont-Huchet (château à Saulx-les-Chartreux, dans le Hurepoix), conseiller au Parlement de Paris qui épousa en 1674, Françoise Pallu (fille de Jacques Pallu et de François Tuffier), qui lui donna quatre enfants dont celui qui nous importe est Ange Pinon, qualifié chevalier, seigneur d'Hérouville-en-Vexin, conseiller honoraire en la Grande chambre du Parlement de Paris, marié en 1712 à *Françoise Michelle Pallu* sa cousine germaine, qui ne lui donna qu'une fille, Françoise Michelle Pinon, mariée en 1733 à Louis René de Brisay.

Arriva l'année 1740 où le château fut complètement achevé !



Le château d'Hérouville-en-Vexin dans son intégralité, achevé en 1740.

Œuvre de Pierre-François Godot, ingénieur et architecte parisien, académicien en 1739, contrôleur des Bâtiments du Roi, mort en 1732. Document rare et inédit : fac-similé d'une photo du XIX^e siècle. Remerciements à MM. Eric Baert et Jean-Marie Pierrat, édiles hérouvillois.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Description revue et corrigée du corps de logis du château, démoli en 1871



Exemple approchant : entrée/étage présente des armoiries (logiquement celles de la famille Pallu) parmi des fleurs et/ou d'autres motifs, devant une toiture très élevée dominée encore par de hautes cheminées ; vastes pavillons de chaque côté en avancée légère sur la ligne du fond, d'où partent deux ailes en retour, à toiture abaissée avec mansardes. Ce sont ces deux ailes seulement qui subsistent de nos jours.

En 1740, il appert que concernant la haute justice avec tribunal, prison, gibets et officiers, des lettres patentes du Roi furent aussi octroyées à Ange Pinon (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 30). Or, en 1726, Jacques Pallu avait obtenu de pareilles lettres portant érection de la haute justice (1725 d'après G. Duclos, *op. cit.*, p. 47 n. 1). **La raison en est qu'il y eut simplement substitution de nom**, la preuve en est la description succincte d'un acte émanant de la Maison du Roi (AN, O/1/70, fol. 516) : « *PINON (Ange) lettres patentes lui permettant de faire élever des fourches patibulaires dans la terre et seigneurie d'Hérouville* », datées du mois d'août 1726, c'est-à-dire la même date que celles qui furent auparavant octroyées à Jacques Pallu !

Lesquelles fourches patibulaires étaient à quatre poteaux dits aussi pendants ; elles s'élevaient au lieu-dit « le / les Pendu(s) » selon les documents. Les seigneurs châtelains avaient droit à ce type de gibet. Sur la carte de Cassini, on distingue bien les 4 poteaux ou pendants. Sur le plan d'intendance de 1779 (AD 95, C 105/18), le même lieu-dit est alors appelé « La Potence », puis sur le plan napoléonien de 1826 (AD, 3 P 2582 - Section B, Le Fonds de Livilliers : 2^{ème} feuille) figure au même endroit le lieu-dit « Le Pendu », lequel passa à la postérité. Les fourches patibulaires ont-elles réellement servi ou bien avaient-elles seulement un intérêt dissuasif à Hérouville-en-Vexin ? Elles affirmaient en tous cas l'autorité seigneuriale, et ce fut évidemment la cause de leur destruction.

...La chapelle construite dans le château fut bénite en 1741 (AD 95, G 114). *Le château est dès lors constitué de la trilogie architecturale carolingienne typique : la grande salle seigneuriale (aula en latin) qui est l'espace civil, la chapelle (capella en latin) qui l'espace sacré, et les appartements privés (cameræ en latin) c'est-à-dire la partie domestique destinée à la mesnie (ceux qui vivent dans la même maison, qu'ils soient ou non du même sang).*

De cette époque date la grille monumentale ouvrant sur le préau de la Bourgogne. →



Photo : Martin-Sabon

A cette époque remonte aussi la formation du Grand Parc, de l'autre côté du chemin de Pontoise à Chambly, en prolongation de l'ancien Haut verger qui ouvrait au XIV^e siècle sur ledit chemin.

Ange Pinon mourut en son château, le 3 janvier 1761, âgé de 86 ans ; il avait perdu sa femme en 1759. Louis René de Brisay, son gendre, lui succéda.

HISTOIRE & PATRIMOINE

Louis René de Brisay. Armes familiales : « fascé d'argent et de gueules de huit pièces. »



...Originaire du Poitou, la famille de Brisay pouvait, au XVII^e siècle, retracer la lignée de ses ancêtres plus de 500 ans en arrière. Elle se disait issue de Torquatus Byrsarius auquel, en 852, Charles le Chauve avait confié le soin de défendre, contre les invasions des Vikings et des Bretons, les territoires compris entre la Loire et la Vilaine. En outre, elle se prétendait du même sang que les comtes d'Anjou et les rois Plantagenêt d'Angleterre.

La seigneurie de Brisay, sur la rive gauche de la rivière Vienne, remonte au XI^e siècle.

Louis René de Brisay (fils d'Ange René de Brisay, marquis de Brisay, maréchal de camp, lieutenant général du gouverneur de l'Orléanais, et de Louise Emilie Picot de Dampierre) était qualifié comte de Brisay, chevalier de l'Ordre royal et militaire de St Louis, maréchal de camp (1er janvier 1740) ; il épousa le 12 mars 1733 à Paris, paroisse St-Paul/St-Louis, **Françoise Michelle Pinon** qui lui donna 4 enfants dont celui qui nous importe est Ange René de Brisay qui suit.

En novembre 1763, il y eut des « *lettres patentes autorisant un échange convenu entre Jean-Baptiste Paulin Edme Hector Roslin, fermier général et les Feuillants de Paris pour l'agrandissement du parc d'Hérouville en Vexin français* » (AN, O/1/107 - Maison du Roi).

Assurément, c'était surtout sa femme qui s'occupait d'Hérouville-en-Vexin, qu'elle avait rappelons-le, reçu en dot. Lui mourut à Fontainebleau le 25 octobre 1784, et sa femme le 2 avril 1808 à Hérouville-en-Vexin, à l'âge de 91 ans. Le 28 juillet 1793, pendant la Terreur (1793-1794), la municipalité lui avait délivré un certificat de civisme.

Ses petits-fils ayant émigrés ses biens avaient été confisqués en vertu de la loi du 9 floréal An III. Son domaine estimé à 800.000 livres fut mit à l'encan, personne ne se présenta pour l'acquérir. Elle le racheta pour 118.000 francs qu'elle paya à longues échéances. Afin que le domaine ne soit pas démembré, et fidèle aux conseils de sa mère, elle avait fait une substitution de son bien en faveur du second de ses petits-fils. Les substitutions supprimées par le nouveau Code, elle maintint ses volontés par un testament, en vertu duquel Hérouville-en-Vexin devint la propriété de Louis-Achille de Brisay, son petit-fils.

Ange René De Brisay, qualifié chevalier, comte de Brisay, maréchal de camp, sous-gouverneur de l'Orléanais ; il épousa le 24 février 1765 à Versailles, **Emilie Louise Picot de Dampierre** (fille de Pierre Picot de Dampierre, marquis de Dampierre, capitaine aux Gardes françaises, maréchal de camp, et d'Emilie Le Prestre de Lézonnet) qui lui donna 3 enfants dont celui qui nous importe est :

Achille Louis François de Brisay, qualifié comte de Brisay, chevalier de l'Ordre de Malte, il entra au service sous-lieutenant dans les chasseurs de Lorraine en 1787 ; il épousa le 15 décembre 1804 à Paris, **Suzanne Agathe Sedaine**



(fille de Michel Jean Sedaine, poète, auteur dramatique, membre de l'Académie Française et secrétaire perpétuel de l'Académie royale d'Architecture en 1768, et de Suzanne Charlotte Seriny), qui lui donna trois enfants, dont celui qui nous importe est René Alexandre de Brisay, qui suit.



Suzanne Agathe Sedaine (Photos : Base "pierfit" - Geneanet) **Achille Louis François de Brisay**

Emigré pendant la Révolution française, il servit dans l'armée des Princes, puis dans les lanciers d'Osmond à la solde anglaise ; il fut nommé chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis,

HISTOIRE & PATRIMOINE

le 21 août 1816. « *M. de Brisay fonda un relai de poste, et bientôt son écurie qui comptait cent chevaux eut un grand renom. De hauts personnages, entre autres la duchesse de Berry, Louis XVIII, Charles X, se servirent de ses attelages et visitèrent le château d'Hérouville qui alors formait un ensemble de bel aspect.* » (G. Duclos, *op. cit.*, p. 50).

De son domaine il fit valoir la terre et l'améliora considérablement ; **il fut maire d'Hérouville-en-Vexin de 1807 à 1830**, et y mourut au château à l'âge de 84 ans, le 5 septembre 1855. Sedaine le précéda dans la mort à l'âge de 56 ans, le 26 mai 1835. Le goût des spéculations anéantit sa fortune. Tout fut vendu après son décès : terres, fermes, château de 1855 à 1861, pour rembourser 800.000 francs d'hypothèques et la dot de sa bru, mariée à René Alexandre, et qui, à son entrée dans la maison, lui avait remise à discrétion. (G. Duclos, *op. cit.* p. 51).

René Alexandre de Brisay, fut officier dans le 5^e régiment de chasseurs à cheval jusqu'en 1838, il épousa le 8 décembre 1845 à Versailles, **Marie Anne Francine** (fille de Jean Jacques Francine, et de Joséphine Marie de La Rue, décédée à Hérouville-en-Vexin le 1er mai 1849, âgée de 71 ans) ; **il fut maire d'Hérouville-en-Vexin de 1855 à 1862, et son dernier seigneur châtelain** ; il mourut à l'âge de 67 ans, le 30 avril 1878 à Auray (Morbihan). Sa femme lui avait donné deux fils.

L'aîné des deux frères, Joseph Brisay, qualifié marquis de Brisay, nous a laissé un très précieux ouvrage « Le charrier d'Hérouville », sans lequel il aurait été bien difficile d'écrire un article sur le château d'Hérouville-en-Vexin, le sujet nécessitant l'apport de ses données, notamment à propos du château-grand logis, et encore quant à l'emplacement des manoirs et/ou hôtels seigneuriaux des principaux fiefs du village au temps jadis...



Carte postale en couleur du château éventré (début XX^e siècle) au 29 janvier 1871 eut lieu la guerre franco-allemande (parfois appelée guerre franco-prussienne ou guerre de 1870).

Les dépendances avec la bergerie (à droite) ont été le lot d'Emile Bagnard, marchand de moutons de Saint-Ouen-L'Aumône, co-acquéreur de Joseph Boucher dont le fils était son gendre. Par la suite, le château est aussi devenu la propriété de la famille Bagnard, dont quatre membres furent maires d'Hérouville-en-Vexin, successivement de 1894 à 1983.

La tradition orale est très souvent déformée, parfois pour en rajouter, c'est ce qui apparaît avoir donné naissance à l'histoire du **château des Gardiens des Citernes***, que Michel Magne faisait remonter à **un premier château** qu'il datait du XVI^e siècle, alors que malgré son côté fantasque, son histoire s'accorde davantage avec le château à motte, **le premier château** au XI^e siècle. * **Jean-Pierre Jaffrain**, *Des nouvelles du rock*. Camion Blanc, 2011, Article 23 de Jean Maresca.



Le château fut acquis par M. Fessart, de Méru, après le 27 mars 1862, date à laquelle René Alexandre de Brisay célèbre le mariage d'Eugène Dominique Bruyant et Adèle Augustine Julienne Caffin.

Tant qu'il vécut, M. Fessart entretint le château ; en 1871 il fut cédé par ses fils au fermier Joseph Boucher qui en démolit la partie centrale, se réservant les deux ailes, l'une comme bâtiment d'exploitation, l'autre comme logis de sa famille (M. de Brisay, *op. cit.*, p. 36).

Par profit ou par nécessité furent abattues les deux rangées de tilleuls séculaires de l'avenue, ouverte en 1784 ; le parc et les pelouses passées au socle des charrues...

N'oublions pas que du 19 juillet 1870

OBJETS MOBILIERS

AUVERS SUR OISE

CHRISTIAN OLIVEREAU

Auvers, chef lieu du canton du Sausseron, est une ancienne petite cité médiévale avec son église romane et gothique et bien d'autres témoignages historiques comme le château de Leyrit du 17^e. Haut lieu de la peinture impressionniste, Auvers conserve dans ses « monuments », ses rues, ses lieux de promenade, ses parcours, beaucoup d'œuvres, connues ou moins connues.

Nous étudions ici quelques uns de ces objets d'art présentés et savamment commentés par Christian Oliveureau, Directeur des patrimoines du val d'Oise, à l'occasion de notre XXXII^{ème} Rencontre "Le Sausseron, terre d'artistes".

ÉGLISE NOTRE DAME DE L'ASSOMPTION.

LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Ce tableau de grand format, placé au dessus du grand portail, est une œuvre importante représentant Salomé recueillant sur un plat la tête de saint Jean Baptiste tranchée par son bourreau.

Une œuvre attribuée à Louis FINSON, peintre d'origine flamande né à Bruges vers 1578.



*La décollation de Saint Jean-Baptiste - Louis FINSON
Eglise Notre Dame de l'Assomption-(Auvers sur Oise)*

Le sujet, particulièrement violent et brutal, et son style bien affirmé ont permis à Monsieur Denis LAVALLE (Inspecteur des MH et très bon connaisseur de la peinture du 17^{em}) de l'attribuer pratiquement en toute certitude à Louis FINSON, peintre d'origine flamande né à Bruges vers 1578. C'est un peintre de style caravagesque comme en témoignent ses effets de clair-obscur et de brillances, son dessin précis et incisif, ses couleurs assombries et assourdies ainsi que les attitudes et expressions des personnages qui tranchent, par exemple, entre la beauté irréaliste de Salomé et le corps sans tête de saint Jean gisant au sol.

Beaucoup de peintres en Europe ont adopté et adapté le style en vogue du grand maître italien caractérisé par la dramatisation des compositions, un réalisme exacerbé et sans concession, sans effet esthétique ni « maniéré », des cadrages

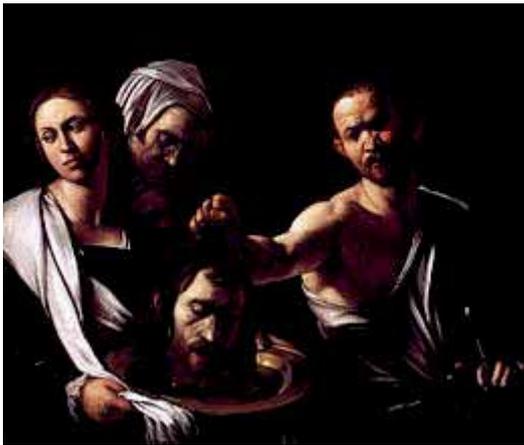
nouveaux, assez serrés mais bien lisibles.

OBJETS MOBILIERS

Ce tableau a bénéficié d'une restauration pour supprimer des moisissures et des champignons accumulés au revers de sa partie basse entre la toile et le châssis.

Louis Finson est intéressant parce qu'ayant voyagé en Italie, entre 1610 et 1612, il est l'un des rares peintres non italiens à avoir vraiment connu et côtoyé le Caravage.

Il s'en est inspiré, l'a copié plusieurs fois et a possédé plusieurs œuvres du maître. D'ailleurs, dans cette composition d'Auvers, les détails des personnages du premier plan, notamment l'attitude froide et indifférente de Salomé et la représentation cadavérique de la tête du Baptiste rappellent une *décollation* du Caravage conservée à la National Gallery de Londres et au Palais royal de Madrid où les personnages avec le bourreau sont vus de très près à mi-corps.



Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste
Caravage(1606/1609)
National Gallery Londres



Salomé avec la tête de saint Jean-Baptiste
Caravage(1609)
Palais royal de Madrid

Louis FINSON, un peintre important en France

Finson qui a, comme bien d'autres voyagé pour sa formation et sa carrière, est important en France où il a beaucoup travaillé, de 1612 à 1614, notamment en Provence où se trouve la majorité de ses œuvres attribuées ou précisément signées et datées (Aix-en-Provence, Arles, Marseille...).

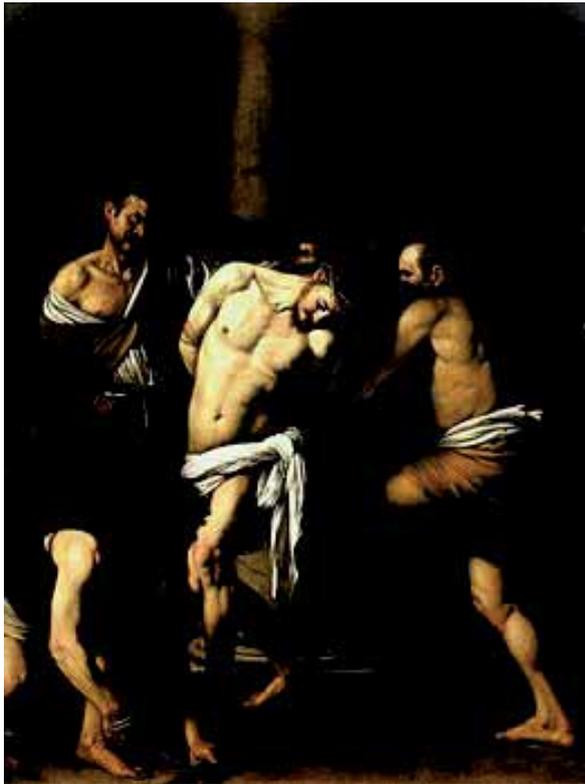
Il passera ensuite par Paris où il semble avoir quelques commandes (comme celle d'Auvers) avant de s'installer à Amsterdam où il meurt peu de temps après.

La Résurrection d'Aix-en-Provence avec ses effets d'ombre et de lumière, les reflets brillants et lumineux des armures en métal, l'attitude et le drapé de Jésus témoignent d'une facture et d'une manière identiques.

La Résurrection du Christ, (Louis Finson 1610)
Aix-en-Provence, église Saint-Jean-de-Malte. ►



OBJETS MOBILIERS



*La Flagellation du Christ - Caravage (1607)
Musée Capodimonte Naples*

En étudiant cette *Flagellation* du Caravage on voit ce qui réunit ces peintres : la palette sobre avec peu de couleurs et le fond uniforme et sombre qui focalise notre attention sur le brutal réalisme de la scène, là où le peintre force ses éclairages.

Pour évoquer un autre artiste du début du 17^e qui a eu une brillante carrière dans toute l'Europe, il est intéressant de se pencher sur ce *Christ en croix* du sculpteur allemand Georg Petel, daté de 1621 qui se trouve au Carmel de Pontoise.

Ce jeune artiste, à la source du réalisme et du baroque germanique, a travaillé dans l'atelier de Rubens, puis à Paris et en Italie, avant de terminer sa trop courte carrière en Autriche.

Cette sculpture mérite de retenir notre attention en raison de la puissante évocation d'un réalisme qui est nouveau au début du 17^e s. et qui se maintiendra dans toute l'histoire de la peinture et de la sculpture.

*Christ en croix -(ivoire, daté 1621)
Georg Petel (1601/1602-1634) Carmel de Pontoise*

Un étrange oubli.

Dans l'inventaire des biens de l'église d'Auvers de 1906 le grand tableau de Finson, si important pour nous, n'est pas mentionné alors qu'y figure la grande « *Assomption* » signée Louis Barère et datée de 1712. (voir page suivante)

Cette « *Ascension* » ou « *Assomption* » a été exécutée d'après une composition de Laurent de la Hyre (1606-1656), peinte en 1635 pour le couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré à Paris, et qui est aujourd'hui au Louvre.

L'auteur du tableau d'Auvers dont on ne connaît rien d'autre, s'est inspiré de ce célèbre tableau très connu par de nombreuses gravures en particulier pour sa composition de la moitié inférieure réunissant les apôtres autour du tombeau vide.



La composition est dans le sens de l'original, contrairement au tableau de Vétheuil, probablement repris, lui aussi, d'après une gravure. En revanche à Auvers le groupe de la Vierge dans la nuée est différent du modèle de La Hyre : il est peut-être de l'invention de ce Louis Barère ou inspiré d'un autre peintre (comme Carlo Maratta).

La restauration que nous avons fait estimer serait très coûteuse.

OBJETS MOBILIERS



*L'Assomption (d'après La Hyre, 1635)
Signée Louis Barère, 1712 - ISMH 1990*



*Assomption de la vierge par Laurent de la Hyre (1635)
Louvre*



*L'Assomption, début du 18^e s.
Vétheuil, église Notre-Dame - ISMH 1982*

OBJETS MOBILIERS

LES CHAPITEAUX

Dans ses parties les plus anciennes, vers le chœur, l'église possède des chapiteaux sculptés du 12^e siècle, comme on en possède encore dans le Vexin, avec des décors variés de feuillages où d'animaux fabuleux.



Ce chapiteau d'Auvers, trouvé lors d'une fouille au cours des années 60, est présenté près du grand portail. Il fait partie des rares chapiteaux historiés connus dans le Val d'Oise. La cause en est sûrement le renouvellement des styles, dès le gothique, puis à la Renaissance, probablement

plus général en Île-de-France.

Il représente l'histoire de Samson. Né miraculeusement de parents israélites stériles, Yahvé (Dieu) lui donna une force colossale à condition de mener une vie pure et de prendre la cause de son peuple qui était soumis aux Philistins. Sa force, qu'il détenait dans ses cheveux, se déploya tout d'abord à l'encontre d'un lion qu'il immobilisa de ses jambes et déchira littéralement en lui ouvrant la gueule. Dans l'autre épisode, pour se venger de la trahison de Dalila et des Philistins qui faisaient banquet, aveuglé mais ayant retrouvé sa puissance dans ses cheveux repoussés, il détruit les colonnes du temple de Dagon qui s'écroule sur ses ennemis et sur lui-même.

Le style n'est pas aussi abouti que dans l'art roman bourguignon par exemple et plus généralement dans les régions du sud de la Loire. Les figures sont plus lourdes et massives, mais elles sont expressives d'une grande présence narrative et décorative : on ressent bien, poussé à l'extrême, l'effet de torsion de la gueule du lion par les mains de Samson. De même, enlaçant la colonne qu'il déplace comme une quille, le toit du temple qui se brise va s'écrouler.

TABERNACLE EN BOIS DORE

Ce grand tabernacle en bois doré a été restauré en 1998, notamment la dorure. Il a une forme architecturale de style classique pouvant être datée des années 1700. Il est formé d'un haut soubassement, de niches, de pilastres, d'une balustrade et d'un fronton cintré à tête d'ange dans la partie supérieure. Il est couvert d'une demi-coupoles.

Placé sur un autel il servait à conserver la réserve eucharistique.



OBJETS MOBILIERS

Sa porte qui ferme à clef, est sculptée, comme souvent, de l'agneau mystique présenté en sacrifice. La représentation peut être aussi celle de la figure du Christ en bon pasteur.

VIERGE A L'ENFANT DU MOYEN-AGE GOTHIQUE

L'église d'Auvers possède aussi une grande statue de la Vierge à l'enfant en pierre datant du Moyen-Age gothique, classée MH en 1915. Mais je ne l'ai pas retenue parce que les têtes de la Vierge et de l'enfant qui ont été refaites au XIX^{ème} paraissent aujourd'hui bien discordantes. Nous en verrons d'autres plus cohérentes et avec lesquelles nous pourrons parler de principes de restauration.

PARC VAN GOGH

STATUE DE VAN GOGH PAR OSSIP ZADKINE (1956)



Réalisée en 1956 par le grand sculpteur cubiste d'origine russe Ossip Zadkine, cette statue qui représente Van Gogh est une œuvre qui bien que « monument public » a obtenu en 1996 le classement sur la liste des objets mobiliers. C'est en effet plus une sculpture fixée sur une simple base qu'un monument « maçonné » conçu par un architecte et relevant donc de l'architecture. Réalisée en 1956, elle est l'œuvre la plus récente classée aujourd'hui dans le département et peut-être en Ile-de-France et au-delà.

Son originalité est d'avoir été commandée et financée par une association « les Amis du vieil Auvers ».

Les présidents de cette association, Mr Albert Brimon, grand amateur d'art et Mr Pierre Bourut, peintre, ont souhaité avec toute la communauté des artistes d'Auvers marquer le souvenir de Van Gogh par une œuvre monumentale et de qualité. Le choix du sculpteur s'est porté sur Zadkine (1890-1967) parce qu'il venait de réaliser, en 1953, la plus fameuse et émouvante sculpture monumentale de l'après guerre contre les Nazis en hommage à « la ville détruite de Rotterdam ». Zadkine avait été un engagé

volontaire pendant la première guerre mondiale.

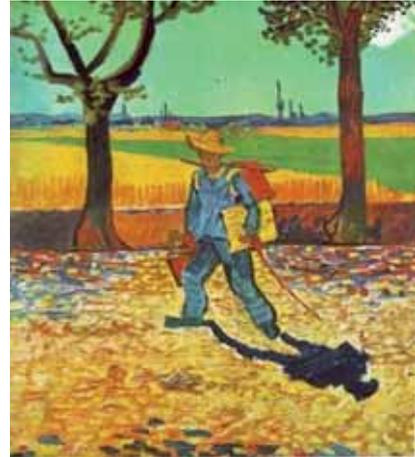
Zadkine travailla beaucoup sur son Van Gogh dont il réalisa plusieurs maquettes, le représentant marchant, ou peignant, ou assis seul ou avec son frère Théo. Tous ces plâtres sont conservés au musée Zadkine à Paris. Certains ont été réalisés en bronze pour répondre à des commandes d'autres villes où vécut Van Gogh.

Le sculpteur semble s'être inspiré d'un tableau disparu « *Portrait de Van Gogh par lui-même sur la route de Tarascon* » qui a également donné lieu à une belle série de peintures de Francis Bacon dans les mêmes années.

OBJETS MOBILIERS

En mai 1945 ce tableau, conservé au Kaiser Friedrich Museum à Magdebourg, aurait été abrité avec plusieurs centaines d'autres toiles, dans une mine de sel de potasse à Neustassfurt, pillée et incendiée par les Nazis. C'est là qu'il aurait disparu, à moins qu'il n'ait été détruit avec le musée.

Le choix de l'association s'est porté sur cette impressionnante et puissante figure d'un homme debout avec son attirail de peintre (chevalet, toiles, caisse à palette et couleurs et pinceaux à la main). Le chapeau et les vêtements étriqués du peintre, sont formés de profondes hachures qui rappellent la touche de l'artiste, la fougue et la puissance de sa palette. Cela donne à la sculpture un style plus réaliste et expressionniste que cubiste.



La fonte du bronze a été réalisée dans les ateliers d'André Susse à Arcueil, et Madame Susse en offrit la fonte en hommage à la mémoire de son mari qui venait de mourir.

L'œuvre devait être installée devant le cimetière. Ce souhait fut refusé par la mairie qui préféra le parc d'Auvers, près de l'auberge Ravoux et de la mairie. Van Gogh y trouva une bonne place.



La sculpture fut inaugurée officiellement le 8 juillet 1961.

On peut voir sur le site de l'INA le film de Jean Lods *La statue de Van Gogh vers Auvers-sur-Oise*¹, qui depuis les quais de Seine à Paris, suit voyage jusqu'à Auvers de Van Gogh, accompagné, sur un camion débâché, par Zadkine, comblé de joie au côté de sa statue.

De belles photographies de Daniel Frasnay et une documentation existent sur cet évènement, la réalisation de l'œuvre et sa fonte.

AUBERGE RAVOUX

En France, à partir des années 1980, il y eut un grand intérêt pour les lieux de mémoire, notamment pour les maisons et les ateliers où vécurent et travaillèrent les grands écrivains et artistes quand ils avaient gardé leur état d'origine.

Les façades et la toiture de l'auberge Ravoux ont été inscrites et la chambre de Van Gogh classée en 1984. En 1987, 10 pièces de mobilier de cette chambre, considérées comme « objets de mémoire de l'artiste », étaient classées: étaient-ils authentiques?

Certains de ces meubles, déjà très abîmés au moment de leur protection, comme cette chaise, ont disparu. **Lors du dernier récolement² fait avec Mr Jansens ces disparitions ont été consignées sur le procès-verbal.** D'autres objets ne sont plus présentés actuellement dans la chambre, mais conservés dans d'autres lieux connus, tels une commode et un chevalet de peintre.



¹ *La statue de Van Gogh vers Auvers-sur-Oise* : <https://www.ina.fr/video/AFE85009160>

² - Le récolement est la vérification de la présence des œuvres à partir des inventaires. Il est la conséquence de l'existence d'un domaine public (de l'Etat et des collectivités territoriales) dont il sert à vérifier l'intégrité. Il s'agit d'une pratique très ancienne, mais inscrite récemment dans la loi (loi de 2002 sur les musées), et codifiée à l'article L. 451-2 du Code du patrimoine qui précise que « les collections des musées de France font l'objet d'une inscription sur un inventaire. Il est procédé à leur récolement tous les dix ans. Il est assuré par Christian Olivereau, Directeur des Patrimoines du Val d'Oise.

VIE CULTURELLE

LES ATELIERS BOGGIO A AUVERS UN IMPORTANT PROJET ARTISTIQUE ET CULTUREL EN COURS DE REALISATION

Rue Emile Boggio à Auvers sur Oise, une belle maison ancienne et son jardin qui fleure bon l'impressionnisme, est actuellement habitée par son propriétaire Xavier Boggio, arrière petit neveu d'Emile. La maison, propriété de la famille depuis plus de cent ans, a été la "maison-atelier" du peintre Emile Boggio, de 1910 à sa mort en 1920.

Xavier Boggio, lui même, peintre et sculpteur, veille avec passion sur ce lieu inspiré, où il vit et travaille. Désireux de conserver ce lieu de mémoire et de le faire vivre, en l'ouvrant au public et aux artistes, il y a entrepris, dans le plus grand respect architectural et environnemental, les travaux destinés à la préservation de l'atelier d'Emile, resté en l'état, l'amélioration de son propre atelier et la création d'une galerie, susceptible d'accueillir les expositions d'œuvres d'artistes contemporains.

Xavier BOGGIO présente sa maison et ses projets



LA FAMILLE BOGGIO ET LA "MAISON RUSTIQUE"

Après son divorce en 1902 avec Mme Augustina Dehay qui va conserver sa maison atelier de Vaux-sur-Seine et son contenu, Emile Boggio va faire un long séjour en Italie. Il s'installe à Gênes de 1907 à 1909 parcourant la Côte Ligure, en passant par Quinto al Mare, Nervi ou Gro Pallo.

C'est en 1910, qu'il s'installe dans la « villa rustique », corps de ferme déjà transformée en maison atelier. Il y vivra en compagnie d'Elida Dupuis, son amie et gouvernante, y travaillant sans relâche. Il y peindra plus de 400 tableaux jusqu'à sa mort le 7 juin 1920.

VIE CULTURELLE

Emile Boggio n'ayant pas de descendance, Elida hérite de la totalité de l'œuvre et achète la maison où elle demeurera 33 années en œuvrant à la reconnaissance du peintre. On peut lui être reconnaissant d'avoir su préserver l'atelier et son contenu. A sa mort elle rejoindra Emile dans son caveau au cimetière d'Auvers. Sans enfant, elle fit de mon grand-père Edouard, neveu d'Emile, son légataire universel. Des liens forts avec lui et une réciproque fascination pour l'œuvre d'Emile, avaient guidé son choix.

Mes grands-parents tous deux professeurs de piano exerceront leur art pendant une vingtaine d'années dans l'atelier entourés des toiles d'Emile. Certains de leurs élèves se souviennent encore aujourd'hui de cette univers extraordinaire. Ils quitteront cette maison en 1972 pour une maison de retraite à Montmorency. A la succession de mes grands-parents la maison d'Auvers revient à mon père et les biens mobiliers sont partagés avec son frère. Mes parents s'y installent en 1974.

En 1981, la rue va porter le nom du grand oncle.



Inauguration en 1981 de la rue Emile Boggio par l'ambassadeur du Venezuela et le maire J.P.Becquet.



MA MAISON



La maison, hier

Après la mort de mon père en 1984, je rachète à mon frère et à deux de mes sœurs leur part d'héritage de la maison. Je m'y installe en 1989 à la naissance de ma première fille Clara, quatre ans avant la naissance de ma seconde fille, Hilda.

Je transforme une partie des dépendances en atelier de sculpture. La maison avait subi quelques modifications mais l'atmosphère, créée par les centaines de tableaux, les objets d'art, les meubles style art nouveau, les odeurs de l'ancien, le jardin potager aux couleurs et parfums si forts avec son poulailler, son clapier, les animaux domestiques, me fascinait toujours. Toutes les sensations accumulées du temps des grands-parents, tous ces souvenirs des êtres aimés prenaient une

autre dimension. Depuis mon installation j'y ai travaillé sans cesse, créant plus de deux mille œuvres tout en restaurant petit à petit la maison en veillant à lui garder son caractère. J'avais l'impression d'être un gardien du temple!

VIE CULTURELLE

UNE ŒUVRE RESTÉE DANS L'OMBRE EN FRANCE

Depuis la très belle exposition à Caracas en 1919 et une magnifique rétrospective chez son galeriste George Petit, en 1925, son œuvre est restée dans l'ombre.

Dans les années soixante des marchands Vénézuéliens se sont intéressés à son œuvre picturale et ont acheté bon nombre de ses toiles en France.

Un musée, dédié entièrement au peintre, est créé dans la mairie de Caracas en 1973: 77 peintures, 553 dessins, un fond photographique et des objets y sont présentés.



Photographie d'Emile (musée de Caracas)

En 2012, son œuvre photographique est exposée au musée des Beaux-arts de Caracas.

"DE BOGGIO A BOGGIO". LE CONCEPT DES "ATELIERS BOGGIO"



Un coin de l'atelier, tel qu'Emile l'a quitté En 1920

VIE CULTURELLE

En 1997 je suis invité au musée Daubigny, conjointement avec mon arrière grand-oncle, à présenter 30 de ses peintures et 15 de mes sculptures pour une exposition intitulée : "De Boggio à Boggio".

En 2004-2005, une double exposition est programmée à l'Isle-Adam : Emile au musée Senlecq et mon travail au centre Lartigue.

Ces deux événements seront pour moi, fondateurs du concept des ATELIERS BOGGIO.



Le musée de Caracas et la salle de réception avec 2 toiles de la période symboliste du peintre

Mon voyage à Caracas en 2012, pour l'exposition de l'œuvre photographique d'Emile au musée des Beaux-arts, m'a permis d'apprécier l'engouement toujours vif des vénézuéliens pour l'œuvre de Boggio. Le temps de garder pour soi ce patrimoine m'est apparu révolu ! Une œuvre doit être vue et partagée !

J'ai donc décidé de créer LES ATELIERS BOGGIO.

LA CONCEPTION DES LIEUX REPOSE SUR QUATRE PILIERS:

► "L'ATELIER MUSEE"

Cet espace, resté totalement dans son « jus », demande pour seul travail un grand dépoussiérage, l'installation d'un éclairage adapté, une légère restauration des murs et la remise en place de certains objets, meubles et peintures.

Marc Giroud, président du PNR, très intéressé par le projet, attentif aux commentaires de Xavier Boggio, à l'occasion d'une visite organisée par notre président, Daniel Amiot.



VIE CULTURELLE



Xavier Boggio présente à Monique Cossard et Emmanuèle Amiot, quelques objets et documents de l'atelier.

Devant le piano des grands-parents, une toile du peintre représentant la maison du Docteur Gachet à Auvers.



► "UN LIEU ATELIER"

Avant tout consacré à la présentation de mon travail, c'est un espace de 110 m², totalement restauré, dans les lieux de l'ancienne chaufferie, de cavesetc.



.... avant et après travaux

L'atelier ...



VIE CULTURELLE



Xavier Boggio présente les détails et les avancées des "Ateliers"



VIE CULTURELLE



Des œuvres déjà en place

VIE CULTURELLE

► UN ESPACE D'EXPOSITION

Destiné à la présentation d'artistes contemporains, cet espace, d'environ 200m² reste à créer.

L'amorce de la dernière tranche des travaux ! ►



► LE JARDIN



Le potager en cours de reconstitution

VIE CULTURELLE



LE JARDIN.....



*... N'A RIEN PERDU DE SON
CHARME IMPRESSIONNISTE*

VIE CULTURELLE



LE JARDIN, UN ESPACE PROPICE A L'ACCUEIL DES ŒUVRES SCULPTURALES

LES TRAVAUX ET LEUR FINANCEMENT

Septembre 2015 les travaux débutent pour le poste 2 **"UN LIEU ATELIER"** par la rénovation de la chaufferie, de la cave et la réparation des murs.... C'est un an de travaux réalisés personnellement et auto financés.

La phase restauration du poste 1 de l'atelier Emile Boggio est en cours de réalisation.

La troisième phase, construction de l'extension, n'est pas à ce jour financée.

Le jardin, entretenu et amélioré, est l'objet d'une attention permanente.

UNE DÉMARCHE CONFORTÉE ET SOUTENUE PAR L'EXPERTISE DE NOMBREUSES PERSONNALITÉS

Le fait d'avoir entrepris les travaux, a rendu le projet crédible aux yeux des institutions.

J'ai reçu la visite de Laurence ISNARD Conseillère pour les musées DRAC Ile de France, Sylvie MULLER Chef du service des musées DRAC, Colette AYMARD Conservateur des monuments historiques DRAC Ile de France, Véronique FLAGEOLLET-CASASSUS Direction de l'action culturelle du Conseil départemental du val d'Oise, Michel JOURDHEUIL chargé de mission parcs et jardin conseil départemental du val d'Oise, Christian OLIVIEREAU conservateur des antiquités et objets d'art conseil général du Val d'Oise, Fabrice COTTE directeur de Val d'Oise tourisme, Marc GIROUD président du PNR, Daniel AMIOT président de l'association SVS, Frédéric CHAPPEY Maître de conférences histoire de l'art contemporain, Mme Maëva ABILLARD et Mr Marco Marchetti direction générale des patrimoines.

VIE CULTURELLE

DEUX OBJECTIFS: LABELISER L'ATELIER EN "MAISONS DES ILLUSTRÉS" ET CLASSER L'ŒUVRE D'EMILE BOGGIO AU PATRIMOINE NATIONAL.

Pour ce faire, j'ai créé une association LES ATELIERS BOGGIO et je travaille en étroite collaboration avec la DRAC.

Pour l'éligibilité des dossiers et l'attribution du label "maisons des illustres"¹ il est indispensable que

- la maison soit ouverte au public au moins 40 jours par an
- la maison ne poursuive pas un but essentiellement commercial.
- la maison ait été habitée par la personne illustre et en ait conservé une mémoire.

Si le dossier de candidature répond à ces conditions, ce qui est le cas, la commission nationale procède à son examen au regard de six domaines d'excellence :

- aura du personnage (national comme local)
- authenticité : évocations, traces, existence d'une collection.
- propos culturel : contenu, présentation muséographique, expositions temporaires.
- accompagnement à la visite, dispositifs pédagogiques : site Internet, documents écrits et plans, visites guidées, audio-guides, animations, ateliers.
- inscription dans un itinéraire touristique et/ou culturel.
- possibilité d'accueil de visiteurs en situation de handicap (au moins un type de handicap : visuel, auditif, moteur, mental)

J'ESPÈRE L'OUVERTURE POUR LE PRINTEMPS 2017



Rare autochrome d'Emile Boggio, peignant Auvers depuis la rive gauche de l'Oise

¹ Il existe dans la région Ile de France 32 "maisons des illustres" dont celle de Charles-François Daubigny à Auvers-sur-Oise et celle de Jean-Jacques Rousseau à Montmorency.

VIE CULTURELLE

EMILIO BOGGIO (1857-1920)

Maxime BUGEAUD

Maxime Bugeaud est en deuxième année de Master Politiques Publiques filière culture à Sciences Po Paris et en troisième année de licence d'histoire de l'art à l'Université Sorbonne-Paris I. Souhaitant travailler dans le domaine des musées, il a effectué un stage au service des musées de la DRAC Ile-de-France en juin-juillet - stage au cours duquel Mme Laurence Isnard, conseillère des musées lui a proposé de réaliser des recherches documentaires sur un artiste qu'il ignorait, Emile Boggio.

Nous remercions vivement l'auteur et Laurence Isnard qui ont accepté que ce travail original et riche en informations, soit publié dans notre bulletin.

INTRODUCTION

Le présent travail est une synthèse des recherches documentaires menées au sujet du peintre franco-vénézuélien Émile Boggio, dont le dernier atelier situé à Auvers-sur-Oise, quasiment conservé en l'état (cf. dossier iconographique), a fait l'objet d'une sollicitation du service des musées de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Ile-de-France au titre d'une possible candidature au label « Maison des Illustres », de la part de M. Xavier Boggio, arrière-petit-neveu du peintre et artiste contemporain résidant dans la villa, qui est une propriété privée.

Il s'agit-là, dans la perspective d'ouvrir ce lieu à la visite à l'horizon 2020, année du centenaire de la mort d'Émile Boggio, de situer l'état des connaissances et des recherches sur le peintre.

Un tel exercice de synthèse historiographique est complexe, au vu de diverses difficultés. Il existe actuellement peu d'études poussées sur ce peintre. Le travail d'Albert Junyent, critique d'art vénézuélien, le plus documenté sur la vie du peintre, est daté de 1968 et comporte assez peu d'informations quant à l'œuvre et le processus créatif de Boggio ; la thèse de Sandro Oramas, bien plus récente, se focalise sur son œuvre photographique ; l'essai biographique de Beatriz Sogbe prend pour angle d'analyse l'importance du personnage et de son œuvre sur l'art vénézuélien. A ces études, l'on peut ajouter des catalogues d'expositions, préfacés par ses contemporains (comme François Thiébault-Sisson) ou des critiques posthumes (comme Mariano Picon Salas). Globalement, hormis l'essai de Junyent, Boggio n'a jamais été un sujet d'étude documentaire en soi, mais a été maintes fois appréhendé de manière partielle ou comme un symbole : celui du peintre national vénézuélien pour Sogbe, ou encore celui du peintre valdoisien pour Marie-Paule Defossez.

A cette difficulté de naviguer entre données objectives et subjectives s'ajoute celle, paradoxale, d'un fonds d'archives extrêmement bien conservé par les descendants de l'artiste à Auvers-sur-Oise, mais lacunaire en écrits du peintre. Il semble que ce dernier, hormis quelques correspondances ou journal dont on a perdu la trace, ait de fait très peu écrit.

A partir d'une recherche documentaire menée dans plusieurs centres de documentation, d'entretiens menés oralement ou à distance avec des personnes relatives à Boggio (Xavier Boggio en premier lieu), et d'une compilation de sources secondaires telles que des ouvrages, articles ou catalogues d'expositions, nous avons pour objectif de produire un document, complémentaire d'un travail d'inventaire mené par la Conservation des Antiquités et des Objets d'Art du Val d'Oise en concertation avec la Conservation Régionale des Monuments Historiques, qui soit à la fois une synthèse la moins imparfaite possible, et surtout une invitation à des recherches ultérieures. Ce

VIE CULTURELLE

document est en particulier adressé au service des musées de la DRAC, à la Conservation Régionale des Monuments Historiques et à M. Xavier Boggio, ainsi que généralement à tout opérateur que le devenir de l'atelier et le projet de M. Xavier Boggio pourraient éventuellement intéresser et/ou mener à une participation dans le projet, tels que le département du Val d'Oise, les musées valdoisiens et la ville d'Auvers-sur-Oise.

Ce travail est structuré en cinq parties, précédant une bibliographie : la première est une synthèse chronologique de la vie d'Émile Boggio, fondée sur une étude croisée de plusieurs documents ; la deuxième est une tentative d'analyse diachronique du processus créatif de l'artiste ; la troisième restitue une recherche sur la reconnaissance de l'artiste de son vivant et après sa mort ; la quatrième aborde certaines grandes pistes qui mériteraient de faire l'objet d'une étude approfondie ; la cinquième est axée le projet de muséification de la Villa Boggio. En annexes, on trouvera un état sur la localisation actuelle des œuvres, la liste des expositions principales ayant présenté des œuvres d'Émile Boggio. Ce document est complété par un dossier iconographique présentant des photographies réalisées par Xavier Boggio de l'atelier et du Museo Boggio à Caracas, ainsi qu'une note résumant ce travail.

ÉMILE BOGGIO : REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Émile Boggio naît en 1857 à Caracas. Ses parents sont Juan Boggio, originaire de Gênes, et Maria Josefa Zelig Dupuy, née à Bordeaux. Juan Boggio a fait fortune au Venezuela dans la vente d'estampes et d'articles de quincaillerie d'importation européenne, à la tête d'une entreprise nommée *Al Profeta*. Émile Boggio passe son enfance dans une certaine opulence.

Il rejoint la France à cinq ans, à Enghien-les-Bains, où ses parents s'installent afin de donner un nouveau souffle aux affaires commerciales du père, après leur affaissement lors de la guerre révolutionnaire vénézuélienne. Il effectue sa scolarité en banlieue parisienne, notamment au lycée Michelet de Vanves de 1864 à 1870.



Henri Martin, *Portrait d'Emile Boggio*, 1887, huile sur toile

Vers 1873, il retourne à Caracas afin de s'occuper des affaires commerciales de la famille pendant quatre ans.

En 1878, lors de l'Exposition Universelle de Paris, visitant la salle de la peinture française du XIX^e siècle, il décide de devenir peintre. Il s'inscrit alors à l'Académie Julian, suivant les cours des peintres Jean-Paul Laurens et William Bouguereau, de 1878 à 1883, aux côtés de ses compatriotes Cristobal

VIE CULTURELLE

Rojas et Arturo Michelena. Il y rencontre Henri Martin vers 1880, qui devient un ami proche et aura une grande influence sur son œuvre. Il effectue avec ce dernier un voyage en Italie (1885-1888). Il réalise un premier envoi de peintures au Salon des Artistes Français en 1887, où il expose jusqu'en 1920.



Son œuvre *La Lecture* y obtient, en 1888, la mention honorable. En 1889, il obtient la médaille de bronze à l'Exposition Universelle de Paris.

Il rencontre, vers 1897, Agustina Dehay, modèle, qu'il épouse en 1901.

Vers 1899, il s'installe à Vaux-sur-Seine dans une maison-atelier, nommée le Gibet, qu'il fait construire en surplomb de la vallée de la Seine, d'où il peindra les premières œuvres de la série des *Grande Rue* (1901-1911).

◀ *La Lecture*,
1888, Huile sur bois, collection privée

En 1900, il découvre les œuvres de Claude Monet à l'Exposition du Centenaire de la Peinture française au musée du Petit-Palais. La même année, il obtient la médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris pour son œuvre *Labor*, acquise par le musée américain de Philadelphie.

En 1902, il divorce d'Agustina Dehay qui conserve la maison de Vaux-sur-Seine (et son contenu). Il semble que ce divorce soit la cause d'une phase de dépression qui lui fait cesser toute production. Un ami banquier, nommé Georges Parmentier, rachète alors une grande partie des tableaux de Vaux-sur-Seine, et les rend à Boggio.

Il travaille en Italie de 1907 à 1909.

En 1910 a lieu une Rétrospective Boggio au Salon des Artistes Français.

Il s'installe à Auvers-sur-Oise, dans la « Villa Rustique », rue Boucher.



◀ "La villa rustique" aujourd'hui ▶

En 1912 a lieu sa première exposition personnelle à la galerie de Georges Petit, à Paris. Il refuse la Légion d'honneur cette même année.

En 1919, l'exposition personnelle de ses œuvres à l'Université Centrale du Venezuela, à Caracas, connaît un grand succès.

Il décède le 7 juin 1920, à Auvers-sur-Oise, à l'âge de 63 ans.

VIE CULTURELLE

L'ŒUVRE

UNE PERIODE « D'ORIENTATION SYMBOLISANTE » (1878-1900)

L'Académie Julian (1878-1885)

Ne s'estimant pas assez préparé pour entrer aux Beaux-Arts, Émile Boggio décide de s'inscrire aux cours de l'Académie Julian en 1878. Celle-ci est alors un foyer d'émulation artistique : suivant les cours de William Bougereau, mais surtout de Jean-Paul Laurens, il y côtoie ses compatriotes Cristobal Rojas, Arturo Michelena, Rivero Sanavria, Federico Brandt et Tito Salas, et y rencontre en 1880 Henri Martin, avec qui il tisse une amitié et une relation artistique qui constituera un fil rouge de son activité créatrice. Les deux hommes se présentent leur travail, s'encouragent et se critiquent mutuellement. Quoi qu'il en soit, c'est ici que Boggio acquiert un bagage technique académique complet et débute réellement sa carrière de peintre, néanmoins dans l'ombre d'Henri Martin.

Avec ce même Henri Martin, Émile Boggio effectue un voyage de trois ans en Italie (1885-1888). Albert Junyent affirme que si, lors de ce voyage, Martin est fasciné par l'esprit d'harmonie et de géométrie des œuvres de la Renaissance, Boggio s'intéresse davantage aux paysages.

L'histoire de l'Académie Julian a été jusqu'ici relativement peu étudiée en France. Aucun dossier d'artiste n'a été conservé et seule une partie des registres existent encore. Il semblerait pertinent d'étudier plus amplement le moment où Boggio étudie à l'Académie Julian ; les relations qu'il noue, l'atmosphère de cette académie, l'influence des maîtres tel Jean-Paul Laurens sur son approche de la peinture.

Un penchant symboliste

A la suite de son passage à l'Académie Julian et de son voyage en Italie, Boggio développe une peinture tendant au symbolisme, à la facture léchée. En témoigne *La Lecture*, qui lui permet d'obtenir en 1889 une médaille de bronze à l'Exposition Universelle de Paris. Beatriz Sogbe note une affinité de Boggio pour les œuvres de Pierre Puvis de Chavanne, Pierre Bonnard ou Édouard Vuillard.

Cette orientation symbolisante puise notamment dans son goût de la littérature contemporaine. A Paris, il côtoie les cercles artistiques dont font partie Paul Verlaine et Arthur Rimbaud. Il est également un admirateur de Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé, Lautréamont, mais aussi Henrik Ibsen ou August Strindberg. Du point de vue de la musique, il semble qu'il ait aimé Debussy et Wagner.

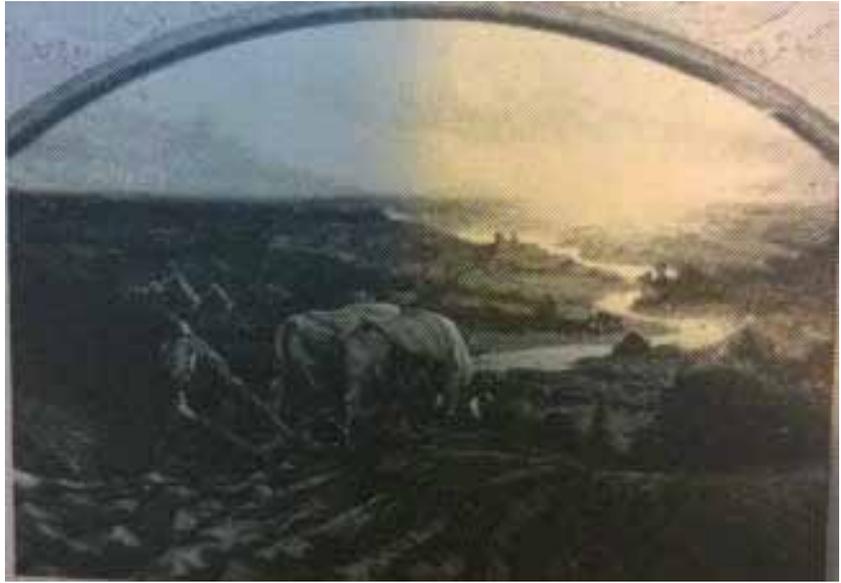
Contrairement à Pierre Puvis de Chavanne par exemple, ce symbolisme ne s'investit pas dans la représentation de scènes religieuses, dont il ne nous est parvenu qu'un seul exemple (*Apparition du Christ à Sainte Isabelle de Hongrie*, 1894), mais davantage dans des scènes de genre, dont la culmination est *Labor*, œuvre peinte en 1899.



Apparition du Christ à Sainte-Isabelle de Hongrie,
huile sur toile, Museo Boggio, 1894 © Droits réservés

VIE CULTURELLE

Labor est une œuvre importante dans le parcours de Boggio : elle lui permet d'obtenir une distinction de rang en tant que peintre officiel (médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris en 1900), elle est une forme de paroxysme de cette période symbolisante à la facture réaliste, tout en augurant ses recherches sur les paysages et sur le traitement de la lumière, qui constitueront l'axe principal de son travail pictural ultérieur. Selon le critique François Thiébault-Sisson, avec *Labor*, « le paysagiste se révèle »



Labor, huile sur toile, musée de Philadelphie ?, 1899,
© Maxime Bugeaud

Un peintre discrètement officiel

La carrière de peintre d'Émile Boggio est jalonnée de monstrations dans les lieux d'exposition officiels de son époque. Dans un premier temps, cette reconnaissance officielle vient de l'orientation symbolisante de ses œuvres. En effet, même si l'on voit transparaître des éléments de personnalité dans ces œuvres de « jeunesse », qui éclosent pleinement plus tard par le truchement de ses recherches néo-impressionnistes le travail de Boggio reste assez marqué par l'académisme.

Ainsi, commence-t-il à exposer au Salon des artistes français dès 1887.



Des œuvres représentatives de cette période sont *La Lecture* (1888), pour laquelle il obtient une mention honorable au Salon, ou encore *Le départ pour les champs* (1894).

Il s'agit surtout de peintures de genre, encore peu influencées par l'impressionnisme.

Il expose également aux Expositions Universelles de Paris de 1889 et de 1900, où il obtient respectivement une médaille de bronze et une médaille d'argent. Cependant, bien que nombre de ses contemporains voient en lui un talent prometteur, celui-ci reste en grande partie à la marge des manifestations glorieuses ; contrairement, par exemple, à son ami Henri Martin, qui multiplie les honneurs.

◀ *Le départ pour les champs*, 1894, Huile sur toile,
Caracas, Consejo Nacional de la Cultura

VIE CULTURELLE

UNE PERIODE « POST-IMPRESSIONNISTE ET PRE-EXPRESSIONNISTE » (1900-1920)

Vaux-sur-Seine (1899-1902) et errances (1902-1907)

Émile Boggio s'installe à Vaux-sur-Seine en 1899 dans une maison-atelier baptisée "Le Gibet". Cette période est marquée par un profond renouveau dans sa peinture. En 1900, il découvre les œuvres de Claude Monet à l'Exposition du Centenaire de la Peinture française au musée du Petit-Palais. Il rencontre le peintre impressionniste, selon Albert Junyent, lors d'un meeting pro-dreyfusard, par l'intermédiaire de l'écrivain Georges Lecomte.

Emile Boggio sur le balcon de sa maison de Vaux sur Seine "Le Gibet"

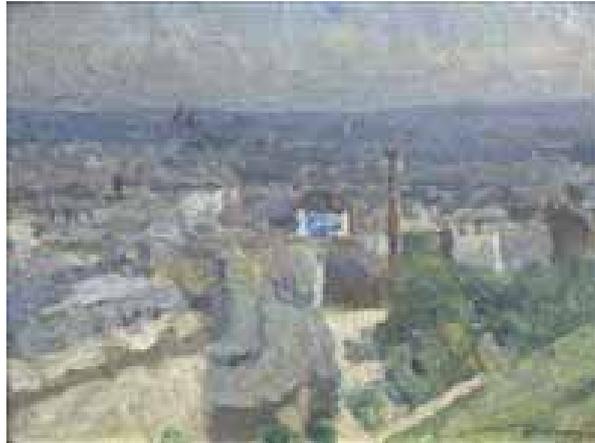


Sa production artistique prend alors un tournant impressionniste. Il axe ses recherches sur les paysages, sur le traitement de la lumière, et peint en plein-air. Il commence, à l'aube du XX^e siècle, la série des *Grande Rue*: série homothématique étudiant les variations lumineuses d'un même paysage, constituant l'exploration d'un motif. Il en résulte huit toiles de grande format, dont quatre sont dans l'atelier d'Auvers-sur-Oise. Cette œuvre, à la manière de la série de Monet sur les cathédrales de Rouen, revêt pour principale différence avec elle qu'elle traite d'un paysage non-monumental, où sont souvent figurés des figures humaines ou animales, prises dans une situation particulière (par exemple, *Vers l'abattoir*). On note également que la tendance symboliste de Boggio ne s'est pas arrêtée avec le tournant impressionniste pris à l'entrée du siècle et continue d'irriguer ses recherches. Ainsi, le caractère décoratif, amplifié par le cadre spécifique en bois, de la série, rappelle en certains points les décors de Pierre Puvis de Chavanne ou de Henri Martin.

Il commence à exposer dès sa création au Salon d'Automne, conçu par l'architecte et ami Frantz Jourdain en 1903 afin de promouvoir les jeunes artistes et le mouvement impressionniste (œuvres exposées : *Les pentes*, *Fillette en mantille*, *Pluie sur Triel*). Il s'inscrit par-là dans les cercles de sociabilité impressionnistes tout en partageant de mêmes questionnements picturaux.

Cette période est marquée, en filigrane, par l'édification du « Gibet », maison dans laquelle Boggio investit beaucoup de temps et d'affects, sa relation difficile avec Agustina Dehay, modèle qu'il épouse en 1901, et de nombreux trajets à bicyclette à travers l'Ile-de-France, avec du matériel photographique, s'inscrivant par-là dans une véritable démarche de paysagiste. Suite à son divorce d'Agustina Dehay, Boggio semble cesser toute activité productive ; il n'expose notamment pas au Salon des Artistes Français de 1904. Après un court voyage en Italie, il revient à Paris, à Montmartre, et peint plusieurs vues de Paris que loue le critique Thiébault-Sisson : « C'est à partir de ce moment qu'il devint véritablement l'observateur le plus pénétrant, le plus aigu que j'aie connu des effets d'atmosphère, de lumière et de ciel qui sont particuliers à Paris et qui en font, pour une nature d'artiste, une ville unique au monde ».

VIE CULTURELLE



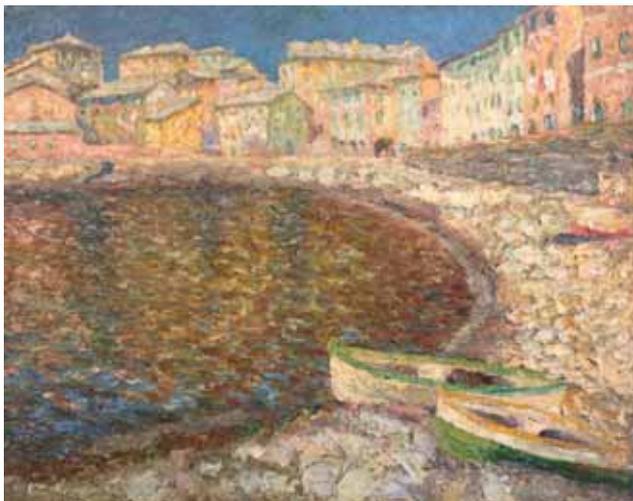
Le marché Saint-Pierre, huile sur toile, 1905-1906

Italie (1907-1909)

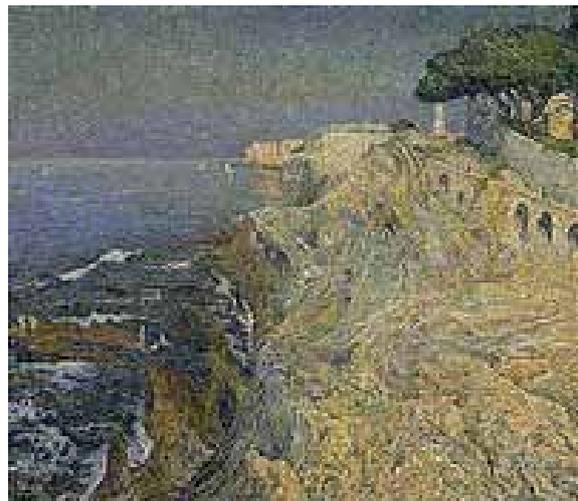
Suite à un nouvel épisode de découragement, Boggio décide d'effectuer un voyage en Italie. Celui-ci, devant durer quelque jours, dure finalement deux ans. Il s'installe à Gênes et parcourt la Costa Ligure, en passant par Quinto al Mare, Nervi ou Bogliasco.

De ce séjour en Italie, il ramène de nombreuses productions, dont trois grandes compositions de la côte de Nervi. On y perçoit la trace de nouvelles explorations, d'un travail sur la couleur, sur la lumière, mais aussi sur la technique : quelques tableaux, comme la plage de Nervi, peuvent renvoyer en certains points au divisionnisme de Georges Seurat et Paul Signac.

En effet, la segmentation du paysage en petites touches de couleur rapprochées permet à Boggio d'expérimenter la lumière et ses vibrations. L'étude des œuvres de ce voyage est intéressante dans la mesure où elle démontre que Boggio cherche sans cesse de nouveaux sujets (nombreuses marines), de nouvelles techniques et de nouvelles manières de représenter picturalement les paysages, tout en laissant une large place à l'expression de ses émotions. Ce dernier point le distingue de Georges Seurat par exemple, qui se veut un peintre « intellectuel ». Boggio, quant à lui, semble davantage dans une recherche personnelle, s'inspirant des courants de son temps, mais en-dehors de toute théorie artistique.



*Le port à Nervi, huile sur toile, 1910,
collection privée*



*Le bord de mer à Nervi, huile sur toile, 1909
collection privée*

VIE CULTURELLE

Auvers-sur-Oise (1910-1920)

Émile Boggio s'installe à Auvers-sur-Oise en 1910. Il y loge son atelier dans la « Villa Rustica », qui devient rapidement la « Villa Boggio ». La motivation exacte de son installation à Auvers n'est pas documentée ; néanmoins, on imagine que la ville, terre de Charles-François Daubigny et de Vincent Van Gogh, où sont passés ou passent encore régulièrement Paul Cézanne, Camille Pissarro, Berthe Morisot, Pierre-Auguste Renoir, Claude Monet et Armand Guillaumin, a, ainsi que les paysages vexinois, influencé Boggio.

Lors de ces dix années à travailler dans cet atelier, Boggio produit environ un quart de son œuvre, principalement des paysages, mais également des portraits de sa gouvernante Elida Dupuy. Cette partie de son œuvre est celle de la maturité. La Villa Boggio est aussi un lieu de réception ; parmi les invités récurrents se trouvent Henri Martin, le peintre nabi puis fauve René Piot, le sculpteur catalan Josep Clara, et surtout Raymond Thibésart, qui semble voir en Boggio en maître et un ami. Boggio photographie d'ailleurs ce dernier à plusieurs reprises.



Parmi les influences perceptibles de Boggio lors de cette période auversoise, on note surtout Claude Monet, qu'il connaît, et Camille Pissarro, de qui il a été l'ami avant sa mort en 1903.

Cette influence s'investit dans les thèmes représentés, comme des paysages de campagne (par exemple : *Les meules*), mais aussi dans le style. La large place laissée à l'émotion devant le paysage fera dire de Boggio à Mariano Picon-Salas dans le catalogue de l'exposition de 1956 à Caracas qu'il est un « libre interprète de la nature ».

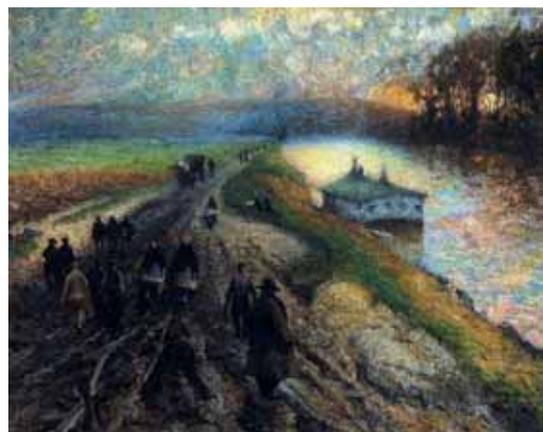
◀ ***Meules à Auvers-sur-Oise par temps gris, huile sur toile, L'Isle-Adam, musée Louis-Senlecq, 1911 © L'Isle Adam ; musée Louis Senlecq, 2005, © Direction des Musées de France, 2007***

On trouve également une influence diffuse de Van Gogh, dans l'usage des couleurs et le traitement de la lumière, en témoigne le tableau *Fin de journée* de 1912. On trouve également une influence diffuse de Van Gogh, dans l'usage des couleurs et le traitement de la lumière, en témoigne le tableau *Fin de journée* de 1912.

Fin de journée, 1912,

Huile sur toile, Caracas, Galería de Arte Nacional ▶

Si on ne peut dire que Boggio ait réellement développé des recherches proprement fauvistes, on peut néanmoins noter quelques caractéristiques de ce courant dans son œuvre : l'emploi de couleurs vives, la structuration de tableaux autour d'un axe curvilinéaire, donnant un mouvement et une forme de vitesse à la composition. On remarque, à ce propos, des interprétations contradictoires : alors que Christophe Duvivier affirme que son art « ignore le fauvisme »,



Albert Junyent place plutôt Boggio comme faisant partie de la génération intermédiaire entre impressionnistes et fauvistes. On peut malgré tout noter que Boggio n'a certainement pas été imperméable aux évolutions picturales de son temps, étant lui-même relativement bien intégré dans

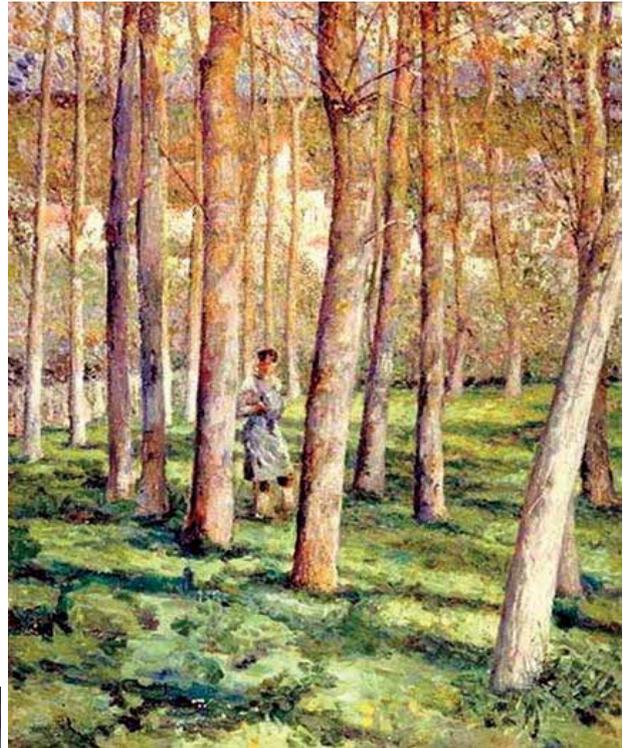
VIE CULTURELLE

les cercles artistiques français ; mais que néanmoins, il a davantage sélectionné et exploité ces évolutions dans le sens d'une expressivité plus authentique, fil rouge de son œuvre.

Il faut noter ici l'ultime voyage de Boggio au Venezuela en 1919. Son œuvre fait l'objet, en effet, à l'Université Centrale de Caracas, d'une rétrospective importante. Cette exposition est cruciale afin de comprendre la postérité de Boggio au Venezuela : les jeunes artistes découvrent son œuvre, et l'exposition est un succès. Il se positionne à cette occasion comme un maître qui aura une grande influence sur la peinture vénézuélienne.



Autoportrait, 1912, Huile sur toile
collection privée



Le bois, 1918, Huile sur toile
Caracas, Galería de Arte Nacional



Portrait de Mme Dupuy,
non-daté, huile sur toile, collection privée



Coin de plaine à Auvers, 1915,
huile sur bois, collection privée

VIE CULTURELLE

UNE ŒUVRE PHOTOGRAPHIQUE D'IMPORTANCE

En parallèle de son œuvre picturale, Boggio développe un réel attrait pour la photographie. Ce pan dans l'œuvre de l'artiste a été jusqu'ici peu étudié, ayant fait l'objet pour l'instant d'une thèse et d'une exposition. S'il nous a été impossible de dater précisément le moment où Boggio commence à photographier, on sait qu'il a réalisé plusieurs tirages lors de son voyage en Italie (1907-1909) puis lors de son établissement à Auvers-sur-Oise.

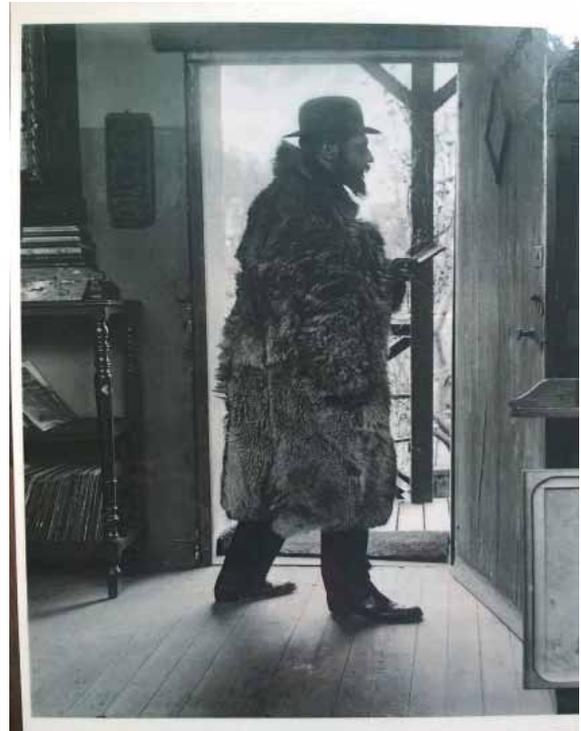
On note un double-emploi de la photographie dans l'œuvre de Boggio. D'une part, elle est un moyen d'accompagner ses recherches picturales, un support pour sa peinture. Effectivement, nombre de photographies qui nous sont parvenues relèvent d'une composition proche de ses peintures de paysages. D'autre part, elle s'exprime de manière autonome ; c'est en partie la thèse d'Oramas, qui trouve dans l'œuvre photographique de Boggio des caractéristiques du mouvement pictorialiste, mouvement qui prétendait faire de la photographie un art à part entière, disposant d'une technicité propre. On ne trouve cependant pas trace d'adhésion à l'école pictorialiste de Boggio.



Deux femmes (?), c.1909



*Bote a orillas del lago Enghien-les-Bains, 1912,
Copie au carbone, collection privée*



*Photographie prise par Boggio dans son
atelier à Auvers (Luis Boggio?),
1910-1920, archives familiales
© Maxime Bugeaud*

VIE CULTURELLE

RECONNAISSANCE, RECEPTION ET POSTERITE

Reconnaissance officielle (relative)

Émile Boggio expose au Salon des Artistes Français de 1883 à 1920, hormis trois années. Il est donc visible dans les milieux officiels, bien que la reconnaissance que ceux-ci lui accordent soit à relativiser. Le point culminant de cette présence paradoxale est certainement le Salon de 1910, qui consacre une salle au travail de Boggio. Néanmoins, selon les commentateurs de l'époque, les œuvres de Boggio passent inaperçues, de par une très mauvaise exposition :

« Ne la cherchez pas. Elle est introuvable. Le hasard me la fit découvrir derrière le tapis d'un grand magasin, au rez-de-chaussée. M. Emile Boggio, invité par la société, a été oublié par toute la critique. On ne l'avait point vu : il était trop bien caché. Or c'est un artiste de premier ordre, qui « tache » le paysage avec une virtuosité, une liberté et une délicatesse de vision par quoi il s'apparente à notre grand Pissarro tout en restant lui-même [...] ».

Concomitamment à cette forme de reconnaissance, on note le soutien de plusieurs critiques influents, principalement celui de François Thiébaud-Sisson, qui écrit dans les années 1910 de nombreux articles élogieux, notamment dans le journal *Le Temps*. Ces articles permettent à Boggio d'obtenir une reconnaissance dans les milieux académiques. Boggio est également en relation avec Noël Clément-Janin, critique et éditeur, fondateur en 1915 de l'association « Les Amis des artistes », dispensant une aide aux artistes dans le besoin.

Au soutien des critiques s'ajoute celui d'amateurs comme Émile Laffargue, Édouard Martin ou encore Charles Gabet. Il semble que la contribution de ces amateurs dans le travail de Boggio relève d'une aide à la fois matérielle et humaine, en ce qu'il s'efforce de « recréer autour de leur peintre, au retour de chacune de ses fugues, l'atmosphère d'enthousiasme chaleureux que Boggio ne s'est jamais préoccupé d'entretenir, et sans laquelle aucune notoriété n'est durable ».

Enfin, il faut noter ici que Boggio entre en contact, entre 1910 et 1911, avec le marchand d'art et galeriste Georges Petit, qui lui consacre notamment une rétrospective en 1912, présentant environ 80 œuvres, ainsi qu'une grande exposition posthume de 136 œuvres en 1925. Ce soutien non négligeable permet à Boggio de subvenir à ses besoins et d'asseoir sa réputation de peintre.

Reconnaissance par ses pairs

Émile Boggio, de son vivant, semble avoir bénéficié d'une large reconnaissance de ses pairs. Intégré dans le cercle des impressionnistes dès le début du XX^{ème} siècle, nouant une amitié avec Camille Pissarro avec qui il partage certains points communs comme les séjours au Venezuela, et surtout avec Henri Martin, il suscite l'admiration de plusieurs peintres. Ces affinités se traduisent parfois par une aide substantielle : ainsi, Claude Monet, Albert Marquet et Auguste Renoir lui achètent de nombreuses toiles.

En outre, l'exposition à Caracas de 1919 lui permet d'être visible et reconnu parmi les jeunes peintres vénézuéliens, dont Armando Reverón, qui se réclameront de son héritage. A la reconnaissance des peintres vénézuéliens s'ajoute celle de personnalités artistiques notoires, dont le poète José Juan Tablada, qui écrit plusieurs critiques laudatives des expositions de Boggio, et émet peut-être la synthèse la plus juste de son œuvre par le biais de ce haïku :

"Silencio de la nieve, aromos florales, frutales florecidos"
(Silence de la neige, acacias floraux, fruits florissants)

Une postérité inégale

La postérité d'Émile Boggio suit plusieurs rythmes inégaux. Nous tentons dans cette partie d'en dresser un aperçu.

VIE CULTURELLE

Un oubli relatif

Une première phase de la réception posthume de l'œuvre d'Émile Boggio est celle d'un relatif oubli. Malgré le succès de sa rétrospective à Caracas lui apportant la reconnaissance dans son pays natal, et celui de l'exposition dans la galerie Georges Petit en 1925, il semble que le travail de Boggio soit rapidement tombé dans l'oubli. Ce phénomène (à approfondir), est amplifié par la perte d'une partie de son legs, notamment de ses journaux personnels.

Un regain d'intérêt venant des marchands d'art

Un premier regain d'intérêt s'opère autour des années 1960-1970, par le truchement de deux galeristes. Le premier, M. Denis, marchand d'art français vivant et travaillant à Caracas, redécouvre l'œuvre de Boggio et achète à la famille plusieurs toiles.

Un second galeriste, du nom de Baptisti Rinaldi, s'intéresse à Boggio, faisant subséquemment monter



*Dessins de Boggio, Galería de Arte Nacional,
Caracas, Venezuela*

sa cote sur le marché de l'art. Rinaldi regroupe alors une collection assez importante (emportant notamment les dessins du peintre, sans contrepartie apparente). Rinaldi vendra par la suite sa collection au musée de Beaux-Arts de Caracas qui dispose d'un grand nombre de ses œuvres, réparties entre ce musée et le Museo Boggio, créé dans les années 1980.

A cet intérêt des marchands d'art s'ajoute celui de critiques et universitaires, comme Albert Junyent, qui publie en 1968 la première monographie connue de l'artiste. Malgré une approche personnelle et souvent subjective, cette monographie reste une référence aujourd'hui.

Un peintre national pour le Venezuela

L'acquisition de la collection par le conseil municipal de Caracas en 1973 a permis à la ville de disposer d'un nombre conséquent de toiles et de dessins de Boggio (plus précisément 77 toiles et 553 dessins – Cf. Dossier iconographique). Ceux-ci ont par la suite servi à constituer le fonds du musée Boggio, qui prend place au sein-même de la mairie. Il s'agit-là d'une première véritable reconnaissance institutionnelle de l'œuvre du peintre.

Le discours des critiques comme Mariano Picon-Salas ou autres écrivains comme Beatriz Sogbe font de Boggio l'initiateur du mouvement impressionniste au Venezuela. Ce dernier est ainsi érigé en peintre national.

Il est pertinent de noter qu'il existe un prix Emilio Boggio, récompensant chaque année un dessinateur vénézuélien.

Un relatif anonymat en France

Malgré la présence à Auvers-sur-Oise du dernier atelier d'Émile Boggio, dans un très bon état de conservation, force est de constater que l'artiste et son œuvre demeurent dans un relatif anonymat. Dans les collections tout d'abord : hormis un œuvre répertoriée au musée d'Orsay et deux au Musée national d'art moderne, les toiles de Boggio se trouvent majoritairement dans des petits musées val-

VIE CULTURELLE

d'oisien (musée Louis-Senlecq à L'Isle-Adam et musée Daubigny à Auvers-sur-Oise), mais surtout dans la maison familiale, c'est-à-dire la Villa Boggio.

L'œuvre d'Emile Boggio a fait l'objet de quelques expositions locales, notamment au musée Louis-Senlecq ou au musée Daubigny, l'exposition dans ce dernier mettant en parallèle les toiles d'Emile Boggio et des œuvres de son arrière-petit-neveu, sculpteur et peintre contemporain. L'œuvre du peintre franco-vénézuélien a également fait partie d'expositions collectives, présentant le travail des peintres de la vallée de l'Oise. Ainsi, Boggio semble pour l'instant davantage considéré comme un peintre de second rang, inscrit dans un territoire particulier. Ce statut est peut-être amené à évoluer dans la perspective de l'ouverture de son dernier atelier au public.

Son influence artistique

La permanence de l'œuvre de Boggio se trouve peut-être de manière plus perceptible dans l'influence qu'il a eue sur de nombreux peintres vénézuéliens. De fait, nombre de ceux-ci se réclament de son héritage direct. Avec les peintres Ferdinandov et Mütznier, on note, d'après A. C. Guerrero Rodriguez, une influence sur « El Círculo », groupe de peintres vénézuéliens. Cette influence, lors de l'exposition de Caracas en 1919, semble avoir été consciente, voire voulue par Boggio, quand il affirme : « *Je veux être utile aux jeunes gens que dévore un enthousiasme ardent de produire la vie* ». De jeunes peintres témoignent également du choc produit par la découverte de ses œuvres, comme Alfredo Mendez Lopez, né en 1901 :

« *Su exposición nos maravilló y llenó de entusiasmo [...] El grupo del Círculo rodeó al viejo maestro caraqueño, lo acompañó en sus pasos, respetó sus enseñanzas, admiró su obra.* »

(Son exposition nous émerveille et nous remplit d'enthousiasme [...] Le groupe d'El Círculo entoure le vieux maître de Caracas, l'accompagne sur ses pas, respecta ses enseignements, admira son œuvre.)

L'édification, par la suite, du personnage de Boggio comme un peintre national par le biais de divers biographes, au premier rang desquels Albert Junyent, fait perdurer son influence, peut-être davantage comme une figure tutélaire que comme le détenteur d'un style ou le promoteur d'une démarche artistique.

Une étude de son influence artistique en France serait plus limitée. En effet, mis à part Xavier Boggio, qui côtoie les œuvres de son arrière-grand-oncle depuis l'enfance, il semble difficile de définir si d'autres artistes, hormis ses contemporains, ont été marqués par son œuvre.

PISTES JUSQUE-LÀ PEU EXPLORÉES, PERMETTANT D'AUTRES INTERPRÉTATIONS DE L'ŒUVRE

Boggio et l'histoire de l'art

Xavier Boggio dispose de nombreuses archives et objets, en bon état de conservation, appartenant à Émile Boggio. Parmi ceux-ci, on recense des gravures (une gravure de *La création d'Adam* de Michel-Ange, par exemple), des plâtres (un modèle réduit de *La Victoire de Samothrace*, par exemple, qu'il reprend dans l'une de ses études), et quelques dessins préparatoires. Un inventaire complet de l'atelier serait bien évidemment souhaitable afin de recenser tous les objets et documents de ce type. Albert Junyent nous informe qu'à Auvers-sur-Oise, son livre de chevet est le journal de Delacroix.

Il y a donc une belle matière pour la réalisation d'une étude approfondie, menée dans un cadre universitaire par exemple, afin de situer l'œuvre de Boggio dans l'histoire de l'art. Il serait également pertinent d'effectuer une étude croisée avec l'œuvre de Xavier Boggio, dont la démarche, le parcours et la relation à Émile Boggio constitueraient une mise en perspective intéressante.

VIE CULTURELLE

Boggio et la politique

Un pan qui reste largement à étudier est celui de la relation de Boggio avec la politique. On sait d'ores et déjà qu'il est représenté dans le portrait de groupe d'Henri Martin, *Les rêveurs* ou *Promenade au bord de la Garonne*, exposé au Capitole de Toulouse, à côté de Jean Jaurès.



Henri Martin, Les bords de Garonne
(photo STC, mairie de Toulouse). Source : gallica.fr - Association des Toulousains de Toulouse

En outre, dans une photographie tirée du catalogue d'exposition *Boggio, fotografo postimpressionista* s'étant tenue au musée des Beaux-Arts de Caracas en 2012, figurant un discours de Jaurès à Paris, il se peut, selon Xavier Boggio, qu'Émile Boggio se tienne près de l'orateur. Une autre interprétation allant dans le sens de Xavier Boggio concerne le tableau *Fin de journée* (1912), représentant des paysans à la tâche dans un environnement crépusculaire ; l'homme de dos, légèrement en surplomb, contemplant la scène, réunit de fait tous les attributs de Jaurès, visibles dans *Les rêveurs* : une forme empâtée, un grand canotier, un chapeau. Ces interprétations restent à vérifier, mais concordent avec les évocations de Junyent à propos d'un engagement socialiste.

Il serait également intéressant de mener une étude plus globale sur les liens entre les milieux politiques et artistiques au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. En effet, comme on a pu le voir en 2.2.1., il semble que Boggio et Monet se soient rencontrés à l'occasion d'un rassemblement pro-dreyfusard – la politique pouvant subséquemment faire office de lien entre les artistes et déboucher sur des influences proprement artistiques.

Boggio et les cercles sud-américains

Le lien de Boggio avec le Venezuela est assez complexe. Il n'a vécu à Caracas que les cinq premières années de sa vie, avant de revenir s'occuper des affaires commerciales de la famille en 1873 pendant quatre années. Il y effectue un ultime voyage en 1919 à l'occasion de l'exposition qui lui est consacrée.

On sait également qu'il a étudié à l'Académie Julian avec cinq de ses compatriotes. En filigrane, sa famille était très présente dans sa vie, y compris dans sa dimension contraignante, notamment à propos de sa relation ambiguë avec Elida Dupuy, promise au neveu de Boggio, décédé prématurément.

On constate, enfin, un lien avec la scène artistique vénézuélienne. En témoigne les critiques du poète Tablada, proche d'Apollinaire et passionné du Japon. Boggio évolue ainsi dans une atmosphère d'émulation artistique et intellectuelle très cosmopolite, dans laquelle les sud-américains occupent une place assez importante.

Selon Xavier Boggio, il y avait à l'époque une réelle solidarité sud-américaine. On peut ainsi se demander comment cela a influencé sa vie, ses représentations et ses recherches artistiques. Bien que

VIE CULTURELLE

la grande partie de l'œuvre de Boggio soit de "culture française", peut-on affirmer qu'il y a une part sud-américaine ?

Son influence sur les cercles artistiques sud-américains serait aussi à approfondir. Nous disposons pour l'instant d'une thèse sur El Círculo, groupe de peintres vénézuéliens ; néanmoins, une recherche plus poussée en ce sens serait à mener.

Boggio sur le marché de l'art

Le parcours de l'œuvre de Boggio sur le marché de l'art constitue une piste à part entière qu'il conviendrait d'explorer. En effet l'oubli si rapide de Boggio pose question, malgré les succès de fin de carrière au Venezuela et en France. On peut également s'interroger sur les motivations des marchands d'art Denis et Rinaldi qui ont mené à sa redécouverte, et à l'augmentation afférente à sa cote sur le marché.

Il y aurait, enfin, tout un travail de localisation à réaliser. Si l'on peut situer assez facilement les œuvres présentes sur le territoire français (œuvres dans l'atelier et dans la maison de Boggio à Auvers-sur-Oise, œuvres dans les collections des musées), l'étude est plus complexe en ce qui concerne l'Amérique du Sud. Cette complexité n'est pas tant au niveau des musées (bien que le Venezuela ne semble pas disposer d'une base de données de type Joconde), mais surtout au niveau des collections privées. Sachant que le cahier de référencement détenu par Xavier Boggio ne répertorie environ que la moitié des œuvres peintes par Boggio, il reste environ 800-900 œuvres dont le propriétaire est aujourd'hui inconnu. Cette étude est rendue encore plus malaisée par le phénomène de diaspora vénézuélienne ; en effet, les potentiels détenteurs d'œuvres de l'artiste ont probablement, outre ceux demeurant au Venezuela, émigré, aux États-Unis ou dans d'autres pays d'Amérique latine, comme le Brésil ou l'Argentine. Dans ce contexte, le projet d'ouverture de l'atelier, de sa « muséification », peut rendre la situation moins trouble en vue d'éventuels partenariats avec les musées et les collectionneurs.

EN GUISE DE CONCLUSION ET D'OUVERTURE : LE PROJET DE LA « VILLA BOGGIO »

Si ce document a pour ambition de présenter la vie et les évolutions artistiques d'Émile Boggio, un travail important reste à fournir sur l'artiste et sur son dernier atelier d'Auvers-sur-Oise. Nous avons déjà esquissé quelques axes de recherches méritant d'être approfondis :

- une étude d'ordre universitaire sur les influences et les modèles de Boggio, sa place dans l'histoire de l'art ;
- son lien avec le politique, particulièrement la personnalité et les idées de Jean Jaurès ;
- son rapport, ici seulement conjecturé, avec les cercles sud-américains ;
- sa trajectoire sur le marché de l'art et la localisation de ses œuvres, notamment à l'étranger.

A ces invitations à des recherches ultérieures, on pourrait ajouter l'étude de son passage à l'Académie Julian, lieu de sa formation artistique et de rencontres déterminantes dans son travail postérieur, dont celle d'Henri Martin ; ou encore celle de son œuvre photographique et les raisons de son attrait pour cette technique et l'importance de cette dernière relativement à l'ensemble de sa production artistique.

L'atelier d'Auvers-sur-Oise se situe dans une maison typiquement auversoise. Bien qu'ayant subi quelques modifications au fil du temps, ses volumes et ses ouvertures n'ont pas changé, ce qui lui confère un fort potentiel patrimonial, d'où la nécessité d'un travail scientifique et patrimonial en amont.

LA LABELLISATION « MAISON DES ILLUSTRÉS » DE L'ATELIER D'ÉMILE BOGGIO FERAIT SENS.

VIE CULTURELLE

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Catalogues du Salon d'Automne (archives.org)

Lettres autographes de l'INHA : fonds - Documents d'archives et documents photographiques de la bibliothèque de l'INHA - sous-série - Autographes 079 - Correspondance à Clément-Janin.

Archives familiales : Coupures de presse assemblées par Boggio, Courriers reçus par Boggio

Eugenio MENDEZ Y MENDOZA, « Emilio Boggio » (1900), in *Fuentes Documentales y críticas de las artes plásticas venezolanas : siglos XIX y XX*, Vol. I, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 2001

José Juan TABLADA, « La exposición Boggio » (1919), in *Fuentes Documentales y críticas de las artes plásticas venezolanas : siglos XIX y XX*, Vol. I, Caracas, Universidad Central de Venezuela, 2001

BIBLIOGRAPHIE

Catalogues d'exposition :

Museo Emilio Boggio. Caracas: Concejo Municipal del Distrito Federal, 1973

Frédéric CHAPPEY, « La série des Grande Rue du peintre Emilio Boggio (1857-1920) : entre symbolisme et expressionnisme », in cat. Exp. *Emilio Boggio, un disciple de Monet. Les « Grande Rue »*, L'Isle-Adam, musée Louis-Senlecq, 2004

Gaston DIEHL, « Emile Boggio, un lyrisme triomphant », in cat. Exp. *De Boggio à Boggio*, Auvers-sur-Oise, musée Daubigny, 1997

Christophe DUVIVIER, « Emilio Boggio », in cat. Exp. *Camille Pissarro et les peintres de la vallée de l'Oise*, Pontoise, Musée Tavet-Delacour ; Böblingen, Städtische Galerie, 2003

Mariano PICON-SALAS, « Emilio Boggio y su pintura », in cat. Exp. *Exposición de pinturas de Emilio Boggio*, Caracas, Galerie fondation Mendoza, 1956

François THIEBAULT-SISSON, Emile Boggio, in cat. Exp. *Exposition Emile Boggio*, Paris, Galerie Georges Petit, 1925

Sur Emile Boggio :

Dictionnaire BENEZIT, « Boggio (Emilio) », *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Vol. 2, Paris, Gründ, 1976, p.116

Juan CALZADILLA, *Emilio Boggio*, Caracas, 1968, p. 131

Maurice FEUILLET, « Emile Boggio (...) », *Le Figaro artistique*, 29 octobre 1925, p. 40-41

Albert JUYENT, *Emilio Boggio*, Caracas, Ediciones de la Commission of the Cuatricentenario de Caracas, 1968

R., LOZANO, "Estampas de Venezuela. Emilio Boggio: un maestro del impresionismo", *Revista Nacional de Cultura*, núm. 117-118, Caracas, 1956

Alejandro ORAMAS MAZA, Boggio : fotografo impresionista, Caracas, Centro Nacional de Fotografía, 2013

Beatriz SOGBE, *Emilio Boggio*, Caracas, El Nacional Bancaribe, 2008, 144 pp.

Généralités :

Alfredo BOULTON,, *History of painting in Venezuela, National era*, vol. 11, Caracas, Editorial Art, 1968

Juan CALZADILLA, *The art of Venezuela*, Caracas, Musical Circle, 1967

Marie-Paule DEFOSEZ, *Les grands peintres du Val d'Oise*, Editions du Valhermeil, 2000

Cornelis Christiaan GOSLINGA, *Venezuelan painting in the nineteenth century*, Van Gorcum, 1967

Aura C. GUERRERO RODRIGUEZ, *Genesis y evolución de la pintura de paisaje en Venezuela (1890-1912)* (thèse), Universidad Complutense de Madrid, 1994

Alfredo LOPEZ MENDEZ, *El Círculo de Bellas Artes*, Caracas, Instituto Nacional de Cultura y de Bellas Artes, 1969

Rodrigo GUTIERREZ VIÑUALES, "Simbolismo y Modernismo en Sudamérica. algunas historias reseñables (1895-1925)". En: Kennedy Troya, Alexandra, y Gutiérrez Viñuales, Rodrigo (coords.). *Alma Mía: Simbolismo y modernidad en Ecuador (1900-1930)*. Quito, Museo de la Ciudad, 2013, pp. 46-67

Sur l'Académie Julian :

Catherine FEHRER, *The Julian Academy, Paris, 1868-1939 : spring exhibition, 1989, essays by Catherine Fehrer ; exhibition organized by Robert and Elisabeth Kashey, New York, N.Y. (21 E. 84th St., New York) : Shepherd Gallery*, vers 1989

Martine HEROLD, *L'Académie Julian a cent ans*, 1968 [brochure commémorative des 100 années de l'Académie Julian]

Gabriel P. WEISBERG, Viviane GUYBERT, « L'Académie Julian au XIX^e siècle », in *Univers des Arts*, Salon 2012, Société des Artistes français, hors-série numéro 21, novembre 2012, p. 12-27.

Sitographie :

Xavier BOGGIO : <http://xavierboggio.fr>

Sandro ORAMAS : <http://sandrooramas.blogspot.fr/2009/07/emilio-boggio-fotografo-una-obra.html>

TOURISME

CHEZ JULES & LEONIE

GITE ET CHAMBRES D'HOTES DE CHARME A VALMONDOIS

Laurent de Gaulle, fidèle parmi les fidèles de notre association, vient de créer dans sa maison familiale de Valmondois, un lieu d'accueil et d'hébergement chaleureux et authentique "Chez Jules & Léonie". Cette "Maison d'hôtes" contribue, de manière originale et innovante, à un développement économique et touristique mesuré et attractif du Vexin. Laissons lui la parole.

Maison familiale depuis l'origine, « Chez Jules & Léonie » a gardé son charme authentique, marqué depuis le XIXème siècle par les fréquentations assidues d'artistes et d'écrivains, amateurs d'art et de promenades.

Ce lieu, habité d'une âme ancienne et profonde, dispose d'un jardin dessiné adossé au plateau d'Auvers sur Oise, et d'une cour vaste et calme.



On accède au jardin depuis la cour par un bel escalier dessiné après la deuxième guerre mondiale par l'architecte Robert Hubrecht, bien connu des amateurs du Vexin Français et habitant de Valmondois. Située au cœur du village, la maison peut accueillir confortablement jusqu'à 14 personnes dans 4 chambres d'hôtes, dont une accessible aux personnes à mobilité réduite, et un gîte-studio indépendant.

Bâtie aux XVIIIème et XIXème siècles, la maison forme un

ensemble cohérent et harmonieux où chacun se sent bien, au cœur du village. Valmondois est un village charmant qui est, depuis le XIXème siècle, un havre de bonheur pour beaucoup d'artistes. Daubigny, Daumier, Geoffroy-Dechaume, Vlaminck, figurent parmi ceux qui y ont vécu.

L'histoire de la maison remonte au XVIIIe siècle, lorsque le village était encore très épars sur cette vallée du Sausseron. Des vignes, des carrières de pierre, des moulins et des champs constituaient l'essentiel des lieux d'activité de Valmondois, dont le nom ancien « Vermandois » rappelait le fief du Comte de Vermandois, fils du roi Louis IX.

Au XIXème siècle, probablement vers 1840, fut construit le corps principal de la maison actuelle, avec le porche et une écurie surmontée d'une grange et d'un lieu de stockage de marchandises. La cour comportait huit caves, dont seulement quatre subsistent aujourd'hui.

Le Gîte-studio de l'ami Vincent ►

Résidence de mon arrière grand-tante, Léonie Jeanmaire, jusqu'à sa mort en 1929, la maison abrita nombre de pensionnaires de passage à l'époque où Daumier et son ami Geoffroy-



Dechaume, mon ancêtre, vivaient une bonne partie de l'année dans le village où leur cher Daubigny avait été mis en nourrice quelques années plus tôt. Elle fut aussi un lieu ouvert aux écoliers pour des patronages, cours de musique et autres activités. Après la veuve Jeanmaire, dont le mari avait été pharmacien vétérinaire aux champs de course d'Enghien, sa nièce, ma grand-

TOURISME



L'escalier de Robert Hubrecht, spécialiste de l'architecture rurale et fondateur de la SVS.

mère, et son mari, mon grand-père maternel, le peintre Charles Geoffroy-Dechaume, qui vivaient déjà dans la partie XVIII^e siècle de la maison, investirent la totalité de la propriété pour y élever leurs 10 enfants. Cultivant tout autant les arts (musique, danse, peinture, orfèvrerie) que le jardin et les amitiés, ils y vécurent heureux jusqu'à leur mort en 1944, pour mon grand-père, et en 1966, pour ma grand-mère. Les dix enfants, leurs conjoints et leurs 36 enfants y ont résidé en séjours plus ou moins prolongés. Cette histoire y a fait vivre un état d'esprit, familial et hautement culturel.

A la faveur de l'arrivée à Valmondois de Georges Duhamel, de Georges Huisman, et de leurs familles, des amitiés fortes et créatrices se sont nouées, notamment avec mes grands-parents, Charles et Geneviève Geoffroy-Dechaume, qui ont fait naître dans la Vallée, une vitalité culturelle et artistique exceptionnelle.

La « Grande Maison » fut après la première guerre mondiale et au lendemain de la deuxième guerre mondiale, un lieu de rencontres culturelles et d'échanges artistiques uniques. Lors du mariage de mes parents, en 1949, la maison fut encore un théâtre où le Général de Gaulle, oncle de mon père et témoin du mariage, y conversa avec Georges Duhamel et beaucoup d'autres personnalités de la Vallée.

Aujourd'hui, fort de cet héritage impressionnant, mais surtout porté par des murs qui ne demandent qu'à redonner vie à cet état d'esprit créatif de la vallée, et par mon activité d'auteur photographe, je souhaite ouvrir la maison à l'accueil de nouveaux pèlerins sur la route de la nature et de la culture.

Tout comme la Tante Léonie qui accueillait déjà des hôtes au tournant du XX^e siècle, la demeure familiale reçoit maintenant des hôtes, valides et handicapés, en quête d'indépendance ou en recherche de convivialité et du charme des lieux.

La maison est en plein cœur du village, à proximité de l'Eglise Saint



Quentin, en partie classée à l'inventaire des monuments historiques. Son caractère et son histoire en font un site intéressant au sein du Parc Naturel Régional du Vexin Français et de la Vallée du Sausseron.



Maison d'hôtes Chez Jules & Léonie - Place Honoré Daumier - 95760 Valmondois
Gîte et chambres d'hôtes conventionnés Gîtes de France Val d'Oise¹
Réservations : contact@chezjulesetleonie.fr site : www.chezjulesetleonie.com

¹ Projet Lauréat 2014 de l'Appel à projets touristiques innovants du département du Val d'Oise
Avec le soutien financier de la Région Ile-de-France et du Conseil Départemental du Val d'Oise

VIE LOCALE

"AUX P'TITS SOINS"

UN ESPACE MULTISERVICES AU CŒUR DE VALMONDOIS

Anne SAGLIER

Le 8 Décembre 2015 s'est ouvert au public, 28 bis Grande rue, dans les locaux de l'ancienne poste, un espace multiservices tour à tour salon de coiffure, d'esthétique, cabinet de sophrologie, atelier de couture-retouche et de création de bijoux.

Comme dans la plupart des villages le service postal est assuré depuis 10 ans, par une Agence postale communale. Pour faciliter ce service, la municipalité a décidé de l'intégrer dans un espace dédié, à l'intérieur de la mairie, libérant ainsi les locaux de l'ancienne poste magnifiquement situés en centre village.

C'est ainsi qu'est né, le concept inédit et aventureux d'un espace multiservices, « Aux p'tits soins » .

UNE OFFRE DE SERVICES IMPENSABLE EN PERMANENCE

La commune a été toujours très attentive à l'importance essentielle pour la vie du village du maintien, du développement ou de la création de commerces de proximité. C'est ainsi qu'on trouve à Valmondois, un commerce de bouche *Le Marché valmondoisien*, qui régale le village et ses environs, trois restaurants : *le Ratapoil*, *le Mamby's* et *le Café des filles*. Mais 1200 habitants ne suffisent pas pour qu'un coiffeur, une esthéticienne, une couturière, une sophrologue...etc, s'installent avec la garantie d'une rentabilité. La création d'un espace multiservices tel qu' « Aux P'tits Soins », peut le permettre tout en proposant aux habitants des services dont ils ont pu rêver!



Bruno Huisman, maire de Valmondois, à la cérémonie des vœux 2016 devant la mairie rénovée et l'ancienne poste devenue l'espace multiservices "Aux p'tits soins".

LES TRAVAUX INDISPENSABLES ET LEUR FINANCEMENT

D'importants travaux étaient indispensables. Ils ont pu être financés à 70% avec le concours de la Région et du Département, dans le cadre du Contrat rural.

VIE LOCALE



- rénovation de l'accueil de la mairie et création d'un espace dédié pour l'agence postale communale. Les agents de la mairie deviendront polyvalents et formés aux métiers de la Poste.
- création, dans les locaux devenus vacants de l'ancienne poste, d'un espace modulable de 45 m² adapté à l'accueil des nouvelles activités.

L'architecte Patrick Bertrand a conçu un local composé d'un petit salon d'attente et d'un vaste espace clair et lumineux. Un bac à shampooing, des miroirs et de nombreux placards complètent l'équipement. Les murs, recouverts de bois clair, assurent une ambiance « zen et cosy » indispensable au bien être des professionnels et des utilisateurs.

DES PROFESSIONNELLES DU VILLAGE

Pour faire "tourner ce commerce", une simple annonce dans le bulletin municipal a suffi.

Sandrine, coiffeuse à domicile, Sophie, couturière, Pascale, sophrologue, Jennifer, esthéticienne et Sandra, créatrice de bijoux se sont présentées. Elles louent le local municipal à tour de rôle, selon un planning hebdomadaire, au terme d'une « convention d'occupation » (environ 10 à 15€ la demi-journée), et exercent de façon libérale en auto-entrepreneurs. Ce bail à un prix très accessible permet aux professionnelles de poursuivre une indispensable activité à domicile tout en disposant d'un local où recevoir.

Un emploi du temps hebdomadaire, décidé de concert.

Pour ceux d'entre vous qui souhaiteraient recourir aux services des *P'tits Soins*, l'organisation actuelle est la suivante: la coiffeuse occupe le local mardi après-midi, vendredi et samedi, la couturière mardi soir, l'esthéticienne les mardi, mercredi et samedi après-midi, la sophrologue, jeudi après-midi et la créatrice de bijoux propose des ateliers de création le mercredi après midi. Elles attendent votre visite.



UN PREMIER BILAN TRES POSITIF

Huit mois après l'ouverture de ce commerce tournant, la commune peut être satisfaite des résultats.

La coiffeuse affiche complet et l'emploi du temps de l'esthéticienne est bien chargé. Les valmondoisiens apprécient particulièrement ce lieu de vie et de détente. Les dames aiment y bavarder et se réjouissent de pouvoir accéder à ce type de services à deux pas de leur domicile, sans devoir se déplacer dans les villes des alentours. Les mamans se font coiffer avant la sortie de l'école ou le samedi... Tout le monde y trouve son compte.

UN CONCEPT QUI INTERESSE

La Commission économique du PNR, des maires des villages alentours, les media (*Le Parisien, la Gazette et l'Echo, FR3 Ile de France..*) suivent d'un œil attentif l'expérience d'**Aux P'tits Soins**.



VIE LOCALE

LE POTAGER COMMUNAUTAIRE DE VALMONDOIS

Jacques FONTANA

Le potager communautaire de Valmondois, situé au Port aux Loups, est un site maraîcher de 4500m². Le terrain est communal, donné en gestion par la municipalité à une association, créée en 2014, "Des p'tits loups aux potes âgés" pour qu'ils y créent un potager où les habitants de la commune de Valmondois et des environs sont appelés à participer. Créé en 2014, le potager fête cette année sa troisième saison.

UNE INITIATIVE DE LA MAIRIE

La mairie, soucieuse de développer le mieux vivre ensemble dans le cadre d'une nature retrouvée, démarrait ce projet, à la fois pédagogique et convivial, sur ce terrain de plus de 4000m² en le confiant aux bons soins et aux beaux rêves "Des p'tits loups aux potes âgés" (PLPA), association forte d'un noyau de quelques pionniers attachés à l'agriculture biologique et à la promotion des relations humaines.

DES SA PREMIERE ANNEE D'EXISTENCE L'ASSOCIATION A TENU SES PROMESSES.

Petit à petit se tricotaient les fils de notre Utopie en même temps que mûrissaient les premières tomates, que coulait le premier miel et que résonnaient les accords de jazz.

Alors la Vie a roulé sur nous, avec, comme en ce printemps, ses soleils et ses pluies, la tragédie de la disparition de notre frère Alban, dont nous restons à jamais porteurs des rêves et des désirs, mais aussi, des naissances, des connaissances, tous ces gens d'horizons divers qui nous rejoignaient, venant de Valmondois, mais aussi de Butry, de Parmain, et d'autres villes environnantes, avec ce désir commun de se réapproprier ne serait-ce que le goût des fruits, les saveurs de la Vie, et ces parfums d'Humanité dont ne cesse de nous aliéner ce monde gris du Capital qui n'a d'autre moteur que le profit.



Un maire heureux des résultats de l'initiative communale



2015 poursuivait le tracé de notre chemin vers l'Horizon, avec tant de beaux légumes libres, sains et parfumés, d'un miel pur comme vos rêves, les grillades sous le bois mêlant parole, amitié vin frais et notamment cette journée de juin où plus de deux cents personnes visitaient notre jardin, au fumet d'un couscous, aux accords de blues du groupe « Les Z'os », et à la gestuelle colorée de notre peintre et sociétaire Gérard Besset.

ET MAINTENANT ?

L'air de rien, nous voilà à l'aube de notre troisième année d'existence, avec en nourrice, vingt espèces de tomates à cultiver sous la serre, toutes provenant de nos propres fruits ou d'Intelligence verte de la ferme Ste Marthe, et une kyrielle de variétés de légumes que nous proposerons aux gourmets dans les mois à venir. Et ce, en dépit d'une terre argileuse et difficile, mais que nous apprivoisons d'année en année, par le travail, les amendements divers et beaucoup d'amour.

VIE LOCALE

L'association regroupe aujourd'hui plus de cinquante membres et la galaxie des amis, impliqués de près ou de loin dans le projet, grandit sans cesse. Peut-être, parce qu' "à Valmondois il n'y a pas de frontière de la tomate à Daumier", comme le faisait remarquer une visiteuse.



Notre rucher participe aussi à la fête. Ce printemps, nos abeilles se portent bien, malgré quelques aléas sans doute dus à un hiver atypique. La jachère mellifère devant les ruches a été dégagée, tant pour permettre la visite du soleil que pour favoriser les floraisons nouvelles. La visite de printemps a révélé que certaines ruches en activité faisaient preuve d'un zèle si encourageant

que nous leur avons fourni une première hausse en vue de la récolte de Printemps. Affaire à suivre, prochaine étape fin Mai, début Juin.

LE VERGER DU PRESBYTERE

S'il est un lieu magique à Valmondois, par son charme et sa sérénité, c'est bien ce verger, quelque peu caché face à l'église, et malheureusement peu connu des habitants. La Mairie l'a

attribué à l'Association PLPA avec mission de le remettre en état et de le développer afin d'en faire un lieu de plaisir et d'éducation, pour tous les âges.

Si dès 2014, l'association avait, à l'occasion d'un stage de taille, redonné forme aux fruitiers qui peuplent ce terrain (une trentaine de pommiers, poiriers, cerisiers, pruniers, pêchers, noyers), la fin 2015 aura marqué la profonde transformation de cet Eden avec :

- L'édification d'une serre pour les semis.
- Un jardin de fleurs devant permettre à "Je jardine mon village" de créer une banque de plantes vivaces à cultiver dans les rues et les jardins.
- L'implantation de trois ruches.
- Un mini potager en cours de création avec les enfants de l'école, lors des travaux périscolaires où nos minots s'initient tant à la vie des abeilles qu'aux travaux des champs ou à la connaissance et à la saveur des plantes sauvages.



- Et surtout cette magnifique Salle Alban¹, qui grâce aux travaux commandés

par la mairie, offre maintenant un local moderne et propre où est stocké le matériel apicole et où se feront dorénavant l'extraction du miel et la mise en pots, et qui pourra servir à des réunions associatives.



ET DEMAIN ? PROJETS 2016

Tiens, justement « Demain », c'est l'un des projets de PLPA pour 2016. Il est en effet prévu de projeter sur Valmondois ce documentaire de Cyril Dion et Mélanie Laurent, qui reprend en une

¹ La salle Alban est un local de l'annexe de l'ancien presbytère. Rénové par la commune, il est à la disposition de l'association pour servir de miellerie et de lieu de réunion.

VIE LOCALE

œuvre majeure, un synopsis des différentes expériences et propositions individuelles, collectives ou politiques, pour imaginer un monde futur digne d'être offert à nos enfants.



Et pour ceux qui aiment et qui connaissent les expériences pratiquées en Afrique et qui seraient quelque peu déçus de l'absence regrettable de traitement du sujet dans le film *Demain*, il est prévu un partenariat avec la commune de Niamone, en Casamance, où, au-delà des échanges culturels divers, nous échangerons graines, plants et recettes, pour le plus grand bien du jardin, et de la diversité. Dépêchez vous d'apprendre la langue bainouk, c'est, paraît-il pas plus difficile que le mandarin.

Demain au Jardin, c'est aussi, dans le désordre:

- la fête de septembre, avec, c'est promis, un aussi beau succès que l'an passé,
- la reprise du projet de jardins surélevés pour les personnes à mobilité réduite, ou pour nos doyens aux reins sensibles,
- l'expérimentation de tous types de cultures durables,
- l'agrandissement du local vie?
- l'exploitation de nouveaux terrains en partenariat avec la Fraternité Saint Jean,
- la mise en place, au verger du presbytère d'un pressoir pour la futur fête de la pomme...et des rêves que vous apporterez, comme autant de petites graines de vie que nous ferons germer ensemble.

HORAIRES D'OUVERTURE

Le jardin est actuellement ouvert les lundi, mercredi et samedi de 10h à la nuit, et le verger, les mardi et vendredi. Une communication sera faite ultérieurement pour préciser les jours et heures de vente.

Voilà, ce ne sont ni les idées ni le travail qui manquent à la réalisation de notre Utopie, et il est temps de retrousser les manches et de se mettre au boulot.

Certes, nous ne changerons pas le monde seulement avec des carottes bio ou de belles pensées, mais sachons opposer aux prédateurs de la finance, et à leurs valets Monsanto et consort, notre unité, nos rêves et notre Poésie.



Jacques Fontana est un habitant de la commune bien connu des gens du village, pour son érudition, sa faconde et son tropisme pour la nature.. On l'aime aussi pour ses révoltes et sa marginalité ! Quand s'est créée l'association "Des P'tits Loups aux Potes âgés" dont l'objet était d'exploiter en terrain maraîcher, l'ancien verger du Port aux Loups, il a fallu trouver un animateur jardinier pour fédérer les membres de l'association, assurer les mises en culture et encourager les moments festifs. La personnalité de Jacques s'est imposée !

Il fait aussi découvrir le potager aux enfants de Valmondois en animant deux ateliers d'activité périscolaire (TAP) par semaine. (Anne Saglier)

NOUVELLES

NESLES-LA-VALLEE Forum des associations *Samedi 3 septembre*

Comme chaque année le stand de la SVS, a permis à l'amicale équipe de la SVS, composée de Françoise Germain, Emmanuèle Amiot, Michel Hénique et Daniel Amiot de faire d'intéressantes rencontres etune adhésion!



EGLISE

Concert Vivaldi : Stabat mater cantates sonates.

Dimanche 19 juin

par la Compagnie du Loup-Angé et l'ensemble Arte Musical



Hestia Tristani -contralto,
Claire Pradel - clavecin ,
Isabelle et Elsa Poupelin - violons ,
Iffic Pelé - alto,
L. Gardeux - violoncelle.

RANDONNEE

**232ème anniversaire
Vol Charles et Robert
*Dimanche 29 novembre***



Concentration d'équipes de cavaliers partis des Centres Equestres situés sur l'itinéraire historique du Ballon de 1783 : Sannois - Plessis Bouchard - Saint Leu la Forêt - Franconville - Taverny - Villiers Adam - Abbaye du Val (Mériel) - L'Isle Adam - Nesles la Vallée. Les cavaliers à cheval, à poneys ou en attelage, affrontant un brouillard bas et épais ont été accueillis au son des trompes de chasse de Philippe Boireau, André Bissonnet et Jean Cagnard.

VALLANGOUJARD

**Visite guidée de l'église
*Samedi 2 juillet***



Lindsay Humbert, architecte du Patrimoine, diplômée du Centre des Hautes Etudes de Chaillot, guidait une visite que sa compétence a rendu passionnante.



Témoignage intéressant de l'architecture gothique en milieu rural, l'analyse

"scientifique" du monument a montré sa richesse stylistique et éclairé sur les difficultés rencontrées par les bâtisseurs, dans son implantation. Tous les participants dont Marc Giroud, maire de la commune et Président du PNR, Elisabeth Laurent, Pdte. Amis de Marines et Claude Legout de la SHPV ont beaucoup apprécié la qualité de la présentation.

RONQUEROLLES

**Eglise Saint Georges
Statue de saint Honoré
*Samedi 11 juin***

Pour fêter le don fait par Jean Brulfert, d'une statue de Saint-Honoré, patron des boulangers, une messe a été célébrée en présence de nombreux membres de la "Confrérie des Talmeliers"*, tous en costume traditionnel.



Jean Brulfert, maître boulanger, collectionneur et écrivain est un des créateurs de la confrérie.

*Talmeliers, du mot talemeterius vient de talleà metari: compter sur une taille. Les boulangers avaient pour usage de marquer sur des tailles de bois la quantité de pains fabriquée.

PUBLICATION DE LA SAUVEGARDE DE LA VALLÉE DU SAUSSERON ET DE SES ABORDS

SECRÉTAIRE GÉNÉRALE HONORAIRE FONDATRICE : Mireille SAMSON †



ASSOCIATION AGRÉÉE ET HABILITÉE, FONDÉE EN 1974

AGRÉMENT renouvelé pour 5 ans (19 novembre 2012) au titre de la protection environnementale dans le cadre du département.

HABILITATION attribuée pour 5 ans (26 OCTOBRE 2012)
à participer au débat sur l'environnement
dans le cadre des instances consultatives départementales.

Responsable de publication (ISSN 1274-3097) : Daniel Amiot

Siège Social : mairie de Nesles-la-Vallée, 95690

Tél. 06 76 51 70 94 ou 06 83 51 26 46

Site internet : <http://www.sauvegarde-sausseron.a3w.fr>

E. mail : sv.sausseron@wanadoo.fr

La SVS, constituée d'adhérents, de membres bienfaiteurs, de collectivités locales et d'autres associations est dirigée par un Bureau de six membres élus par le Conseil d'administration et choisis en son sein.

Bureau :

Président : Daniel Amiot - Vice-président : Jean-Claude Delesnes -
Secrétaire Générale : Micheline Lanoote - Secrétaire adjointe : Françoise
Germain - Trésorière : Nicole Guedra - Trésorière adjointe : Monique
Cossard.

Conseil d'administration :

Mmes Monique Cossard - Françoise Gardair - Françoise Germain - Nicole
Guédra - Claire Houbert - Micheline Lanoote - Joëlle Laufenburger - Juliette
Pellé - Nicole Maugé - Laurence Pagezy.
MM. Daniel Amiot - Jacques Battais - Xavier Boggio - Gérard Claudel -
Jean-Claude Delesnes - Marc Giroud - Gilles Lemaire - Gérard Macé - Jean-
Jacques Munier - Jean-François Pinchon.

ADHESION 2017

Suvegarde Vallée du Sausseron et de ses abords

..30 € couple..35 € avant 25 ans..15 € collectivités/associations..50 €

Jumelée Amis du Vexin

..50 € couple..55 € collectivités/associations..60 €

Règlement par chèque bancaire à l'ordre de SVS à adresser à
Sauvegarde de la Vallée du Sausseron, Mairie - 95690 - Nesles la Vallée



Croix romane dite « Croix des Fiches » à Nesles-la-Vallée.